

REVUE
DE
L'UNIVERSITÉ
DE LYON

III

LYON

AU SECRETARIAT DE LA REVUE

QUAI CLAUDE-BERNARD, 18

MAI

1928

Bibliothèque Maison de l'Orient



125741

SOMMAIRE

A. KLEINCLAUSZ, *Philibert de L'Orme et le portail de l'église Saint-Nizier.*

René LERICHE, *le Chirurgien devant la douleur.*

Auguste EHRHARD, *Au pays d'Ibsen.*

Jean-Marie CARRÉ, *l'Allemagne vue par les écrivains français au XIX^e siècle.*

G. MOURIQUAND, *la Descendance de l'arthritique.*

Chronique. — Jean MASCART, *Contribution à l'étude de la propriété scientifique.*

Informations.

COMITÉ DE RÉDACTION

A. PAUPHLET, *président*; P. JOB, J. LAMEIRE, A. POLICARD, P. VILLARD,
M. VISSÉRIAS, *secrétaire.*

Les manuscrits non insérés ne sont pas retournés. Ils restent à la disposition des auteurs pendant six mois.

Les manuscrits doivent être dactylographiés à double interligne et ne varier.

CONDITIONS D'ABONNEMENT

POUR 1928

Les Abonnements sont d'une année et partent du 1^{er} janvier.

France, Paris, Départements et Colonies.

Un an, 25 francs (Tarif réduit à 15 francs pour les membres de l'Enseignement, les étudiants et les membres de la Société des Amis de l'Université de Lyon).

Etranger.

Un an, 35 francs pour les pays ayant adhéré aux conventions du Congrès de Stockholm.

Un an, 40 francs pour tous les autres pays.

LE NUMÉRO 6 FRANCS

M^{lle} VISSÉRIAS, *secrétaire.* Compte Chèques-Postaux, Lyon 332-82.

Pour la publicité, s'adresser à M. F. CARTIER, rue de la Martinière, 1, Lyon
Tél., BURDEAU 61-60

PHILIBERT DE L'ORME ET LE PORTAIL DE L'ÉGLISE SAINT-NIZIER LA FIN D'UNE LÉGENDE

L'église Saint-Nizier de Lyon, entreprise dans le style gothique au début du xiv^e siècle par l'archevêque Louis de Villars aux frais des riches bourgeois du quartier¹, pour remplacer l'église primitive en ruines, était achevée deux cents ans après, à l'exception de la façade, sur laquelle s'élevait seule la tour septentrionale avec sa porte flamboyante, son horloge et sa plate-forme à balustrade surmontée d'un clocher pyramidal². Cependant le Chapitre était résolu à terminer l'œuvre de Louis de Villars. Le 14 novembre 1526, il se tint, en conséquence, une assemblée des chanoines et des principaux paroissiens, où l'on décida de procéder sans retard « à la fondation et confection du portail » et de faire rentrer les sommes précédemment souscrites par un certain nombre de particuliers, en vue de cette construction³. Telle est l'origine des travaux qui aboutirent à l'édification du portail actuel.

Si l'architecte, qui en fut chargé, s'était conformé à la

1. La première pierre fut posée en 1303.

2. C'est la tour qui existe encore actuellement; elle fut bâtie de 1454 à 1471.

3. CHARVET, *Philibert de l'Orme*, p. 124, d'après les Registres capitulaires de Saint-Nizier, aux Archives du Rhône (dans *Annales de la Société académique d'Architecture de Lyon*, t. VI, 1880, p. 87-144; l'article est de 1878). On utilisera, à maintes reprises, cet excellent travail lyonnais, fait d'après les sources.



logique, il aurait bâti ce portail dans le style du reste de l'église, particulièrement de la tour du Nord, qui allait faire corps avec lui, par conséquent, dans le style gothique, et la chose aurait paru d'autant plus naturelle qu'à ce moment le gothique n'était nullement méprisé. Il n'en fut rien. Epris des formes classiques que la Renaissance avait mises en honneur, cet architecte plaça au milieu de la façade le haut portail qui s'y voit encore aujourd'hui, creusant dans la muraille une sorte d'abside demi-circulaire recouverte d'une voûte en cul-de-four caissonnée de têtes de chérubins et de roses, que décorent quatre grosses colonnes cannelées d'ordre dorique, entre lesquelles s'ouvrent deux larges niches et, au fond, la porte d'entrée.

Une tradition fortement enracinée veut que ce travail ait été conçu et exécuté par le grand architecte Philibert de l'Orme¹, né entre 1510 et 1515, à Lyon, où sa famille habitait « joste l'orme Saint-Vincent », et dont le père, maître maçon des plus considérés, devait recevoir sa sépulture à Saint-Nizier même². D'après cette tradition, Philibert de l'Orme aurait mis à profit le séjour qu'il fit dans sa ville natale, entre 1536 et 1541 ou 1542, c'est-à-dire après son retour d'Italie, où il venait de passer quatre ans³, et avant son départ pour Paris où l'appelait le cardinal du Bellay, pour faire le portail de Saint-Nizier⁴, et il se serait inspiré des œuvres de Bramante : selon les uns, de la petite église romaine de San Pietro in

1. Je me suis conformé à l'usage en écrivant ainsi le nom du fameux architecte, et cet usage a pour lui l'orthographe employée dans ses œuvres imprimées ; mais il importe de remarquer qu'il signait toujours Delorme. Cf. Clouzot, *Philibert de l'Orme*, p. 21 et note 3, avec un fac-similé de la signature du maître.

2. Sur la famille lyonnaise des de l'Orme, voir N. RONDOT, *les Ascendants de Philibert de l'Orme*, dans la *Revue du Lyonnais*, 4^e Série, t. VIII, 1879, p. 326-329, et CHARVET, *art. cit.*, p. 95. Presque tous les historiens de Philibert de l'Orme le font naître en 1515; Clouzot, *op. cit.*, p. 28, 177, préfère 1510. Cette dernière date me paraît la plus vraisemblable, mais en vérité aucun document ne permet de résoudre la question d'une manière certaine.

3. Les années 1533-1536 (Clouzot, *op. cit.*, p. 37).

4. La date de 1536, pour le retour de Philibert de l'Orme à Lyon, est sûre, parce qu'il la donne lui-même dans son *Premier tome de l'Architecture* (édit. de 1567, p. 90); d'autre part, il figure sur un registre des taxes de la ville de Lyon pour l'année 1538 (VACHON, *Philibert de l'Orme*, p. 11). La date de son départ pour Paris n'est pas connue avec la même certitude, mais il ne semble pas qu'elle puisse se placer au delà de 1542. C'est entre ces limites extrêmes que l'entreprise du portail a été placée.

Montorio¹ ; selon les autres, d'un projet pour la façade de Saint-Pierre de Rome². Or, Philibert de l'Orme, qui parle si abondamment de ses travaux dans ses écrits qu'on a pu dire que « ceux-ci constituent presque une autobiographie³ », ne souffle mot du portail en question. Il n'en parle ni dans *l'Instruction de M. d'Ivry*, qui donne la liste détaillée de ses ouvrages⁴, ni dans *le Premier tome de l'Architecture*, alors qu'il insiste longuement et avec quelque fierté dans ce dernier livre sur la galerie à trompes qu'il construisit en 1536 au n° 8 de la rue Juiverie, où elle existe encore, pour raccorder les deux corps de logis qui composaient l'hôtel d'Antoine Bullioud, conseiller d'Etat du roi François I^{er} et l'un des quatre trésoriers de l'épargne⁵. D'autre part, il traite longuement, dans ce même ouvrage, des « grandes portes et entrées » qu'il a exécutées, notamment aux châteaux d'Anet et de Saint-Maur des Fossés⁶, ce qui accentue encore la gravité de son silence.

Ces faits sont déjà troublants; mais voilà qui ne l'est guère moins : au XVI^e et au XVII^e siècle, aucun auteur ne prononce le nom de Philibert de l'Orme à propos du portail de Saint-Nizier. Ni l'Allemand Abraham Goltz, qui a laissé de sa

1. CHARVET, *art. cit.*, p. 105; CLOUZOT, *op. cit.*, p. 112.

2. DE GEYMÜLLER, *Die Baukunst der Renaissance in Frankreich*, 1898, p. 476, 52.

3. LEMONNIER, *Philibert de l'Orme; un esprit d'artiste au XVI^e siècle* (*Revue de l'Art ancien et moderne*, III, 1898, p. 125).

4. *Instruction de M. d'Ivry dict de l'Orme, abbé de Saint-Sierge et architecte du roy Henri II*, publiée par M. Léopold Delisle, en 1858.

5. *Le premier tome de l'Architecture de Philibert de l'Orme, conseiller et aumonier ordinaire du Roy et abbé de Saint-Sierge lez Angiers*, Paris, 1567, in folio, p. 90. — Il m'a paru intéressant de rappeler ici le passage peu connu où de l'Orme parle de la galerie Bullioud, afin de bien établir qu'en ce qui concerne cet ouvrage, il ne saurait lui être contesté : « J'en ay aussi ordonné et construit longtemps y a deux autres [trompes] à Lyon beaucoup plus difficiles [que celle d'Anet] et d'assez grande saillie, vu le petit lieu où elles sont, et aussi que l'une est biaise, rampante, surbaissée et ronde par le devant, l'autre estant à l'angle opposé fut faite en sa pleine montée, ronde par le devant et de grande saillie. Je fis tel œuvre l'an 1536 à mon retour de Rome de voyage d'Italie, lequel j'avais entrepris pour la poursuite de mes études et inventions pour l'architecture. Les deux susdites trompes furent faictes pour le général de Bretagne monsieur Billau, en la rue de la Juiverie à Lyon ».

6. *Le premier tome de l'Architecture*, pp. 231-248.

visite à Lyon, en décembre 1630—janvier 1631, une copieuse relation, n'en parle ¹, ni Jean de Saint-Aubin, encore que dans son *Histoire ecclésiastique de la ville de Lyon*, parue en 1666, il déclare que « la porte de cette église tient assés d'espace et le vestibule en est assés beau » pour ne pas l'obliger à en bâtir quelqu'autre afin d'entrer « en ce sacré lieu à dessein d'y faire de curieuses perquisitions de son premier établissement et de ce grand lustre qui en accompagne la fondation » ².

En vérité, il faut arriver au xviii^e siècle pour voir apparaître l'attribution du fameux portail à Philibert de l'Orme. La première mention s'en trouve dans *l'Histoire abrégée ou Eloge historique de la ville de Lion*, composée par Claude Brossette en 1711 ³. Puis vient le célèbre plan de Lyon, encadré de vues des principaux monuments de la ville, établi par Claude Séraucourt en 1735 et qui eut un si vif succès, dans lequel le portail de Saint-Nizier figure avec cette légende explicative : « Portail commencé de l'église collégiale de S. Nizier, du dessin de Philibert Delorme, natif de Lion, surintendant des bâtiments et P^r architecte du roy François Premier » ⁴. Enfin, Dézallier d'Argenville, dans ses *Vies des fameux architectes depuis la Renaissance des arts avec la description de leurs ouvrages*, t. I, imprimées en 1787, montre de l'Orme, après son retour d'Italie, d'où il est revenu « enrichi des dépouilles de l'antiquité », bâtissant à Lyon, non seulement la galerie de l'hôtel Bullioud, mais « plusieurs maisons ornées de voûtes et d'escaliers en trompe, dont on n'admire pas moins la saillie que l'exécution », ce qui est manifestement faux, et aussi le portail de Saint-Nizier ⁵. Peu s'en faut même que dans son enthousiasme pour ces ouvrages dont « les ouvriers

1. *Lyon au xviii^e siècle. Extrait de l'itinéraire en France et en Belgique d'Abraham Golnitz*, traduit et publié par A. Vachez, 1877.

2. Jean de SAINT-AUBIN, *Histoire ecclésiastique de la ville de Lyon*, in-f^o, 1666, p. 355.

3. « Ce qu'on voit de moderne dans le portail est de la composition de Philibert Delorme Lionnois, aumônier de François I^{er}, et célèbre architecte de son temps », BROSSETTE, *Histoire abrégée ou Eloge historique de la ville de Lion*, MDCCLXI, p. 89.

4. La même légende, accompagnant la même vue réduite à une plus petite échelle, figure sur les plans de Joubert, de 1767, 1773, 1784 (Bibliothèque de la Ville, fonds Coste, n^{os} 114, 120, 124). Je ne serais pas éloigné de croire qu'elle a été inspirée directement par l'affirmation de Brossette.

5. P. 302.

avant lui n'avaient jamais entendu parler », il ne demande d' « abattre le clocher élevé sur une des portes latérales et qui porte une aiguille en pierre d'une grande hauteur », c'est-à-dire la tour du nord¹.

A partir de ce moment, le dogme est fondé et nul ne pense à le discuter. L'architecte Louis Flachéron, prononçant *l'Eloge historique de Philibert Delorme, architecte lyonnais*, qui lui valut le prix de l'Académie en 1814, ne se contente pas de montrer Philibert de l'Orme, au retour de « la capitale des arts » [Rome], interrompant le repos qu'il goûtait dans sa famille pour construire la galerie couverte de l'hôtel Bullioud, par quoi il se révèle « un maître consommé », mais, « l'esprit encore frappé des beautés du Panthéon », réédifiant au même temps ce portail de Saint-Nizier « dont les grâces semblaient elles-mêmes avoir tracé tous les contours » et où « la grandeur des proportions, la régularité de l'appareil et la richesse des ornements réveillent le souvenir des beaux monuments de l'antiquité »². Cochard suit Flachéron³, et l'auteur anonyme de la Notice sur Philibert de l'Orme, parue dans *la Revue du Lyonnais* de 1835, déclare que « par l'élégant portail de l'église Saint-Nizier, par la science et le bon goût qui règnent dans toutes les parties de ce remarquable morceau d'architecture, le mérite et les talents de Philibert de l'Orme devaient être distingués »⁴. Enfin, si Leymarie et Monfalcon montrent moins d'enthousiasme pour l'ouvrage prétendu de de l'Orme, ni l'un ni l'autre ne doute que celui-ci soit l' « habile architecte » qui dota l'église Saint-Nizier de son fameux portail⁵. Tout récemment encore, l'auteur d'un article sur Saint-Nizier, paru dans un grand journal quotidien de Lyon, saluait « le grand portail, œuvre et même chef-d'œuvre du célèbre architecte lyonnais Philibert Delorme »⁶, et il ne faisait ainsi

1. « Il est probable, écrit-il p. 322, que ce portail ne sera jamais achevé, à moins qu'on ne se détermine à abattre le clocher élevé », etc.

2. P. 9-10.

3. COCHARD, *Description historique de Lyon*, 1817, p. 107. « Ce portail en conque ou en crypto-portique, écrit-il, est d'une très belle composition. On l'attribue généralement à Philibert de l'Orme, architecte lyonnais d'un mérite distingué ».

4. *Revue du Lyonnais*, 1^{re} série, II, 1835, p. 323.

5. LEYMARIE, dans *Lyon ancien et moderne*, t. II, 1843, p. 285. — MONFALCON, *Histoire monumentale de la ville de Lyon*, t. V, 1866, p. 77.

6. *Le Nouvelliste*, du 28 janvier 1928.

que résumer l'opinion générale, telle qu'elle se trouve formulée chez les grands critiques modernes qui se sont occupés de la Renaissance, les Lübke, les Geymüller, les Palustre¹.

2

Pour tout historien averti, qui suit dans sa marche chronologique le développement de cette littérature, il est clair qu'on se trouve en présence d'une légende formée de la manière la plus classique qui soit, qu'il n'existe aucun témoignage susceptible de la justifier, et qu'il a suffi, en somme, qu'à un moment donné, à Lyon, en 1711, un écrivain ait attribué le portail de Saint-Nizier à Philibert de l'Orme pour que tout le monde ait emboité le pas derrière lui². Sans doute, on trouvait bien que le chef-d'œuvre avait des défauts, « en dehors d'une inopportunité qui a toujours frappé les esprits les plus prévenus »³, qu'il y avait « beaucoup de fautes dans sa composition »⁴, qu'il était d'une ampleur excessive, telle « que toutes les lignes voisines — et sans même excepter celles que dessinaient les clochers — prennent par l'effet du contraste un caractère mesquin »⁵. Certains convenaient même qu'aucun document n'en confirmait l'attribution à de l'Orme⁶.

1. LÜBKE, *Geschichte der Renaissance Frankreichs*, 1868, p. 203. DE GEYMÜLLER, *Die Baukunst der Renaissance in Frankreich*, 1898, p. 144, 476, tout en observant que cette attribution exacte « selon toute apparence » ne remonte pas au delà de l'année 1711. PALUSTRE, *l'Architecture de la Renaissance*, s. d., pp. 167, 264.

2. Il est curieux d'observer, à cet égard, que certains historiens lyonnais ne se sont même pas donné la peine de formuler sous une forme personnelle leur opinion, mais se sont bornés à copier leurs devanciers sans toujours les citer. Ainsi Clapasson (Rivière de Brinai), dans sa *Description de la ville de Lyon*, parue en 1741, pp. 106-107, transcrit textuellement la phrase de Brossette citée plus haut ; l'auteur d'un article sur Saint-Nizier paru dans le n° du 17 mai 1834 de la *France catholique*, copie Cochard ; et l'abbé J.-B. MARTIN, dans son *Histoire des Eglises et Chapelles de Lyon*, t. II, pp. 352-358, copie Leymarie.

3. LEYMARIE, dans *Lyon ancien et moderne*, II, p. 235.

4. BROSSETTE, *Histoire abrégée ou Eloge historique de la Ville de Lyon*, p. 89. Cf. CLAPASSON, *Description de la Ville de Lyon*, p. 107.

5. LEYMARIE, *art. cit.*, p. 235.

6. CHARVET, *art. cit.*, p. 123; CLOUZOT, *op. cit.*, pp. 111-112.

A de rares exceptions près¹, tous étaient d'accord pour s'incliner devant la tradition, quitte à admettre que l'œuvre était d'une grande beauté pourvu qu'on la considérât seulement en elle-même², ou bien que, de l'Orme l'ayant laissée inachevée, des continuateurs maladroits avaient trahi sa pensée en créant « le disgracieux enfoncement en demi-cercle que nous voyons aujourd'hui »³.

Au fond, il n'y avait qu'une conclusion possible à toutes ces réticences et à toutes ces réflexions, à savoir que cet ouvrage d'une indiscutable pureté de lignes, mais froid, faisant une saillie excessive sur l'étroite façade qu'il écrase littéralement, n'était point l'œuvre de Philibert de l'Orme ; mais chacun reculait devant cette conclusion comme devant une sorte de sacrilège. Les Archives du Département du Rhône, dûment explorées, se sont chargées de prouver qu'elle est cependant la seule bonne, et c'est ce que nous allons démontrer en utilisant l'étude très documentée de Charvet sur Philibert de l'Orme, insérée dans *la Revue du Lyonnais* de 1880⁴, et des textes inédits mis au jour par M. Georges Guigue, qu'il a bien voulu me communiquer quelque temps avant sa mort, et qui montrent une fois de plus tout ce que l'histoire de Lyon doit à cet infatigable chercheur⁵.

Pour bien suivre la marche des événements, reportons-nous à cette date initiale du 14 novembre 1526 où le Chapitre de Saint-Nizier, solennellement rassemblé, décida de procéder à la confection du portail et de recueillir, à cet effet, l'argent promis par quelques pieux paroissiens⁶. Cette déci-

1. Marius Vachon, *Philibert de l'Orme*, pp. 11-12, 54, déclare nettement que le portail de Saint-Nizier a été attribué à de l'Orme « sans preuves plausibles », et M. d'Hennezel, dans son livre sur *Lyon*, p. 51 (Collection des Villes d'art célèbres), écrit plus catégoriquement encore : « Quant au portail central... il a été longtemps attribué à Philibert de l'Orme, mais il n'est pas de lui ». Ce sont, à ma connaissance, les deux seules notes discordantes, et justes, comme on va le voir.

2. LEYMARIE, *loc. cit.*

3. PALUSTRE, *l'Architecture de la Renaissance*, p. 264.

4. Pp. 87-144.

5. Ces textes, au nombre de quatre, extraits du *Registre des Actes capitulaires de Saint-Nizier*, se trouvent reproduits *in-extenso* à la suite de mon article. Je les citerai d'après leur numéro d'ordre.

6. Le plus généreux paraît avoir été un riche marchand et échevin, nommé Pierre Renouard. Il contribua de ses deniers aux embellissements intérieurs exécutés à Saint-Nizier en 1499, 1509 et 1513, et mourut seulement en 1528.

sion ne fut pas lettre morte, car nous constatons, pendant les années suivantes, tout un remuement dans la paroisse Saint-Nizier autour du portail en gestation, soit que les Chanoines et les citoyens notables se réunissent à nouveau pour en parler, soit que de pressants appels soient adressés à la générosité publique, sans cependant que les choses avancent sensiblement, car l'on voit, en 1535, le Chapitre consulter encore plusieurs maîtres-maçons, parmi lesquels un beau-frère de Philibert de l'Orme appelé Olivier Roland, « pour avoir leur avis où serait besoin commencer à besogner à ladite œuvre »¹.

Mais voici qu'en 1538 un fait nouveau se produit, qui mérite l'attention : on démolit une maison « pour permettre l'érection du portail » (*pro erectione portalis*)². Où cette maison se trouvait-elle ? Il est difficile d'admettre qu'elle occupait l'emplacement de la façade actuelle et obstruait l'entrée de l'église; elle devait être en avant de cette façade, et l'hypothèse se trouve confirmée par le plan scénographique de 1550, où l'on voit se profiler, devant Saint-Nizier, un petit soubassement semi-circulaire d'où émergent trois colonnes conduites au tiers environ de leur hauteur normale.

La maison démolie en 1538 l'a été certainement pour permettre d'édifier ce soubassement, duquel Charvet et Palustre sont partis pour affirmer qu'entre 1538 et 1550 le projet en voie d'exécution ne consistait pas à créer seulement un demi-portique en renforcement, un crypto-portique, comme celui qui existe encore aujourd'hui, mais une rotonde complète surmontée d'une coupole avec lanternon, faisant loge comme la loggia dei Lanzi, sur la place de la Seigneurie, à Florence³. Hypothèse hardie, mais d'autant plus vraisemblable que la place Saint-Nizier étant, au milieu du xvr^e siècle, le centre de la vie municipale à Lyon, il se serait élevé ainsi sur sa face occidentale un monument élégant qui aurait servi au consulat, c'est-à-dire à la Chambre de ville lyonnaise, pour parader lors des cérémonies publiques.

Aussi bien était-ce là une jolie conception qui pouvait

1. CHARVET, *art. cit.*, p. 125.

2. CHARVET, *loc. cit.* — Je résume ici brièvement l'historique très détaillé donné par Charvet, pp. 124-134, d'après le *Registre des Actes capitulaires de Saint-Nizier*, en renvoyant à l'article lui-même le lecteur désireux d'avoir de plus grandes précisions.

3. CHARVET, *art. cit.*, p. 132; PALUSTRE, *op. cit.*, pp. 167, 284.

influier de la façon la plus heureuse « sur tout le tracé des places et rues du quartier »¹, et l'on travaillait avec une telle activité à sa réalisation, en 1544, qu'il était devenu impossible de traverser la place devant Saint-Nizier à cheval ou même à pied². Malheureusement, les travaux ayant été arrêtés, sans doute par suite du manque de ressources, le monument se dégrada peu à peu, comme cela se voit nettement sur le plan scénographique; puis survint l'occupation protestante de mai 1562—juin 1563, si désastreuse pour les églises de Lyon³, et le chantier fut abandonné.

Ni les paroissiens ni le Chapitre ne renonçaient cependant à donner à Saint-Nizier la façade qui lui faisait toujours défaut. La tranquillité publique une fois revenue, et, avec elle, la prospérité du commerce sans laquelle il était impossible de trouver de l'argent chez l'habitant, le projet formé un demi-siècle auparavant et demeuré en suspens fut donc repris⁴. Le Registre des *Actes capitulaires* de Saint-Nizier nous apprend, en effet, que, le 7 novembre 1578, plusieurs nobles hommes, dont le premier nommé est Claude Platet, seigneur et baron de Vaulx, retinrent, avec l'approbation des chanoines, « maître Jehan Vallet, architecteur pour le roy ès réparations de ceste ville de Lyon, présent et acceptant » pour faire les « modelles, mesures et desceyns » du portail, ainsi qu' de la tour et du clocher « du costé de vent tirant à la Grenette » (la tour méridionale) et y travailler sans discontinuer à partir du premier février suivant, moyennant « le pris et somme pour ses journées, peynes et vaccations, de dix escuz d'or sol pour chacun mois »⁵.

Le 9 mai 1579, en présence de Claude Platet et de plusieurs chanoines et fabriciens, Jean Vallet, qualifié désormais de « maître de l'œuvre du portail et clocher » de Saint-Nizier, posait « la première pierre et mortier dudit clocher et portail », et une grande messe avec diacre et sous-diacre était

1. CHARVET, *art. cit.*, p. 137.

2. *Id.*, p. 135.

3. Voir, là-dessus, A. KLEINCLAUSZ, *Lyon des origines à nos jours; la formation de la Cité*, 1 vol. ill., 1925; pp. 27-28 et passim.

4. « Faire et conduyre l'œuvre des portaulx, voulttes et tour qu'il convient faire en lad. église Saint-Nizier dud. Lyon, suivant le desceyn commencé en lad. esglise ». *Pièces justificatives*, n° 2.

5. *Pièces justificatives*, nos 1 et 2.

célébrée au grand autel de l'église, pour qu'il plût à Dieu « de donner la grâce de pouvoir faire parachever ladite œuvre et continuer la dévotion et aumônes des paroissiens et autres bons et dévots chrétiens, de s'y aider de leurs bienfaits »¹. Dans le même temps, le Consulat autorisait la construction d'un abri fermé sur la place devant Saint-Nizier pour les tailleurs de pierre employés au travail du portail². Bref, ce travail fut mené avec une telle ardeur, que, le 28 mars 1580, qui était le lundi avant Pâques, entre trois heures et demie et quatre heures de l'après-midi, avec une grande solennité, fut mise sur ses deux pieds-droits, « la grande pierre servant de couverture à la grande porte de l'église en laquelle sont écrits ces mots : IN TEMPLO EJUS OMNES DICENT GLORIAM, psal. XXVIII »³.

Cette cérémonie n'avait pas seulement pour objet de rendre hommage au zèle de Jean Vallet, mais, en signalant aux paroissiens le progrès rapide de l'œuvre entreprise par lui, d'exciter leur dévotion et de provoquer de leur part de nouveaux dons. Aussi bien le développement des travaux ne s'arrêta plus, et non seulement le grand portail était achevé dès l'année suivante, 1581⁴, mais il était complété, vers 1585, par l'adjonction du rez-de-chaussée de la tour méridionale, avec porte latérale dans le même style que la porte du milieu⁵, et, entre temps sans doute, par la construction au-dessus du grand portail d'un pignon d'un dessin très simple appartenant également à la Renaissance.

Au début du XIX^e siècle, ce pignon avait disparu en partie, et la tour sud était toujours au même point, ainsi qu'on peut s'en rendre compte par les nombreuses lithographies et les dessins qui nous ont conservé la physionomie de Saint-Nizier

1. *Pièces justificatives*, n^o 3.

2. CHARVET, *art. cit.*, p. 134.

3. *Pièces justificatives*, n^o 4. C'est l'inscription qui se voit aujourd'hui encore au linteau de la porte de Saint-Nizier. Cela prouverait, si le doute était possible — mais il ne l'est pas —, que notre portail est bien celui qu'a édifié Vallet.

4. CHARVET, *art. cit.*, p. 135, d'après la « minute de recette de Simon Court, commis à la fabrique de l'église Saint-Nizier depuis juillet 1578 jusq'en mars 1581, rendu par son frère, tuteur de ses enfants, où l'on voit la construction du portail de ladite église ensemble une copie du compte » (*Archives du Rhône*).

5. LEYMARIE, dans *Lyon ancien et moderne*, II, 287.

à cette époque¹. C'est alors que le Conseil de fabrique, reprenant l'œuvre de l'ancien Chapitre, entreprit, vers 1843, de restaurer et compléter la façade restée inachevée depuis deux cent cinquante ans et que furent bâtis dans le style gothique, malgré de violentes protestations, le pignon actuel, ainsi que la tour méridionale avec sa flèche de pierre ajourée, terminée en 1857, qui fait pendant à la vieille tour gothique du xv^e siècle².

2

Deux gravures, l'une d'Israël Silvestre, exécutée en 1649 ou 1650³, l'autre de Claude Séraucourt, de 1735, donnent la façade de Saint-Nizier telle qu'elle existait pri-

4. Je signalerai notamment : une lithographie de Chapuy, *Voyage pittoresque dans Lyon ancien et moderne*, Paris et Lyon, 1824, pl. 3, reproduite par Geymüller, *op. cit.*, p. 477; une lithographie de Jolimon, *Description et vues pittoresques des monuments de Lyon les plus remarquables*, 1832, à la fin du volume; une lithographie qui figure dans la *France catholique*, *Album religieux*, 2^e volume, 1^{re} livraison, samedi 17 mai 1834; un petit dessin dans *Lyon-ancien et moderne*, 1843, I, p. 271; un autre dessin dans *Lyon-Revue*, VIII, 1885, p. 52, à propos d'un article de M. Morel de Voleine, intitulé *Monuments de Lyon. Notes corrigées et rectifiées sur les articles insérés dans la Gazette de Lyon*, 1847 et années suivantes; un croquis de Pierre Bernard, donnant la façade avant 1848, dans les *Annales de l'Union Architecturale*, n^o 1, 1901, p. 70.

2. Sur les polémiques auxquelles donna lieu cette restauration, voir MOREL DE VOLEINE, *Monuments de Lyon...*, dans *Lyon-Revue*, 1885, pp. 52-57, et surtout SAVY, *Observations sur les restaurations actuelles de nos églises, et nécessité de mettre au concours le projet de réédification de l'église Saint-Nizier* (Séance de la Société académique d'Architecture du 4 mars 1843. Bibliothèque de la ville de Lyon, n^o 114. 405), violente diatribe contre l'art gothique à la fin du Moyen Age, dont l'auteur déclare que Philibert de l'Orme n'a pas placé le portail de Saint-Nizier où il l'a mis « par une erreur inconcevable, mais pour porter défi à une architecture ingrate qui... allait... chaque jour s'alourdissant, avec ce désordre d'idées qui devait bientôt la rendre incompréhensible, comme en donne un exemple l'église de Brou », p. 12.

3. *Les lieux les plus remarquables de Paris et de ses environs faits par Israël Silvestre*, folio 157. (Bibliothèque de la Ville de Lyon, n^o 373.307). La vue de la façade de Saint-Nizier par Silvestre fait partie d'une série de vues de Lyon qui occupent les folios 148-165. Elle a été reproduite, en l'agrandissant, par le graveur bâlois Caspar Mérian,

mitivement¹, permettent de juger en pleine connaissance de cause de l'effet qu'elle produisait. Qu'on l'apprécie avec indulgence ou non, il résulte, en tout cas, de l'historique que nous venons de faire, qu'aucun document ne mentionne à son propos l'intervention de Philibert de l'Orme, qui, d'ailleurs, ne revint jamais à Lyon après 1542, et qui était mort le 8 janvier 1570. Rien, absolument rien, ne prouve qu'il ait été l'auteur du plan en rotonde élaboré aux approches de l'année 1550, comme certains critiques l'insinuent², et des textes connus établissent qu'il fut totalement étranger au portail exécuté à la fin du xvi^e siècle et qui est encore debout aujourd'hui. Pourquoi donc son nom a-t-il été mis en avant ? Comment la légende a-t-elle pris corps ? Il est aisé de s'en rendre compte, si l'on réfléchit un peu à tout ce qui vient d'être dit.

En 1711, un Lyonnais, qui a entrepris l'éloge de sa ville, constatant que le portail de Saint-Nizier appartient à la Renaissance et se souvenant que Philibert de l'Orme, Lyonnais lui aussi, a travaillé un certain temps à Lyon, selon son propre témoignage, affirme sans autre preuve que le portail en question est l'œuvre de l'illustre architecte³. Aussitôt d'autres Lyonnais, épris de la gloire de leur cité, adoptent avec enthousiasme cette attribution et, quand arrive le xix^e siècle, le siècle des érudits, ceux-ci ne cherchent pas à contrôler, comme ils devraient le faire, le témoignage de leurs devanciers, mais convaincus d'avance, ils ne trouvent dans l'étude technique du monument, comme dans les dépouillements

filis de Mathieu, à la page 14 de l'ouvrage de Zeiller, intitulé *Topographiæ Galliæ sive descriptionis et delineationis famosissimorum locorum in potentissimo Regno Galliæ Pars V. Provinciarum Lyonnais, Forests, Beauvolois et Bourbonnois, principalliora ac notiora oppida et loca continens*, Francfort 1657. Il y a lieu de remarquer que, sur la gravure d'Israëli Silvestre, comme sur celle de Mérian, Saint-Nizier est appelé Saint-Dizier. Cf. GRISARD, *Notice sur les plans et vues de la ville de Lyon de la fin du xv^e au commencement du xviii^e siècle*, 1891, pp. 150, 169, 184. La gravure de Silvestre mesure 105 millimètres de largeur sur 87 de hauteur, et celle de Mérian, 163 sur 139.

1. La gravure de Séraucourt se trouve parmi celles qui encadrent le plan général de Lyon et qui figurent les principaux monuments de la ville.

2. CHARVET, *art. cit.*, pp. 131-133 ; PALUSTRE, *op. cit.*, p. 264.

3. Il importe de bien observer que l'œuvre de Brossette porte, comme second titre qui en dit long : *Eloge historique de la ville de Lyon*.

d'archives qui s'y rapportent, que des arguments à l'appui de l'opinion traditionnelle. De l'architecture du portail ils déduisent ainsi qu'il ne peut se placer qu'entre 1538 et 1542¹; du voyage de Philibert de l'Orme en Italie, où il a subi l'influence de Bramante², et de son séjour consécutif à Lyon, ils concluent qu'il a imaginé cet ouvrage lorsque « plein de jeunesse et d'illusions, il arrivait d'Italie, où la fameuse rotonde, élevée en 1502 par Bramante à San Pietro in Montorio, l'avait sans doute enthousiasmé³; enfin ils trouvent dans le mariage contracté par la sœur de de l'Orme avec l'architecte Olivier Roland, que le Chapitre de Saint-Nizier consulta en 1535 au sujet du travail entrepris, une nouvelle preuve en faveur de l'opinion courante⁴. Peut-être, cependant, le portail, considéré dans son ensemble, n'est-il pas une œuvre si remarquable qu'elle fasse honneur à Philibert de l'Orme. Qu'à cela ne tienne ! D'abord, la porte latérale et la partie supérieure de la façade ne sont point de lui⁵. Ensuite, s'il convient de « lui rattacher le commencement de cet ouvrage », il faut « dire bien haut qu'il l'avait probablement conçu tout différemment qu'il a été continué » et reconnaître seulement dans la rotonde, dont le plan scénographique nous a conservé l'amorce, « la main d'un architecte de premier ordre et non celle de l'architecte habituel de la ville »⁶, sa main.

1. « La date de 1542, qu'on donne pour cette façade, ne peut pas être éloignée de la vérité », écrit de Geymüller, *op. cit.*, p. 476, se conformant ainsi à l'opinion de Lübke, *op. cit.*, p. 203. Clouzot, *op. cit.*, dit « vers 1541 », ce qui revient au même.

2. DE GEYMÜLLER, *op. cit.*, pp. 147-148.

3. CHARVET, *art. cit.*, p. 137. Cf. DE GEYMÜLLER, *op. cit.*, p. 476, déclarant que « le maître connaissait certaines esquisses pour la façade de l'église Saint-Pierre de Rome et qu'il voulut donner ici un souvenir réduit de ces esquisses ».

4. CHARVET, *art. cit.*, 136; Clouzot, *op. cit.*, pp. 39, 112.

5. FLACHÉRON, *op. cit.*, p. 11; MONTFALCON, *op. cit.*, V, p. 77.

6. CHARVET, *art. cit.*, p. 131-133; opinion admise par Palustre, *op. cit.*, p. 264 (Si le célèbre architecte a commencé les travaux..., il ne les a pas terminés... Le projet primitif comportait une rotonde entière avec coupole et lanternon). Un délicieux passage de Charvet est celui où, résumant les résultats de ses recherches d'archives, après avoir conclu que d'après les documents la participation de de l'Orme au portail de Saint-Nizier n'est aucunement prouvé, il ajoute : « Si on entre dans le domaine des conjectures, les impressions sont différentes », p. 136.

Tel est le roman qui vient de s'évanouir devant la réalité des faits. Faut-il s'en plaindre et croire que la critique impitoyable aura rayé ainsi des œuvres de Philibert de l'Orme un chef-d'œuvre? Maintenant qu'on possédera une entière liberté d'esprit pour juger le portail de Saint-Nizier, j'estime que beaucoup penseront que ce spécimen estimable de l'art du xvr^e siècle finissant n'ajoutait rien à la gloire de de l'Orme, et que, du haut de sa demeure dernière, l'auteur de l'admirable crypto-portique du château d'Anet doit se féliciter qu'on ait enfin retranché de la liste de ses travaux cet ouvrage dont il n'a jamais parlé, et pour cause. Bâti en 1542, le portail de Saint-Nizier aurait eu du moins le mérite de la nouveauté; élevé après 1579, il n'apparaît plus que comme un ouvrage issu du labeur consciencieux d'un architecte honnête, mais entièrement dépourvu de génie, ou, plus simplement, d'originalité.

A. KLEINCLAUSZ.

PIÈCES JUSTIFICATIVES¹

I.

Autorisation, par le chapitre de Saint-Nizier, à l'assemblée des paroissiens, de choisir l'architecte Jean Vallet pour maître de l'œuvre du portail.

7 novembre 1578.

Le vendredy, septiesme jour de novembre mil cinq cens soixante dix huit, en la maison de la sacristie Saint-Nizier de Lyon, après midy.

Vénérables M^{es} Jehan Laurencin, secretain, Anthoine Velleynac, chantre, Benoist de Rochefort, Hugues Guérin, Jehan Chappuys, Bon du Clappier, chanoyne de lad. esglise; nobles Claude Platel, seigneur et baron de Vaultx, Jacques de Grimod, Claude Valleton, Symon Court, Anthoine Meriton, notables et paroissiens de lad. esglise,

Led. sieur Platel a dict et remonstré qu'il est expédient pour l'eedifice du portail et clochier que l'on veult parfaire en lad. esglise suyvnt la résolution qu'en a esté cy-devant faicte avec les notables et m^{es} massons céans de accorder et retenir M^e Jehan Vallet pour conduire l'œuvre, à quoy les depputéz pour lad. œuvre ne vouldroient le faire faire sans l'advis et consentement dud. chappitre en tout ce qui en despendra et que lesd. sieurs ayant à commectre quelques ungs d'entre eulx pour assister et bailler conseil aud. affaire! et que led. M^e Jehan Vallet est prest y vacquer, luy donnant pour chacun moys dix escuz, sur quoy lesd. sieurs secretain et chanoyne ont esté

1. Transcrites et rassemblées par les soins de M. Georges Guigue.

d'adviz de retenir led. M^e Jehan Vallet et luy baillier pour chacun moys lad. somme de dix escuz que luy seront payez par led. sieur Meriton dict Baignol, des deniers qu'il aura en sa puissance de la fabricque de lad. esglise et d'en passer contract par lesd. notables avec led. Vallet et ont esté commis pour le chappitre pour assister avec lesd. notables pour led. édifice en ce qu'ilz seront appelléz lesd. sieurs chantre, Chappuys et Clappier ou l'ung d'eulx qui ont accepté lad. charge et cependant seront bailléz prisfaictz pour la piarre de taille qu'il conviendra avoir pour led. édifice.

BARSURSAUBE.

(Saint-Nizier, registre des *Actes capitulaires*, N^o 20, f^o 213 v^o).

2.

L'architecte Jean Vallet est retenu comme architecte du portail de Saint-Nizier aux gages de dix écus d'or par mois, à partir du 1^{er} février 1579.

7 novembre 1578.

Personnellement establiz nobles Claude Platel... commys par le chappitre d'icelle esglise ont retenu et retiennent M^e Jehan Vallet, architecteur pour le roy ès réparations de ceste ville de Lyon, présent et acceptant, pour faire et conduire l'œuvre des portaulx, voulttes et tour qu'il convient faire en lad. esglise Saint-Nizier dud. Lyon suyvant le desceyn commencé en lad. esglise, laquelle œuvre led. M^e Jehan Vallet promet bien et deument conduire à dicte de m^{es} architecteurs à ce expertz et cognoissans et faire et bailler toutes modelles, mesures et desceyns qu'il conviendra faire pour lad. œuvre, la présente retenue commençant le premier jour de février prochain venant à continuer tant et si longuement que lesd. sieurs notables et parrochiens de lad. esglise feront ouvrer et travailler ausd. portaulx, voulttes, tour et autres réparations de lad. esglise pour et moyennant le pris et somme pour ses journées, peynes et vaccations de dix escuz d'or sol pour chacun moys à commencer led. premier jour de février prochain venant à la charge que led. M^e Jehan Vallet ne discontinuera lad. conduite de lad. œuvre, icelle estant en commencée..,

(Saint-Nizier, registre des *Actes capitulaires*, N^o 20, f^o 215 v^o).

3.

Procès-verbal de la pose de la première pierre du portail et du clocher méridional de l'église Saint-Nizier.

9 mai 1579.

Le sabmedy, neufviesme jour de may, jour de St-Nicolas, mil cinq cens soixante dix neuf, en présence de messire Jehan Chappuys, Bon du Clappier, chanoyne de l'esglise St-Nizier de Lyon, de nobles Claude Platel, seigneur de Vaulx, Claude Valleton, seigneur de Graveyn et Symon Court, fabricien de lad. esglise et notables d'icelle, par M^e Jehan

Vallet, architecteur du roy, commis et m^e de l'œuvre du portail et clochier de lad. esglise du costé de vent tirant à la Grenette par la grâce de Dieu, de la Vierge Marie et de monseigneur Saint Nizier a esté commencé et mis la première pierre et mortier dud. clochier et portail, et par le coleige de lad. esglise. Au mesme instant a esté dict et cellébré une grand messe à diacre et soubzdiacre sollennellement, au grand aultel de St Esperit, à ce qu'il plaise à Dieu de donner la grâce de pouvoir faire parachever lad. œuvre et continuer la dévotion et haulmosnes des parroissiens et aultres bons et dévotz chrestiens, de s'y ayder de leurs bienfaictz. Dont et desquelles choses lesd. sieurs chanoynes et notables ont requis estre fait le présent acte pour mémoyre aux successeurs parroissiens de lad. œuvre, les an et jour susd., ainsi signéz J. Chappuys, Duclappier, Barsusaube, Secrétaire.

BARSURSAUBE.

(Saint-Nizier, registre des *Actes capitulaires*, N^o 20, f^o 268 v^o).

4.

Procès-verbal de la pose du linteau de la grande porte du portail de l'église Saint-Nizier.

28 mars 1580.

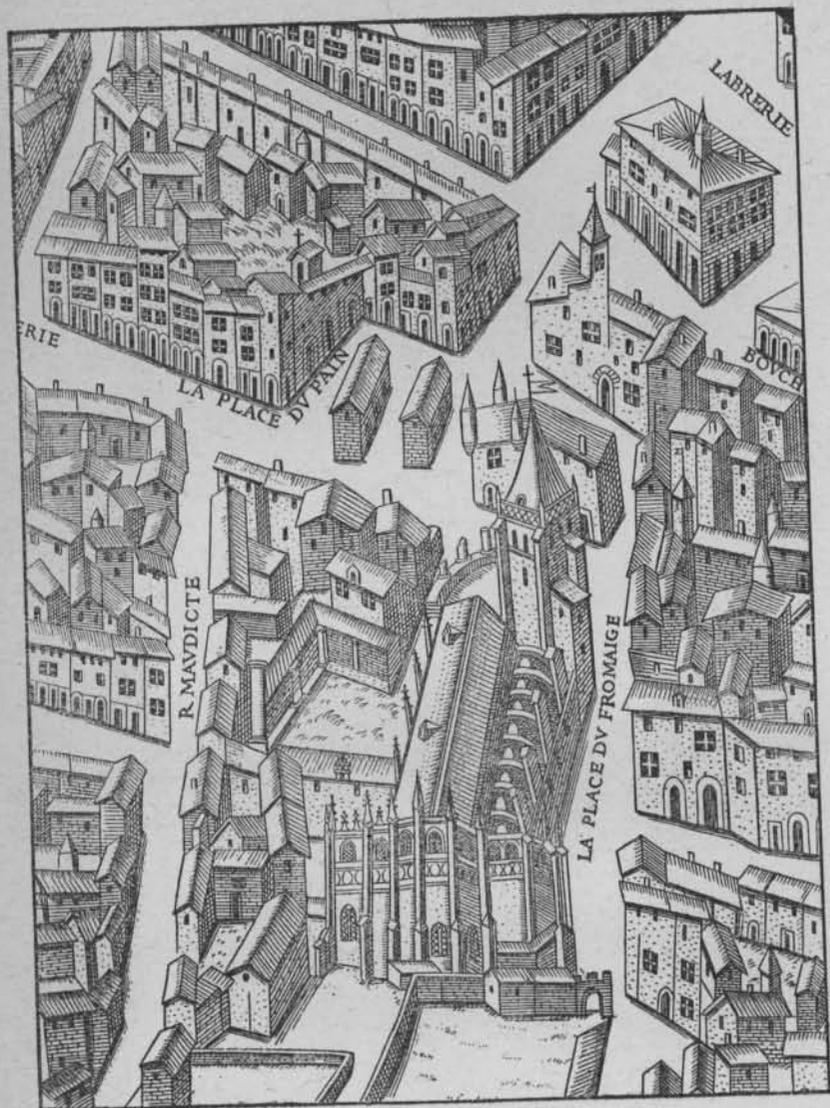
Le lundy vingt huitiesme jour de mars mil cinq cens quatre vingtz, en présence de M^e Jehan Chappuys, chanoyne de l'église St-Nizier de Lyon, de noble Claude Platet, sieur et baron de Vault, Claude Valetton, sieur de Graveyn et aultres notables de ladicte église, par M^e Jehan Vallet, architecteur du roy, commis et M^e de l'œuvre du portail de ladicte église et en présence de M^{es} François et Claude Yzellet, m^{es} charpentiers de ceste ville de Lyon, a esté posé et mis la grand piarre servant de couverture à la grand porte de lad. église, en laquelle sont escriptz ces mots : *In templo ejus omnes dicent gloriam, psal. xxviii* et ce entre trois et quatre heures après midy et passé la demye de trois heures lorsqu'elle a esté entièrement mise sur ses deux piédz droict et en sa place que est le lundy avant Pasques pour donner dévotion aux parroissiens que Dieu leur face la grâce de faire parachever lad. œuvre et continuer leurs aulmosnes comme bons et dévotz chrestiens, dont lesd. sieurs chanoynes et notables ont requis estre fait le présent acte pour mémoyre aux successeurs et parochiens de lad. église, les an et jour susd.

BARSURSAUBE.

(Saint-Nizier, registre des *Actes capitulaires*, N^o 21, f^o 75).



LE PORTAIL DE L'ÉGLISE SAINT NIZIER



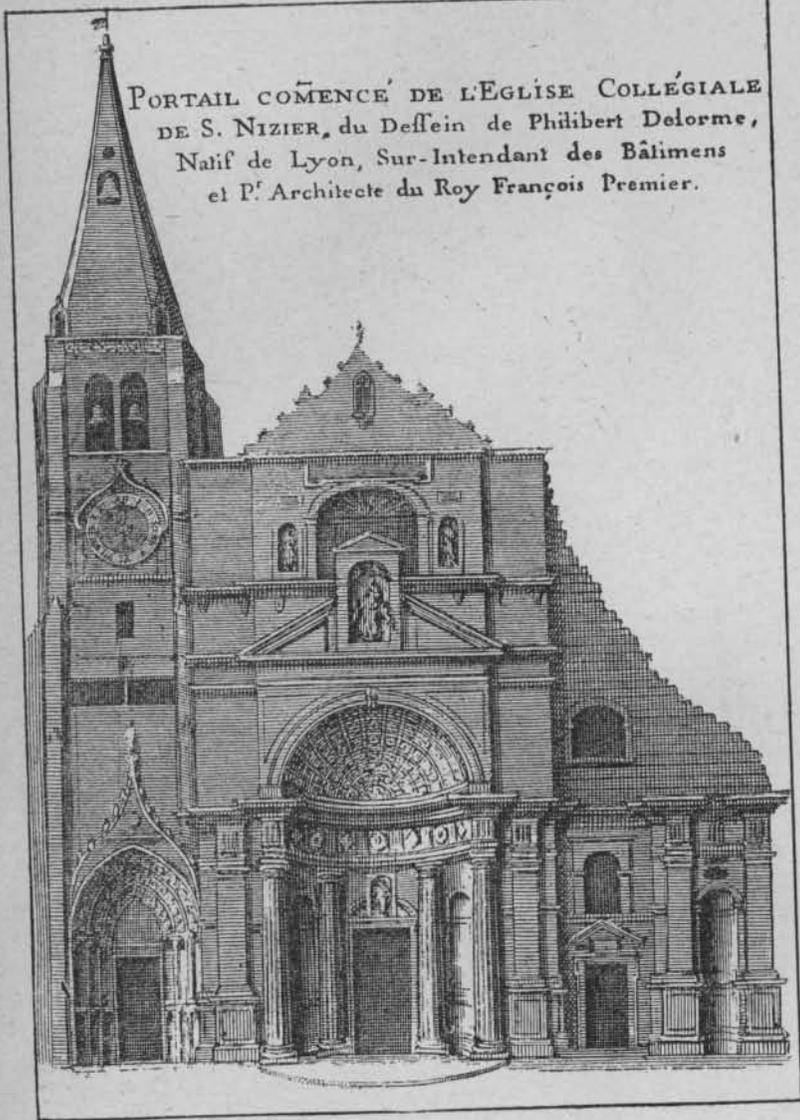
L'ÉGLISE SAINT-NIZIER
d'après le plan scénographique de 1550.



Saint Dizier de Lion . Israël ex .

FAÇADE DE L'ÉGLISE SAINT-NIZIER EN 1649
d'après Israël Silvestre.

PORTAIL COMENCE' DE L'EGLISE COLLE'GIALE
DE S. NIZIER, du Dessain de Philibert Delorme,
Natif de Lyon, Sur-Intendant des Bâlimens
et P^r Architecte du Roy François Premier.



FAÇADE DE L'ÉGLISE SAINT-NIZIER EN 1735
d'après Claude Séraucourt.



FAÇADE DE L'ÉGLISE SAINT-NIZIER EN 1843



FAÇADE DE L'ÉGLISE SAINT-NIZIER EN 1928

LE CHIRURGIEN

DEVANT LA DOULEUR¹

Les philosophes et les poètes ont imposé aux hommes une idée très inexacte de la douleur physique.

Oublieux des mythes douloureux du passé et des cris de souffrance eschyléens de Prométhée, ils n'ont cessé de nous répéter, depuis des siècles, que la douleur n'est qu'un mot, qu'elle est un bienfait pour l'homme et qu'une âme valeureuse est toujours maîtresse du corps qu'elle anime. Ils ont tellement insisté, en brochant sur des thèmes stoïciens, que nous les avons crus. Et, malgré toute l'immense douleur que l'humanité a dû supporter, depuis la sortie du Paradis terrestre, ceux d'entre les hommes qui n'ont pas encore souffert, ne soupçonnent rien de l'infinie profondeur de la souffrance humaine. Les médecins eux-mêmes, qui, cependant, en ont, chaque jour, des exemples sous les yeux, arrivent parfois à la méconnaître et traitent de prédisposés et de nerveux ceux qui ont le mauvais goût de souffrir au delà des forces.

La réalité est moins sereine qu'on ne nous l'a chanté. Elle se trouve au delà des affirmations enfantines avec lesquelles les hommes en bonne santé cherchent à se tromper sur la douleur des autres.

Pour celui qui veut voir et qui sait voir, la souffrance physique est une effroyable chose, une rançon terrible de la perfection glorieuse de nos sens. Elle appauvrit l'homme, elle le diminue, l'annihile et fait en peu de temps, de l'esprit le plus lumineux, de l'intelligence la plus rayonnante, une loque misérable, repliée sur elle-même, concentrée sur son mal, indifférente à tout et à tous, toujours obsédée par la crainte des retours douloureux. Car chez l'homme qui souffre, la

1. Conférence donnée aux Heures, le 7 mars 1923.

douleur dépasse dans ses actions le propre champ où on la perçoit. Elle retentit à distance sur les appareils de la régulation nerveuse, elle appauvrit la circulation, diminue la force du pouls, en augmente la fréquence ; elle change le type respiratoire, diminue les sécrétions, et fait travailler nos glandes au régime pauvre, tant et si bien que celui qui souffre devient assez vite un malade dans tout son être. Avec des appareils enregistreurs convenables, on peut aisément mesurer certains signes de cette déchéance et, pour la circulation tout au moins, les exprimer mathématiquement.

Oh ! je sais bien que l'on peut se raidir, que certains arrivent à dominer leur souffrance, à la cacher avec pudeur, à l'accepter religieusement en l'offrant à Dieu comme un méritoire holocauste. L'histoire religieuse et l'histoire tout court nous en offrent trop d'exemples impressionnants pour qu'on puisse l'oublier jamais. Mais ce ne sont là que des exceptions. Tout le monde n'a pas une âme de feu et pour tout le monde, cette lutte contre la douleur, même pour les plus forts, est une effroyable usure. C'est une sorte de suicide lent. Et pour qu'on y résiste, encore faut-il que l'épreuve ne dure pas trop longtemps et qu'il s'agisse de certaines douleurs qui, par instants, se laissent oublier, car il en est qui, par la violence de leurs crises incessantes, terrassent l'homme le plus énergique.

Il est faux que les grandes douleurs soient muettes. Quand on vit à leur contact, on garde la hantise des cris qu'elles arrachent et on se prend souvent à répéter tout bas le mot trop humain du vieil Arkel, sans songer qu'on en dénature le sens poignant : « Si j'étais Dieu, j'aurais pitié du corps des hommes ».

Qu'elle est plus vraie et plus humaine, la plainte étouffée de l'énigmatique M. Teste, quand il dit à Valéry : « Il y a de ces instants où mon corps s'illumine... C'est très curieux. J'y vois tout à coup en moi... Je distingue les profondeurs des couches de ma chair ; et je sens des zones de douleur, des anneaux, des pôles, des aigrettes de douleur. Voyez-vous ces figures vives ? cette géométrie de ma souffrance ?... Quand cela va venir, je trouve en moi quelque chose de confus ou de diffus. Il se fait dans mon être des endroits... brumeux, il y a des étendues qui font leur apparition. Alors, je prends dans ma mémoire une question, un problème quelconque. Je m'y enfonce, je compte des grains de sable... et tant que

je les vois... Ma douleur grossissante me force à l'observer. J'y pense ! Je n'attends que mon cri !... et dès que je l'ai entendu, l'*objet*, le terrible *objet* devenant plus petit et encore plus petit, se dérobe à ma vue intérieure...

« Que peut un homme ? Je combats tout — hors la souffrance de mon corps, au delà d'une certaine grandeur. C'est là, pourtant, que je devrais commencer. Car, souffrir, c'est donner à quelque chose une attention suprême ».

Je ne sais quelle était la maladie de M. Teste, mais ce que je sais bien, c'est que, derrière le rideau fermé de ses mots discrets, se cache une angoisse inquiète et, sincèrement, je pense que M. Teste a raison, contre tant d'hommes de lettres, quand il laisse échapper le cri étouffé de sa souffrance et l'amertume de la subir. Si l'humanité était plus maîtresse d'elle-même, elle devrait, au lieu de s'épuiser en stériles luttes intestines, sacrifier le plus clair de son génie, le plus puissant de ses efforts à diminuer la maladie et la souffrance, à faire reculer la mort, en assurant à toute vie la plénitude sereine de sa courbe harmonieuse, car ce n'est pas vivre que de passer de longs jours de détresse à souhaiter et à redouter tour à tour la mort libératrice.

Certes, l'effort ingénieux des hommes a déjà fait beaucoup pour soulager la douleur. Mais il reste trop à faire pour qu'on s'en désintéresse.

Dès l'aube de l'humanité, une observation attentive, dont la minutie sagace mérite d'être soulignée, a su, peu à peu, distinguer les plantes qui soulagent et les herbes qui stupéfient. De bonne heure, l'esprit merveilleusement expérimental du monde naissant s'est efforcé à découvrir tout ce qui, dans la nature, permettait de calmer les hallucinantes douleurs physiques, l'esprit plein —, à une époque où la sensibilité n'était pas cependant celle d'aujourd'hui —, des cris de détresse des guerriers de Troyes, de Philoctète, de Polyphème et des victimes des Euménides. ?

Déjà, aux âges héroïques de la Grèce, les femmes de Thèbes savaient préparer le breuvage de la pitié et de la mort, auquel la reconnaissance des hommes a donné le nom d'extrait thébaïque. C'était de l'opium et cela calmait vraiment.

Songez un instant à tout ce qu'il a fallu de patientes analyses, d'observations répétées, de tâtonnements délicats, pour en arriver là, et vous serez en admiration devant les ressources de l'esprit humain.

Mais, il faut bien le dire, tout ce merveilleux effort nous paraît aujourd'hui assez pauvre en résultats. La science des prêtres d'Epicure n'a connu que de piètres moyens. La foi aveugle et l'illuminisme confiant des peuples enfants étaient les meilleurs auxiliaires du dieu. Et quand on pense que, pendant des siècles, jusqu'aux trouvailles de la chimie moderne, les hommes n'ont eu pour calmer les souffrances de leur chair, que les odorantes infusions d'humbles fleurs des champs et des bois, on demeure saisi de la disproportion qu'il y avait entre ces pauvres moyens sédatifs et l'in vraisemblable richesse des maladies douloureuses qui ont torturé l'humanité sans arrêt.

En réalité, c'est de nos jours seulement que l'homme a su vraiment guérir l'homme.

Dans ces trente dernières années, la chimie, la pharmacologie et la médecine ont fait plus pour soulager la souffrance humaine que les vingt-cinq ou trente siècles qui nous ont précédés.

Que ceux qui médisent de notre époque et qui regrettent le bon vieux temps songent un instant à ce que devait être la vie de leurs ancêtres, quand ils avaient un simple mal de tête ou une rage de dents. Sagement, les uns et les autres se mettaient au lit et attendaient que cela passe, tout en sachant bien que, bientôt, cela reviendrait. Mais les heures étaient longues, et la souffrance amère.

Qu'auraient donné nos grand'mères pour posséder, dans un drageoir d'argent, quelques-uns de nos humbles comprimés d'aspirine, quand elles avaient leurs vapeurs ! Pensez à cette merveille, à ce chef-d'œuvre qu'est la poudre d'aspirine. Vous n'avez, j'en suis sûr, jamais envisagé sous cet angle, la banale pastille qui est le pain quotidien de certains de nos contemporains. Et, cependant, songez-y : Vous vous réveillez un matin tenaillé par un mal de tête affreux. Il vous semble que votre front, que vos tempes vont éclater. Le moindre bruit, le moindre mouvement vous martèle le crâne... Un peu d'eau, 50 centigrammes d'une poussière blanche et dix minutes plus tard, vous voilà frais et dispos, apte à l'effort haletant de notre époque de surmenage, dans le bruit des camions et des autos. Et, chaque jour, de par le monde, ce miracle se renouvelle à des milliers et des milliers d'exemplaires.

Si les temples d'Esculape avaient connu ce banal médicament, toutes les voix de l'Hellade aurait clamé leur triom-

phe : que de sacrifices reconnaissants et que d'offrandes généreuses pour ses prêtres ! Les temps sont bien changés. Si jamais le doute vous vient sur les bienfaits de la civilisation, songez à la modeste aspirine. Notre temps est injuste pour la médecine ; on l'abaisse pour mieux glorifier la chirurgie. On est ingrat. On a tort. On oublie qu'elle guérit et qu'elle soulage. Comme elle rend ses services chaque jour et sans appareil, simplement, ils paraissent de peu d'importance, tant il est vrai que la façon de donner vaut mieux que ce que l'on donne.

Mais le pouvoir de la médecine est malheureusement encore trop limité. L'action des plus merveilleux médicaments s'use à la longue et il y a des douleurs qui résistent à tout. Il y en a d'autres qui reparaissent bientôt, aussi tenaillantes, aussi terribles qu'au premier jour, et c'est ainsi que la chirurgie a été amenée à s'occuper de la douleur.

De prime abord, cela surprend parfois. Le chirurgien est toujours un homme redouté. La seule idée qu'il pourrait un jour s'approcher d'eux angoisse la plupart des gens. On redoute ses mains et ses doigts qui, croit-on, ne savent que faire mal. On appréhende ses décisions brutales que, jusqu'à la dernière minute, on voudrait ignorer. Volontiers, on le croit un homme bourru, bienfaisant certes, mais de cœur dur, assez indifférent à la souffrance des autres, d'une sensibilité émoussée par l'habitude. Que la vérité est donc loin de cela ! En cette question, comme en tant d'autres, nous avons une peine infinie à nous habituer aux changements qui se font sous nos yeux. L'humanité s'essouffle à courir après le progrès qu'elle n'entrevoit que quand il a cessé d'être un état nouveau. La vérité est que le chirurgien est aujourd'hui un homme comme les autres, souvent plus compatissant et plus compréhensif que les autres, énergique certes et maître de lui, orgueilleux peut-être d'exercer un art où tout est personnel et qui n'est pas accessible à tous, mais habituellement très soucieux d'éviter la douleur et d'épargner l'angoisse, souvent doux et sans brusquerie, convaincu que la précision mesurée de ses doigts et une attention minutieuse sont les meilleurs garants de ses succès. Ceci est si vrai que si jamais quelque ministre concevait la nécessité, pour l'apprenti chirurgien, d'un examen d'aptitudes physiques, il devrait la réduire à une simple mise en contact pendant cinq minutes avec un enfant, puis avec un chien. Les enfants et les bêtes reconnaissent d'ins-

tinct ceux qui peuvent leur faire mal. Ils redoutent ceux qui ont des gestes brusques, des mains brutales et maladroites. Ils vont droit à ceux dont la souplesse mesurée les met en confiance et les rassure. Ne pourraient être chirurgiens que ceux qui savent jouer avec les enfants et apprivoiser les chiens. Nous aurions là le meilleur des tests, et le plus impartial, des aptitudes physiques du vrai chirurgien.

Au fond, d'ailleurs, les bons chirurgiens, les seuls dont il faille parler, ont toujours été des hommes habiles à éviter la douleur, à la supprimer, douleur des membres brisés, des articulations luxées, des abcès lancinants, des hernies qui s'étranglent, des pierres qui se forment dans nos organes. Même du temps où la divine anesthésie n'existait pas encore, en un tournemain, ils faisaient ce qu'il fallait faire et leurs malades étaient soulagés. A ce titre, toute la chirurgie de tous les temps n'a été, pourrait-on dire, qu'une longue croisade contre la douleur. Et n'est-ce pas encore plus vrai de celle d'aujourd'hui qui sait, en injectant certains produits au contact des nerfs, supprimer toute douleur en laissant la conscience intacte ?

Mais dans les maladies habituelles, dans celles auxquelles je viens de faire allusion, la douleur n'est qu'un symptôme passager, qu'un bienfaisant signe avertisseur du drame qui se joue dans l'intimité de notre corps. L'opération, que ce drame exige parfois, n'est pas entreprise contre la douleur. Elle est dirigée contre la maladie menaçante qui peut tuer ou mutiler. La douleur n'entre pas dans le dessein du chirurgien. Elle l'informe de ce qui se passe. En elle-même, elle ne joue aucun rôle dans sa décision, et quand nous parlons de la chirurgie de la douleur, c'est d'autres maladies que nous entendons viser.

Il existe, en effet, tout un groupe de maladies que nous connaissons fort mal, qui ne vivent qu'en faisant souffrir. Tout y est obscur : la cause du mal, son siège, ses cheminements. Les médicaments usuels y sont sans effet. La morphine elle-même n'apporte pas son apaisement coutumier. La douleur est atroce, hallucinante. C'est une douleur à en mourir. Et cependant ces maladies, généralement, ne tuent pas. Elles durent des années, sans jamais s'atténuer. Elles s'aggravent lentement, en se traduisant par des crises de plus en plus douloureuses et de plus en plus fréquentes.

A côté de ces cas, il y a des maladies connues, comme cer-

taines maladies des artères, où, parfois, la douleur prend le pas sur tout le reste des symptômes et où bientôt tout n'est plus que douleur.

C'est dans ces circonstances que la chirurgie se propose pour apporter de souverains apaisements.

Mais cette chirurgie de la douleur n'est pas chose facile, car la douleur n'est pas une réalité anatomique, tangible. Elle n'est que la réponse du cerveau à une excitation de nos nerfs. Entre la caresse du doigt qui effleure et la douleur aiguë d'une pression trop forte, il n'y a qu'une différence d'intensité. Le même excitant, au même endroit, donne, par les mêmes chemins, tantôt une impression de contact, tantôt une impression agréable, tantôt une vive douleur. Tout n'est ici que question d'intensité de l'excitant. Et la douleur n'est souvent que l'exagération bien minime d'une sensation normale. Il n'y a pas un zéro en deçà duquel est le plaisir et au delà la souffrance. Nous sommes toujours au seuil de la souffrance, et une graduation insensible nous fait passer du bien-être à la douleur sans transition. Comme dans l'échelle des sons, nos sensations ne sont qu'une simple affaire de vibration. Elles s'échelonnent sur une gamme.

C'est qu'il n'y a pas, en nous, d'appareils spécialisés pour nos diverses sensations. Nous n'avons pas de nerfs particuliers, les uns pour le plaisir, les autres pour la douleur. En toutes circonstances, c'est toujours le même enregistreur qui vibre. Il reçoit indifféremment n'importe quelle excitation, sans souci des répercussions qu'elle aura. Tout pour lui n'est qu'irritation plus ou moins forte et il transmet, sans discernement, celle qu'il reçoit, à des nerfs indifférents eux aussi, simplement aptes à tout conduire passivement par la moelle épinière jusqu'au cerveau, le seul endroit où se fait l'analyse et où s'élabore le sens de l'impression que nous ressentons.

Notre appareil sensitif est au fond semblable à un réseau télégraphique. Un premier guichet reçoit tout ce qu'on lui apporte, indifférent à ce qu'on lui présente. Ce qui sera plus tard joie ou douleur, triomphe ou détresse, n'est pour lui que noir et blanc, et le fil qui court le long des routes ne sait pas davantage le sens du message qu'il porte. Ce n'est qu'au guichet d'arrivée que le message, jusqu'alors anonyme, s'inscrit en sourires ou en larmes.

Ne vous étonnez pas qu'il en soit ainsi et que seul le cerveau ait qualité pour dire si ce que nous éprouvons est bon ou mau-

vais pour nous. Son perfectionnement progressif a fait peu à peu acquérir à nos sens des finesse qu'ils n'avaient primitivement pas. En s'affinant, il les a rendus plus subtils.

Initialement, rien dans nos appareils sensitifs n'était agencé en vue de nos plaisirs de civilisés. Notre oreille n'était pas davantage adaptée à des polyphonies orchestrales ; elle n'était pas construite en vue de la musique. Nos sens n'étaient que des instruments de protection contre une nature hostile. Comme ces insectes qui s'en vont, portant toujours devant eux de longues antennes pour les avertir de ce qui peut les menacer, nous avons, nous aussi, nos antennes protectrices qui devaient à tout instant nous renseigner sur ce qui nous entoure. C'est ainsi que nos nerfs sensibles se sont merveilleusement équipés pour fonctionner avec une rapidité foudroyante en toutes circonstances. Et, de fait, dans l'intimité de nos chairs, les terminaisons nerveuses, éminemment subtiles et délicates, recueillent tout ce qui nous touche. Elles sont protégées contre les heurts trop violents par une résille de petites artères et de petites veines dont les mailles lâches ou serrées permettent au sang de faire comme un amortisseur liquide très sensible, et maintiennent en même temps tout l'appareil à son degré optimum de fonctionnement. Le long du réseau, de véritables coussinets existent là où il faut, aux endroits où les membres se plient, où les nerfs se coudent, là où ils entrent dans cette grande boîte protectrice qu'est le crâne. Et un système spécial de nerfs, les nerfs sympathiques, veille au bon entretien du tout.

Mais, on le conçoit aisément, tous ces agencements merveilleux paient leur perfectionnement extrême du prix de leur fragilité. Un rien peut les troubler. Tout le long du trajet qui va du doigt au cerveau, que d'injures possibles, et de toutes sortes ! Un grain de sable en n'importe quel point de la route nerveuse et voilà toute une partie du réseau brouillée, ne répondant plus que par de la douleur à tous les appels qui arrivent. Une défaillance du système d'entretien et voici tout l'appareil qui souffre en réagissant sur les réseaux voisins. De même que, dans une eau tranquille, une pierre jetée près du bord fait courir à grande distance des orbes onduleuses, la perturbation du réseau sensitif en un point a des répercussions lointaines. Elle met la sensibilité en éveil, tout en nous frissonne alors pour un rien, tout s'inquiète, tout est prêt à s'affoler : il en est surtout ainsi quand les nerfs sympathiques sont en jeu, car ce

sont eux qui établissent normalement la liaison du physique et de l'affectif, de l'âme et du corps, pourrais-je dire.

Et, très vite, s'ils sont malades, l'être moral est en désarroi. Le caractère change, l'affectivité se modifie. L'homme le plus exquis, le plus rayonnant, le plus équilibré, devient sombre et taciturne, inquiet comme un animal traqué et tout, un rien, exagère son déséquilibre.

C'est miracle que d'habitude un système si sensible fonctionne si bien, en des conditions si variées, miracle que les dérangements en soient si rares.

Mais, vous le concevez, quand un trouble survient, il n'est pas simple de s'y reconnaître dans un appareillage si compliqué. La douleur qui en est le seul indice n'est pas, par elle-même, un objet d'analyse objective. Tout ce que nous dit celui qui souffre, s'adresse à notre sentimentalité. Rien n'y parle à notre intelligence. Les épithètes dont on la colore ne donnent aucune indication sur ce qui la produit, sur l'endroit où naît l'excitation que notre cerveau interprète à sa façon, comme brûlure, piqûre, arrachement, écrasement ou morsure.

Et nous voici devant une terrible énigme à résoudre, avec bien peu d'éléments pour le faire.

Prenons un exemple. Cet homme qui souffre était naguère vaillant et fort. Un jour, dans son travail, il s'est violemment frappé le bout d'un doigt. Dès la première douleur passée, il a repris son travail et l'a continué pendant quelques jours sans songer à son accident. Puis, peu à peu, des brûlures cuisantes sont apparues. Son doigt lui semble perpétuellement en feu. Très vite, c'est la main tout entière qui est comme serrée dans un étau. Au bout de deux mois, c'est l'avant-bras, puis le bras et ce malheureux qui n'a de trêve, ni jour ni nuit, comme le savetier de la fable, vit bientôt terré dans sa souffrance, ne sortant de lui-même que pour aller quêter auprès de la médecine un soulagement qu'elle ne lui procure jamais. Sur sa main, on ne voit rien, un peu d'effilement peut-être, moins de plis, une peau plus lisse, plus luisante. Il souffre tant qu'il est prêt à tout accepter, il réclame une amputation, mais celle-ci, si on la lui fait, ne le soulage pas. Et, désespéré, cet homme amaigri, aux traits tendus, angoissés, s'en va bientôt de ville en ville, vrai juif errant de la douleur, avec une figure de détresse, chercher partout un apaisement qu'il ne trouve nulle part.

Voyez un autre exemple. Voici une femme robuste et saine,

vivant dans un milieu bien équilibré, heureuse de vivre et contente. Un jour d'automne, elle reçoit un lièvre en cadeau. Elle aide à son dépeçage et, ce faisant, se pique l'index à l'aspérité d'un os. La piqûre est sans importance. Le lièvre est mangé, la piqûre presque oubliée, quand au bout d'une huitaine de jours, des douleurs en piqûres apparaissent dans le doigt blessé. Bientôt, il lui semble que toute sa main n'est plus qu'une pelote d'épingles. L'incessante douleur gagne, gagne, la voici arrivée au coude. La malade s'affecte, son caractère change, ses traits se tirent. Comme personne ne la soulage, tout médecin lui est suspect. Elle craint tout et tous, et, cependant, que ne donnerait-elle pas pour que son martyr cesse. Mais qui saura découvrir le mystérieux mécanisme de ses souffrances ?

D'où cela vient-il ? Dans l'inextricable réseau des nerfs sensitifs, quels sont ceux qui portent au cerveau l'éclair singulier que celui-ci traduit en douleurs ? Sans doute, au début, étaient-ce ceux qui étaient près de la piqûre, au voisinage du doigt piqué. Mais maintenant, après des mois, tout est douloureux, et tout le réseau est en vibration. Partout, ce qui se joue joue sur la chanterelle. Peut-être, si l'on coupait quelque part quelques fibres sensitives, la douleur pourrait cesser. La malade le propose d'elle-même. Mais l'expérience montre que s'il est trop tard, ces sections ne réussissent jamais. Cependant, il faut aboutir. La situation est intolérable. Ce n'est plus vivre que de souffrir ainsi.

Et c'est ainsi qu'un jour, brusquement, voici le chirurgien devant la douleur.

Sa tâche est difficile. Explorateur d'un domaine presque vierge, il n'a pas pour se guider l'expérience de ses devanciers. Il ne peut pas appliquer là des formules connues et jouer le jeu accoutumé. Il faut qu'à lui seul, il essaye de résoudre l'énigme de la douleur, et qu'il imagine pour chaque cas particulier des possibilités chirurgicales de soulagement.

Mais, tout d'abord, il doit être bien sûr que la maladie est venue telle que le malade le raconte. L'accident invoqué n'a-t-il pas fait que révéler des troubles latents depuis longtemps en préparation ? Le malade ne connaît pas l'infinie malice des maladies. Pour lui, tout est simple : il souffre et veut être soulagé. Mais pour celui auquel il demande de le guérir, le problème est plus complexe. Lui, il sait que bien des maladies organiques prennent longtemps un masque trompeur qui empêche de les reconnaître et il ne doit pas se laisser sur-

prendre par elles. Même dans les circonstances les plus simples apparemment, il doit chercher partout la maladie nerveuse qui se cache, la maladie artérielle qui se dissimule, et la terrible encéphalite qui, avant d'endormir le malade, le tient souvent pendant des mois, insomniaque, éveillé chaque nuit par la douleur.

Son éducation réaliste lui dit aussi que toute maladie a une cause organique tangible et que s'il se trompe, s'il laisse échapper quelque lésion des nerfs en un point quelconque du corps, son plan, si bien conçu soit-il, échouera.

Sans doute, homme d'action comme tout chirurgien, il voit vite, il sait se décider rapidement et juger en un instant, mais qui dira jamais son angoisse secrète de se tromper, d'échouer, qui lui fait souvent retarder l'acte opératoire immédiatement conçu et remettre à un nouvel examen toute décision ? Pensez un peu à lui, car dans la question du chirurgien devant la douleur, il y a, comme si souvent dans la vie, un double jeu qui se mène, celui du malade et celui du chirurgien. L'un ne voit que le but, l'autre ne songe qu'aux moyens. Le problème est à deux faces et, des deux côtés, il est terrible. Le malade, tout imprégné de sa souffrance, ne se doute pas un instant de l'énigme qu'il apporte à résoudre. L'homme dont il attend le salut a écouté avec soin le long récit du martyr douloureux. Déjà, il a pris le vent. Il a doucement, de ses doigts qui effleurent et n'appuient pas, cherché partout, en des endroits connus de lui, la raison de ce qu'on vient de lui dire. Il a repéré quelques indices révélateurs et le voici qui, sur ces frêles données, les seules qu'il a pu recueillir, essaie de construire dans son esprit l'image de ce qui doit être. Homme d'imagination et pourtant soumis à une rude discipline, il reste penché, tout entier à son travail intérieur. Où va-t-il porter son action ? Là, près du cou, ou plus haut, contre la moelle épinière, dans le cerveau ? Peut-être vaudrait-il mieux aller à la périphérie, sur les nerfs qui enlacent les artères et en règlent le jeu ? Il lui faut choisir vite, car il sent peser sur lui le regard inquiet de celui qui attend. Il sait que, quand il relèvera la tête, il rencontrera la muette interrogation de deux yeux chargés tout à la fois d'angoisse et d'espoir. Il prolonge son examen pour mieux affermir sa décision, mais tandis que ses doigts ont l'air de chercher encore, c'est en lui-même qu'il regarde et qu'il pèse le pour ou le contre de ce qu'il entrevoit. Car, tout à l'heure, il faut qu'on lise en lui qu'il a vu clair et qu'il

sait nettement ce qu'il faut faire. Dans une âme inquiète et souvent déçue, la moindre hésitation crée de troublants remous. L'homme qui veut guérir la douleur doit tout d'abord calmer l'angoisse morale et semer l'optimisme, ce baume merveilleux qui apaise et qui calme. Il ne doit jamais avoir un mot ou un regard qui désespère. Il ne doit pas replonger dans son enfer dantesque le malheureux qui espère tout de lui.

Et voici que, soudain, la décision est prise. Le nuage s'est déchiré. Tout s'éclaire. On doit aboutir en allant en un point précis juste sur un nœud de routes nerveuses bien choisi, couper la voie aux excitations douloureuses. Le pôle à atteindre peut être profond ou malaisément accessible, peu importe. Cela, c'est du métier et on cherchera plus tard le meilleur moyen d'y accéder. Le difficile, dans ces sortes de choses, ce n'est pas la technique. Il n'est de difficultés que dans la décision, que dans l'acceptation voulue de la responsabilité et du risque. Car, parfois, il y a risque. Mais le risque est la condition du salut. On n'a rien sans cela.

A partir de cet instant, tout va se déclencher automatiquement. Le mot que l'on dit ne vous appartient plus. A peine s'est-on relevé que, déjà, sur votre figure, le malade a lu l'arrêt. « Il faut opérer ? » — « Oui, car on peut vous guérir ». Et c'est alors que jaillit cette phrase merveilleuse dont la musique entraînant vous paie en un instant de tout votre effort intérieur : « Je veux bien, docteur, mais il faut que ce soit vous ».

Souvent ceux qui nous approchent, nous autres chirurgiens, en sachant la rude continuité de notre labeur volontaire, et l'incessante dépense d'énergie que nous faisons, en assumant sans cesse, et plusieurs fois par jour, de lourdes responsabilités, se demandent comment nous pouvons tenir le coup et où nous trouvons la possibilité de faire ce que nous faisons. J'ai souvent réfléchi à ce problème de psychologie professionnelle, et je pense que c'est cette divine fleur de la confiance spontanée, éclosée en un instant, qui nous permet d'être toujours nous-mêmes et plus que nous-mêmes, en quelque circonstance que ce soit.

Et voici le jour de l'opération.

Gardant pour lui-même le souci des difficultés à vaincre et la crainte d'un échec, le chirurgien fait ce qu'il doit faire. Généralement, il opère sous anesthésie locale. Le malade, dont les nerfs seuls sont endormis, assiste, confiant, derrière un

linge blanc, à la procédure silencieuse, et celui qui l'exécute près de lui, de temps en temps, d'un mot le rassure. Tout va bien, mais voici que, soudain, un éclair douloureux lui arrache une plainte : « C'est bien ma douleur, je le sens. Vous êtes sur elle ». Quelques gouttes d'anesthésique local mis en bonne place et la voici qui disparaît. Le diagnostic était bien juste. Tout s'achève. En réalité, tout commence, car c'est maintenant qu'on va voir si les déductions ont bien été exactes et si la guérison est obtenue.

Presque toujours, les premiers jours, la douleur habituelle se tait. Mais, hélas ! parfois, dès le troisième, le quatrième jour, la voici qui reparait. Tout a échoué après un dur labeur. Et voici le plus dur de la tâche : il ne faut pas en vouloir au malade de ce que l'on a échoué. Ce n'est pas lui qui a tort, mais nous qui n'avons pas su discerner ce qu'il fallait faire. Et il faut s'adapter à l'amère désillusion de l'opéré, lui redonner confiance dans une tentative ultérieure, lui insuffler une nouvelle espérance —, savoir aussi se la redonner à soi-même —, car dans un domaine aussi difficile et avec une science aussi jeune, il arrive qu'on réussisse à une seconde ou une troisième fois ce que l'on n'a pas réussi du premier coup. Moderne Sisyphe, il faut savoir remonter la pente, le bloc pierreux sur le dos et ne pas décourager de sa lassitude ceux qui ont besoin d'encore espérer.

Mais aussi quelle joie quand on réussit ; et c'est tout de même la règle.

Voyez ce qu'il en est d'une maladie terrible, la névralgie de la face qui, il y a vingt-cinq ans encore, conduisait souvent les gens au suicide. Dans cette maladie, d'effroyables douleurs naissent, spontanément ou pour un rien, dans la partie inférieure de la figure, du menton jusqu'à l'œil et parfois jusqu'en arrière du front. C'est un des plus durs supplices qui soient. Les élancements douloureux semblent tordre les chairs, arracher les nerfs avec des tenailles rougies au feu et cela se répète bientôt à tout instant. Parler, sourire, manger, se laver, tout est prétexte à des crises. Et c'est une maladie fréquente. Depuis près de quarante ans, on cherchait de toutes sortes de façons à faire cesser ce martyre et on n'y réussissait que très temporairement en coupant les petits nerfs qui sortent de nos os de la face pour aller à la peau. Un jour, on s'est avisé d'aller couper tous ces nerfs à leur origine, sur le cerveau, à 8 ou 9 centimètres de profondeur dans le crâne, et, depuis lors, on

guérit cette maladie d'un seul coup et d'une façon définitive. Des milliers d'opérés montrent déjà que l'homme atteint de névralgie faciale ne doit plus désespérer, qu'il y a vraiment moyen de guérir ses douleurs.

Aucune des maladies douloureuses pour lesquelles la chirurgie est jusqu'ici intervenue, n'a donné une pareille constance de succès. Mais nombreuses sont celles que, dans ces dernières années, nous avons appris à guérir par des sections nerveuses: la maladie de Raynaud, les douleurs des amputés, les névralgies qui succèdent à des accidents comme celle dont je parlais ci-dessus, et nous avons l'espoir de faire bien mieux encore dans un avenir prochain.

Déjà, il paraît certain que nous saurons sous peu guérir certaines angines de poitrine. Chacun de vous a sûrement entendu parler de cette maladie qui, soudain, frappe au cœur en donnant l'impression que la poitrine va s'entr'ouvrir sous la poussée d'une souffrance indicible, dans la sueur d'une angoisse mortelle. C'est une maladie presque banale, à coup sûr très fréquente. A tout instant, on entend dire que tel ou tel homme connu a été ainsi soudainement terrassé. Hier encore, c'était Barrès.

Et voici que, depuis quelques années, on cherche à enrayer la réapparition de l'affreuse crise dont la répétition tue sûrement. Le traitement se met au point. Déjà, l'on sait qu'en allant couper cinq à six rameaux nerveux à l'union du cou et de la poitrine, dans un dédale d'artères et de veines, on fait souvent disparaître pour longtemps toute crise. Sans doute, il y a encore des échecs, mais on connaît déjà plus de vingt opérés guéris depuis des années, goûtant la calme jouissance d'une vie débarrassée de la crainte épuisante des retours douloureux.

Demain, peut-être, on réussira à tout coup.

Ne pensez-vous pas que cette lutte contre la douleur et contre la mort vaille d'être vécue ?

Mais on doit, dans ces questions difficiles, n'avancer que lentement et avec une extrême prudence. L'homme qui souffre est un mineur dont nous devons prendre tous les intérêts. La matière sur laquelle travaillent les chirurgiens est trop noble pour que nous n'en ayons pas un respect profond.

Ceux qui n'ont jamais songé que les responsabilités les plus lourdes sont celles où l'on ne relève que de soi-même, parlent quelquefois, avec une ironie méchante, de ce qu'ils appellent

nos expériences. C'est bien mal connaître le caractère du dur labeur de ceux qui cherchent et qui, eux aussi, enfantent dans la douleur, souvent au milieu des contradictions et du scepticisme, ferments actifs de toute activité humaine.

Qu'importe au reste tout cela ! La joie suprême de diminuer la misère de ceux qui souffrent et de faire enregistrer à nos connaissances quelques progrès nouveaux vaut bien tous les efforts.

Et l'homme qui a cette heureuse chance, le chirurgien devant la douleur, entend souvent chanter en lui les sublimes harmonies qui accompagnent Pelléas montant vers la lumière, échappant à l'étreinte pesante de la nuit obscure, ou à Siegfried dans l'ascension héroïque.

Après avoir évoqué tant de choses tristes, c'est sur cette pensée rayonnante que je voudrais vous laisser.

René LERICHE.

*Professeur de Clinique chirurgicale
à l'Université de Strasbourg.*

AU PAYS D'IBSEN

La Norvège a voulu célébrer avec éclat le centenaire de la naissance d'Ibsen. Elle a pensé avec raison que la commémoration du 20 mars 1828, jour où vint au monde, dans la petite bourgade de Skien, l'un des plus grands poètes dramatiques de tous les temps, ne pouvait rester dans le cadre d'une fête de famille et que toutes les nations sur lesquelles a rayonné le génie d'Ibsen voudraient y participer. En effet, non seulement toute l'Europe avait répondu à ses invitations; l'Amérique aussi avait envoyé des délégués, et plusieurs pays qui n'étaient pas représentés effectivement aux fêtes s'y associèrent par d'éloquents messages. La France, à qui l'on a reproché souvent de se tenir trop à l'écart des grandes manifestations internationales, ne resta pas indifférente à celle-ci. Une mission officielle, composée de M. Lugné Poe, directeur du théâtre de l'Œuvre, de M. Verrier, professeur de langues et littératures scandinaves à la Sorbonne, et de moi, partit pour Oslo. Je devais cet honneur à un livre publié en 1892, qui était la première étude d'ensemble consacrée au théâtre d'Ibsen, et que celui-ci, alors encore dans toute la force de sa production, avait bien voulu approuver comme étant l'interprétation la plus exacte de sa pensée. Chez M. Laporte, le ministre de France, qui rallie avec beaucoup de bonheur autour de notre pays les sympathies de la Norvège, la mission officielle prit contact avec d'autres délégués français. Il y avait là Gémier, directeur de l'Odéon, président de la Société universelle du Théâtre; Romain Coolus, président de la Société des Auteurs dramatiques, et des correspondants de journaux, parmi lesquels je citerai Mme de Quirielle, des *Débats*; Gérard Bauer, de *l'Echo de Paris*; Condroyer, du *Journal*; Drevon, de *Comœdia*; Emile Henriot, du *Temps*. On déplora l'absence d'Antoine, l'un des plus vaillants initiateurs du public français à l'art d'Ibsen, dont la place aurait été parmi nous, au premier rang.

Était-ce une illusion de l'amour-propre national ? Je ne sais, mais il me semblait sentir dans l'accueil fait à notre groupe une chaleur particulière. Obligés par les devoirs de l'hospitalité à traiter tous les étrangers avec la même courtoisie, les Norvégiens ont eu néanmoins pour nous des égards qui dépassaient les formes d'une amabilité protocolaire. Sans doute, si les discours et les chants entendus dans les solennités et les banquets étaient remis aux invités dans une traduction française élégamment imprimée, si le doyen de la Faculté des Lettres de Lyon a été désigné pour prendre la parole, seul, au nom de toutes les délégations étrangères, dans une séance d'apparat à Bergen, ce n'était pas un privilège dont nous eussions à nous enorgueillir. La langue française continuait à être considérée comme la langue diplomatique. Mais cette suprématie ne lui a-t-elle pas été disputée même par des pays amis, et ne devons-nous pas savoir gré à la Norvège de cette fidélité à une tradition qui reposait sur le prestige du génie français ? Et combien d'autres indices n'avons-nous pas relevés de profondes correspondances entre l'âme norvégienne et la nôtre ! Notre présence en nombre aux fêtes répondait à un vœu du peuple qui nous recevait ; elle a servi à resserrer des liens précieux.

c

Un trait a marqué profondément la célébration du centenaire : c'est la participation unanime de toute la nation norvégienne. Même la glorification d'un Victor Hugo en France n'a pas réuni avec plus de force, dans un même élan, dans une même exaltation de fierté patriotique, la totalité des citoyens. Ibsen n'a pas été accaparé par une caste ; il n'est devenu ni la proie d'un groupe de mandarins, ni le patron exclusif d'une chapelle. Il appartenait à tous, du haut en bas de la hiérarchie sociale. Le roi Haakon, recevant les délégués étrangers, les a remerciés avec une joie sincère d'être venus s'associer à son peuple pour honorer le poète ; il a suivi assidûment le cycle des représentations qui ont donné la quintessence de l'œuvre du maître ; il en a écouté l'apologie dans une séance solennelle de l'Université. Son fils, le prince héritier, accompagna les délégués à Bergen, où, présidant un banquet, il proclama en termes chaleureux la gloire d'Ibsen. Le gouvernement ne s'est pas contenté d'accorder de larges subsides pour que les fêtes

fussent grandioses ; le président du Conseil, M. Mohwinkel, traduisit par des paroles remarquables les sentiments de la Norvège envers son poète, et le président de la Chambre des Députés, M. Hambro, fit assaut d'éloquence avec lui. Le Conseil municipal d'Oslo et celui de Bergen rivalisèrent de zèle intelligent. L'Université d'Oslo fit commenter pendant une semaine par deux de ses professeurs les principales œuvres du maître ; dans sa séance solennelle, elle distribua des diplômes de docteur *honoris causa* à quelques exégètes d'Ibsen, avec une générosité à laquelle il ne manqua que d'être mieux informée ; des chants exécutés par la Société chorale des étudiants, retentirent comme la fanfare de la jeunesse saluant le génie. La Bibliothèque de l'Université exposa aux yeux des fervents de précieux documents, groupés par son directeur, M. Munthe, qui évoquèrent la vie et l'œuvre d'Ibsen. L'Académie norvégienne des Sciences, la Société des artistes dramatiques, l'Association des artistes, la Société philharmonique, à Oslo, la Société pour l'avancement des Sciences, l'Union des artistes, à Bergen, apportèrent chacune leur tribut. L'élite de la population s'associa aux manifestations de la piété officielle en suivant les conférences professées à l'Université et en se pressant le soir aux représentations dramatiques. Il faut dire, à l'éloge des Norvégiennes, que leurs élégantes toilettes formaient un ensemble ravissant ; on eût dit, depuis les fauteuils d'orchestre jusqu'aux galeries supérieures, une immense couronne de fleurs déposée devant les magnifiques créations que le génie du maître faisait vivre sur la scène.

Les messieurs rendaient plus solennels l'exercice du culte en adoptant pour aller au théâtre et aux diverses cérémonies, la coiffure portée exclusivement par le poète, le chapeau haut de forme. Il semblait par moments que tous les chapeaux hauts de forme, exilés du reste de la terre, se fussent donné rendez-vous à Oslo et à Bergen.

La foule ne restait pas indifférente. Comment l'aurait-elle pu ? Dans les rues, tout lui parlait de la plus grande gloire du pays. Des milliers de portraits d'Ibsen, photographies, cartes postales, gravures, chromolithographies, bustes en plâtre, encombraient les devantures ; les journaux plaçaient sous des manchettes énormes de copieux comptes rendus illustrés des solennités. Au milieu de la grande rue d'Oslo, une pyramide, flamboyante de rouge et de jaune, annonçait l'exposition ouverte à la Bibliothèque de l'Université. L'atmosphère était com-

me chargée d'une électricité spéciale ; une fièvre agitait les rues.

L'enthousiasme populaire fit explosion à la suite de la représentation de *Rosmersholm*, la dernière du cycle donné par le Théâtre National d'Oslo. Une foule innombrable était massée devant le théâtre, sur lequel des torches et des torchères projetaient de rouges lueurs, autour de la statue du poète. Des milliers de voix renforçaient le chœur des étudiants qui chantaient des hymnes patriotiques, en alternant avec des morceaux de fanfare. La Norvège oubliait, cette nuit-là, que l'auteur de *Brand* et de *l'Ennemi du Peuple* lui avait lancé d'amers reproches ; ses acclamations n'allaient pas à l'un de ces démagogues qui flattent la vanité nationale et les instincts populaires, mais à une sévère Majesté du royaume de l'esprit.

o

Les fêtes, réglées avec un soin dont il faut louer les organisateurs, consistèrent en cérémonies d'apparat, en réceptions par les autorités et des Associations diverses, en représentations théâtrales et, naturellement, en banquets.

La cérémonie la plus saisissante fut celle qui réunit au cimetière d'Oslo, autour de la tombe d'Ibsen, les personnalités les plus marquantes du monde de la politique et de la littérature en Norvège et les délégués des nations étrangères. Au pied de l'obélisque en granit noir, sorti des carrières de Skien, le lieu natal du poète, s'amoncelèrent des couronnes de fleurs nouées de rubans aux couleurs des pays qui les avaient apportées. Dans ce massif aux tons éclatants, M. Lugné Poe déposa une palme au nom de la France. Vingt-cinq discours, auxquels on avait fait heureusement une loi d'être brefs, saluèrent l'ombre vénérable. Un des délégués français, M. Verrier, prononça en norvégien de sobres et fortes paroles. La chorale des étudiants fit monter dans l'air froid du matin des accents solennels.

Partout, et surtout dans les banquets, les discours se déversèrent en torrents, en cataractes. Les écluses étaient ouvertes toutes grandes. On se plaît à appeler les Français un peuple de bavards. Quelle fausse réputation ! Nous donnions, au milieu du déluge, des exemples de concision qui, hélas ! n'étaient guère suivis. Étaient-ce les vins délectables qui déchaînaient les langues, moins familières que les nôtres avec nos grands crus ? Là peut-être est l'explication de ces débordements tu-

multueux en toutes sortes d'idiomes. Quelquefois, les étrangers nous arrosaient en français. Notre langue servit notamment à un orateur russe pour faire d'Ibsen un pur apôtre du bolchevisme.

Une brillante joute oratoire s'engagea au banquet offert par le gouvernement norvégien. Du flot gris qui charriait des lieux communs et des formules vides, émergèrent quelques beaux morceaux. Le discours du président du Conseil, d'une réelle distinction, sut éviter les défauts de la phraséologie officielle. Le président du Storting, M. Hambro, se révéla comme un virtuose de l'éloquence polyglotte. Ce « speaker », vraiment digne de ce nom, après s'être exprimé d'abord en norvégien avec un brio merveilleux, refit le même discours en anglais, avec une égale facilité, puis, avec un peu moins d'aisance, mais avec correction, en français et en allemand, et continua en s'adressant, dans les langues de leurs pays, à la plupart des délégués étrangers. Ce soir-là, l'Allemagne se fit entendre par l'organe d'un de ses meilleurs auteurs dramatiques, Max Halbe, délégué de l'Académie des Arts de Berlin, dont le discours, profondément pensé et finement écrit, aurait été fort apprécié dans une séance académique, mais ne produisit pas tout son effet, à trois heures du matin, sur un auditoire saturé de déclamations autant que de bonne chère. Au contraire, les conversations se turent, comme si un ordre supérieur avait imposé le silence, lorsque Lugné Poé se leva et lut, avec un art magistral, un message du ministre de l'Instruction Publique et des Beaux-Arts de France. Dans une allocution prononcée la veille, j'avais évoqué le temps où M. Herriot et moi, parmi les premiers en France, nous brûlions de l'encens sur l'autel d'Ibsen. Le message prouva que le ministre pensait encore comme avait fait le jeune professeur de première du Lycée Ampère ; parfait de forme, inspiré par une admiration raisonnée, il fut acclamé. En voici le texte :

Ce n'est pas sans raison que votre pays se flatte aujourd'hui de se reconnaître dans le génie d'Ibsen. Ibsen a pu se poser en s'opposant, avec une sorte de violence systématique, à son milieu d'origine. Il en garde pourtant plus d'une empreinte. Il n'aurait pas rêvé comme il a rêvé, médité comme il a médité, s'il n'avait pas eu sous les yeux le miroir des fjords où s'embarquèrent les Vikings, les vastes prairies où chantent pour calmer leurs angoisses les bergers solitaires, les presbytères blottis sous la neige où s'interrogent les pasteurs dans

la nuit interminable. Depuis des siècles, on a vu se marier dans l'âme norvégienne le goût de la rêverie et le culte de l'énergie. Le petit garçon pharmacien de Grimstad est bien devenu l'une des plus typiques incarnations de cette âme.

Mais en gravissant les hauteurs morales, il n'a point parlé pour vous seuls. Dans la foule des héros qui sont ses fils, tendus et comme crispés, toujours en lutte avec eux-mêmes, il a fait vivre les rêves et les inquiétudes, les espérances et les désespoirs qui habitent le cœur de l'homme moderne de tous les pays. Il a fourni à la fois des raisons de vouloir et des raisons de douter à l'indomptable Moi d'aujourd'hui qui ne cesse de demander ses titres à la société, et qui a aussi peur des contraintes qu'elle exerce qu'il a besoin de l'appui qu'elle prête.

Dans ces terribles drames de la volonté, libre à chaque nation de reconnaître des thèmes esquissés par l'un des siens, des conceptions de la vie qui, par quelque trait, lui rappellent ses propres créations. On a dit de Peer Gynt que par instants il fait penser à Siegfried, par instants à Hamlet. N'a-t-il pas quelque chose aussi, ce conteur volontairement étourdissant, de l'allégresse de notre Tartarin, comme l'avait remarqué déjà Georges Brandès? A d'autres heures, ses méditations projettent des éclairs sur les abîmes, à la manière de celles d'un Pascal. Tel héros ibsénien, lorsqu'il invoque la voix de la conscience, ne fait pas seulement écho à Kjerkegaard, mais à Jean-Jacques Rousseau. A la grande époque du romantisme social, nous avons eu, nous aussi, nos constructeurs de tours, qui rêvaient d'édifier un foyer habitable au peuple lui-même. Et il nous est permis de nous souvenir que le grand élan de notre Révolution de 1848 a fait vibrer la jeunesse du futur auteur de Brand.

Mais à tous les débats d'idées, à tous les cas de conscience que suscitent ces problèmes, Ibsen a donné un accent nouveau. La brume même dont il enveloppe ses personnages en fait des fantômes hallucinants. Et quand ils nous crient : « Rien n'est impossible de ce qu'on veut avec frénésie », ou bien : « Qui ne sacrifie pas tout jette son offrande à la mer », un irrésistible frisson nous traverse ; et nous faisons mieux que comprendre, nous sentons au plus profond de nos moelles que la lutte ne cesse pas, qui doit être d'abord une lutte de l'homme contre lui-même.

Sévère pour les soutiens de la société, nous n'oublions pas

qu'Ibsen l'a été aussi pour les majorités compactes. Il n'a voulu s'incliner devant aucun des dieux du jour. Mais puisqu'il a rappelé aux démocraties que leurs nécessaires ferments sont les personnalités autonomes, sincères, vraies avant tout, il est juste que les démocraties lui apportent à leur tour leur tribut non seulement d'admiration, mais de reconnaissance. Elles sentent bien que la main qui, parfois, les fustige, a voulu d'abord, les relever.

A Bergen, un vibrant discours de M. Romain Coolus exprima la gratitude des auteurs dramatiques de France pour les hautes leçons qu'Ibsen leur avait données.

Il est à noter que les banquets les plus importants ont été des soupers offerts à la sortie du théâtre. Quelques-uns se prolongèrent jusqu'aux premières lueurs de l'aurore. Il semble qu'au pays du soleil de minuit, la démarcation entre le jour et la nuit soit moins nette que dans nos zones tempérées. En tous cas, il fallut aux têtes chenuées des délégations une protection spéciale de la Providence pour résister pendant plus d'une semaine à la fatigue de nocturnes agapes.

Relevons aussi ce trait : le banquet offert par le gouvernement norvégien eut lieu à la Loge maçonnique d'Oslo, qui est un véritable palais. C'est également la Loge maçonnique de Bergen qui servit à la séance d'apparat et au banquet auxquels assistait le prince royal. Il est évident que dans ce pays du Nord, monarchique et religieux, les Loges ne remplissent pas la même fonction qu'ailleurs.

Les représentations théâtrales ont obtenu les louanges des nombreux directeurs de théâtre et artistes dramatiques que comptaient les délégations. La troupe d'Oslo, comme celle de Bergen, comprend des talents remarquables. Ainsi, Mme Dybwad, à Oslo, fit du personnage de Rebecca West, de *Rosmersholm*, une réalisation saisissante par l'âpreté et la véhémence de son jeu. Les interprètes restent fidèles aux intentions d'Ibsen en recherchant comme le maître, la vérité et le naturel. Nous n'avons pas cru remarquer qu'ils commencent à être prisonniers d'une tradition, ni qu'un poncif les menace. Bergen nous fit assister à une curieuse reconstitution historique. Dans le vieux théâtre en bois qu'Ibsen avait dirigé au temps de sa jeunesse, et où il a laissé une masse de précieuses reliques, on joua l'une de ses premières pièces, *la Fête à Solhaug*, avec les décors et les costumes qui étaient restés de la première

représentation donnée sous sa direction. Reconstitution instructive, car elle fit mesurer la longueur du chemin parcouru par un homme de génie, depuis un humble début où se manifeste, avec une technique maladroite, une vigoureuse inspiration romantique, jusqu'à ses dernières créations qui appartiennent au grand art classique. Un spectacle d'un autre genre fit sur nous, à Bergen, une impression profonde, la représentation de *Peer Gynt*, avec la musique de Grieg, au Nouveau Théâtre. Admirablement mise en scène, admirablement jouée, la pièce nous transporta au cœur même de la Norvège, d'une Norvège fantastique, peuplée d'êtres étranges, de figures grimaçantes, qui laisse cependant entrevoir, à travers les hallucinations, des traits de la Norvège réelle, soit ses défauts caricaturés dans le personnage du visionnaire Peer, soit sa poésie dont Solveig est le touchant symbole.

o

Le voyage à Bergen mérite une mention particulière. Les délégués étrangers partirent un soir d'Oslo par train spécial, composé de wagons-lits. A leur réveil, ils étaient à 1.300 mètres d'altitude, au milieu d'un grandiose paysage polaire. L'hiver régnait encore là-haut dans sa splendeur immaculée. Des solitudes blanches, hérissées de pics ou coupées par des abîmes, s'étendaient à perte de vue. Quoique la voie fût déblayée et protégée contre de trop forts amoncellements de neige par des palissades en planches, souvent doubles et triples, la locomotive semblait s'essouffler à gravir ces pentes glacées. Des hangars en bois précédaient les tunnels pour en garantir les ouvertures contre les avalanches. Afin de nous donner une idée de la lutte que l'homme a parfois à soutenir contre la nature boréale, on lança sous nos yeux une machine munie d'une puissante perforatrice sur une voie que la neige avait obstruée. Avec un grondement terrible, l'engin fonça sur l'obstacle et le troua en déchaînant à droite et à gauche des tourbillons de tempête. Toute la vie s'était réfugiée dans des centres de tourisme et de sports, tels que Finse et Myrdal, paradis des skieurs. Ah ! la joie saine qui éclatait sur les visages brunis de ces coureurs intrépides ! Comme on les enviait de pouvoir s'élancer dans l'espace illimité, bondir sur les flancs vierges de la montagne, plonger dans les ravins !

Peu à peu, les habitations se multiplièrent, coquettes sous la

neige qui les écrasait, avec leurs toits que les glaçons ornaient d'une frange. Les sapins apparurent, les branches ployant d'abord sous leur blanc fardeau, puis le secouant à mesure que continuait la descente. Aux lacs, dont la surface gelée était sillonnée par des traîneaux attelés de petits chevaux solides, en succédèrent d'autres, crevassés par le dégel, d'autres encore dont les eaux étaient redevenues presque entièrement libres, enfin les fjords calmes et limpides. Au moment d'entrer à Bergen, nous aperçûmes un drapeau français qui flottait à une maison. Un des nôtres, qui connaissait les lieux, nous dit : « C'est notre consul qui nous salue au passage ».

Ce consul, M. Greeve, est un Norvégien. Dans sa famille, l'amour de notre pays se transmet, avec la charge consulaire, d'une génération à l'autre. Quel accueil touchant il nous fit ! Après la séance d'ouverture des fêtes de Bergen, il nous conduisit par un funiculaire au haut d'une montagne d'où le coup d'œil est merveilleux sur la ville, sur la côte dentelée par les fjords et sur la haute mer. Un déjeuner succulent ajouta d'autres délices à la joie des yeux, pendant qu'un quatuor de dames charmait nos oreilles. Le concert se termina par la *Marseillaise*. On a beau être blasé ; à certains degrés de latitude, l'hymne national vous remue l'âme.

Un collègue de M. Greeve, le consul d'Italie, M. Halvorsen, également un Norvégien, insista pour recevoir les Français à sa table. Après la représentation de *Peer Gynt*, une auto nous transporta le long d'un fjord, à une assez grande distance de la ville, dans la résidence de cet autre ami de la France. Un souper fastueux nous attendait, mais ce qui nous réchauffa le cœur plus encore qu'un Rœderer et un Château-Latour de choix, ce fut l'ardente sympathie dont nous nous sentions entourés. On ne s'arracha pas sans peine aux enchantements de cette nuit pour être à même de reprendre, à huit heures du matin, le train qui devait nous ramener à Oslo.

Nous serions ingrats si, parmi les nombreuses personnalités de Bergen qui nous firent éprouver la cordialité de leurs sentiments, nous ne nommions encore M. le D^r Lie, président de la Société pour l'avancement des Sciences, et M. le D^r Just Bing, qui, parlant au nom du Conseil municipal, cita les vers de Sully-Prudhomme :

*Je tiens de ma patrie un cœur qui la déborde,
Et plus je suis Français, plus je me sens humain.*

Nous quittâmes la Norvège pleins de respect pour un peuple qui avait suivi d'un élan unanime l'exhortation de Dante :

Onorate l'allissimo poeta,

pleins de reconnaissance envers les hôtes multiples qui nous avaient comblés d'amicales attentions, pleins d'admiration pour la méthode, la sagesse et le tact dont avaient fait preuve les organisateurs du centenaire. Il me sera permis de louer et de remercier tout particulièrement M. Jacob Vidnes, chef du Bureau de la Presse au Ministère des Affaires Etrangères, secrétaire du Comité des fêtes, dont nous appreciâmes à tout moment l'esprit d'ordre et la vigilante sollicitude.

Les fêtes ne nous laissèrent pas le loisir de procéder à diverses enquêtes qui auraient tenté notre curiosité. Nous eûmes cependant un rapide aperçu de certains progrès d'ordre intellectuel, social et matériel dont la Norvège peut être fière. Elle pourrait donner des leçons à la France en ce qui concerne l'instruction primaire, l'hygiène, la propreté, les applications de l'électricité, l'usage du téléphone. Au fond des campagnes ensevelies sous la neige que le train nous faisait traverser, nous devinions, le soir, dans de jolies maisons rustiques, brillamment éclairées, des fronts qui, après des journées de rude travail, se penchaient sur des livres. Nous côtoyions une race saine, active et avide des nourritures de l'esprit.

Avec le trésor des souvenirs et des impressions, quelques-uns d'entre nous rapportèrent du centenaire une satisfaction égoïste. Ceux qui avaient été les premiers pionniers de l'art d'Ibsen en France, se rappelaient l'âge héroïque où il fallait livrer bataille à la routine, où Sarcey fermait obstinément les yeux à la lumière venue du Nord, où les ironistes s'amusaient des symboles hyperboréens, où un homme politique réclamait une mesure disciplinaire contre le professeur coupable d'avoir, en exaltant Ibsen, écrit un livre subversif, où le même professeur était présenté par l'auteur d'un ouvrage célèbre comme le type du « dégénéré ». Cette avant-garde avait bravé l'orage. Maintenant, elle recevait sa récompense suprême. Le monde entier reconnaissait à présent le dieu dont elle avait inauguré le culte. Sur les premiers constructeurs du temple tombait un reflet de l'apothéose.

Auguste EHRHARD,
Doyen de la Faculté des Lettres.

L'ALLEMAGNE VUE PAR LES ÉCRIVAINS FRANÇAIS AU XIX^e SIÈCLE¹

Dans un pays aussi ouvert que le nôtre, les traditions ont une force et une ténacité singulières. Nous avons vécu, pendant trois quarts de siècle, sur une idée, ou plutôt sur une image traditionnelle : l'Allemagne de Madame de Staël, l'Allemagne romantique. Cette image n'a été ébranlée ni par l'agitation nationaliste des Allemands en 1813, ni par le choc de l'invasion et Waterloo, ni par les polémiques que souleva la question du Rhin en 1840. Et, d'autre part, l'image de l'Allemagne savante et libérale a subsisté, après la désillusion terrible de 1870, jusqu'au démenti de 1914.

Comme le disait Edgar Quinet, il y a entre la France et l'Allemagne un perpétuel anachronisme. Entre la réalité et l'image que nous en avons, le temps s'est toujours insidieusement glissé et a placé son écran. L'Allemagne que Madame de Staël nous dépeint en 1806, avant tout contemplative et sentimentale, n'existe déjà plus quand son livre paraît en 1813. C'est peut-être l'Allemagne de *Werther*, ce n'est plus, à coup sûr, celle de Fichte et des *Discours à la Nation Allemande*. L'Allemagne que Cousin découvre en 1820, philosophique et noblement désintéressée, s'est évanouie en 1830, lorsqu'Edgar Quinet veut l'étudier sur place à Heidelberg.

1. Cette étude ne se place pas au même point de vue que le livre de M. L. Reynaud, *l'Influence allemande en France au XVIII^e et au XIX^e siècles* (1922). Elle ne se propose pas de décrire et de juger l'influence, bonne ou mauvaise, de la littérature allemande sur la littérature française. Elle veut simplement rappeler les erreurs d'optique commises par nos écrivains, aligner et souligner leurs interprétations successives. Il ne s'agit pas ici principalement des Allemands et de la qualité de leur expansion intellectuelle. Il n'est guère question que de nous et de nos appréciations.

La plupart de nos déceptions viennent de là. Quelques-uns de nos grands écrivains, de ceux qui créent un public et une opinion, fixent, à une époque déterminée, la physionomie de l'Allemagne. Le portrait nous intéresse, nous l'adoptons, nous ne le confrontons plus avec l'original. La réalité change, l'Allemagne bouge. Un jour elle nous apparaît dans un coup de lumière inattendu, et son visage inquiétant nous effraie. Mais il est trop tard, et elle nous force à refaire connaissance avec elle... par les armes.

Je n'insiste pas sur notre ignorance des choses d'Allemagne. Nous n'avons guère commencé à voyager outre-Rhin, à étudier sérieusement la culture et le pays que vers 1830. Car, à part d'intéressantes exceptions comme le Lorrain Charles de Villers, les Lyonnais Camille Jordan et De Gérando, etc.¹, on ne peut ranger, parmi les véritables informateurs, les émigrés qui, sous la Révolution, rongeaient leur frein en Allemagne. Ils restaient tournés vers Paris, attendant avec impatience le moment où il leur serait permis d'y rouvrir leur hôtel, et ils ne rapportèrent guère d'autre souvenir que celui d'un pays ennuyeux, sans conversation, sans société, où ils s'étaient trop longtemps morfondus. — L'Empire fit plutôt de l'Allemagne un champ de bataille qu'un champ d'investigation, et c'est seulement sous la Restauration que se dessinent les premiers voyages d'études, avec Victor Cousin, Jean-Jacques Ampère, Quinet, Michelet, Saint-Marc Girardin, etc., etc.

Ce qui était d'ailleurs plus irrémédiable que l'ignorance primitive, c'était le préjugé. Il y a eu successivement le préjugé politique, le préjugé littéraire, le préjugé philosophique, le préjugé historique, le préjugé philologique. Je veux dire par là que nos grands écrivains ne jugèrent jamais l'Allemagne en elle-même, mais par rapport aux idées qu'ils soutenaient, à la position qu'ils défendaient chez nous. Pour Madame de Staël, hostile à la tyrannie napoléonienne, l'Allemagne fut la terre de l'individualisme et de la liberté. Pour les poètes de la Restauration, fatigués des règles classiques, avides de nouvelles formules, elle fut le Romantisme, l'inspiration, l'enthousiasme. Victor Cousin, décidé à vaincre le matérialisme du xviii^e siècle, à restaurer la philosophie spiritualiste, vit en elle la métaphysique, le royaume de l'« Idée ». A

1. Cf. F. BALDENSPERGER, *Le mouvement des idées dans l'émigration française (1789-1815)*, Plon, 1925.

Michelet, qui rêvait de ressusciter le passé tout entier, de dégager, par delà le récit anecdotique et pittoresque, de grandes lois et de grands symboles, elle apparut comme la philosophie de l'histoire. Et Renan qui s'irritait, vers 1850, contre la creuse rhétorique de la Sorbonne, découvrit qu'elle était la science. Ainsi nous n'avons jamais contemplé qu'un aspect de l'Allemagne ; nous avons aimé d'abord sa littérature et sa philosophie, puis son histoire et sa science ; et chaque fois cet aspect, que nous avons pris pour l'expression essentielle de sa vie, nous a caché la vie.

I

Examinons maintenant quelques-unes de ces interprétations. L'image fondamentale et longtemps persistante est celle que donna Madame de Staël.

Avant elle, notre littérature ignore l'Allemagne. Voltaire et Rousseau inspirent la grande génération d'écrivains qui se lève outre-Rhin, mais nous ne connaissons pas ceux que nous éduquons. Malgré les efforts de Grimm, sa patrie d'origine n'intéresse pas sa patrie d'adoption. Aux approches de la Révolution, on l'imagine vaguement d'après les *Idylles*, de Gessner, ce Suisse qu'on a appelé le Théocrite allemand. C'est un peuple antique et vertueux, qui mène dans un pays de brumes une existence pastorale. Le coup de pistolet de Werther vient sans doute émouvoir cette paisible atmosphère, mais la silhouette du jeune rêveur fiévreux se détache toujours sur un horizon d'idylle, où l'on voit un clocher de village émerger des moissons et des collines bleuâtres.

C'est alors que Madame de Staël découvre, sous cette Allemagne rustique, l'Allemagne idéaliste. On sait ce que fut son voyage. Persécutée par Napoléon, qui jugeait trop bruyant son libéralisme, elle trouva, dans les cours de Berlin et de Weimar, un accueil empressé. Mais que vit-elle du peuple allemand ? Elle l'entrevit à peine par la portière de son carrosse, elle entendit ses accents rugueux aux portes et aux barrières des villes, dans la cour des hôtelleries, aux relais de poste, quand on dételaient ses chevaux, le soir à la lueur des torches. Par contre, au château du Duc de Weimar, elle fréquente une société de petite ville, polissée et frottée de littérature, pliée à un protocole suranné, mais pleine de bonhomie et de cordialité. Schiller avait beau être habillé comme un

général, les réceptions n'étaient pas comparables aux dîners luxueux de l'hôtel Necker ou de l'Ambassade de Suède ; ce n'était plus, à vrai dire, le monde. Poètes et dames de cour se réunissaient, le soir, chez la vieille duchesse, autour de la table, je dirais presque : sous la lampe, et la pétulante Française, debout, animée — (car elle n'eût pu rester assise dans la bergère qui lui était destinée près du feu) —, se faisait expliquer les drames de Schiller et les poésies de Goethe. La littérature classique lui apparut ici dans sa glorieuse simplicité. A Berlin, le monde, la politique et la philosophie l'attirèrent tour à tour. Elle triompha en robe de soie jaune d'or aux bals de la cour et déblatéra contre Napoléon avec les princes de Prusse, mais elle s'arrangea pour voir Fichte et lui demanda, dit la légende, de lui exposer son système en un quart d'heure. Comme dit Heine, elle s'était échauffée en France et vint apaiser en Allemagne son cœur bouillant et embrasé. Le chaste souffle des poètes la calma, la fraîcheur glacée de la métaphysique lui fit du bien : « elle humait Kant en sorbet à la vanille et Fichte en pistache ».

Il faut pourtant faire ici la part de l'esprit et de l'exagération. Elle mena peut-être hâtivement son enquête, mais elle sut rapporter de Berlin la plus précieuse documentation dans la personne d'Auguste-Guillaume Schlegel. Ce qui reste vrai, c'est qu'elle n'a vu de l'Allemagne qu'un aspect : de nobles poètes vivant dans un milieu d'une simplicité provinciale. Quels que soient les apports de ses études ultérieures, son Allemagne est formée : une littérature et une philosophie idéalistes épanouies dans un décor idyllique.

C'est ainsi que, sous une multitude d'analyses pénétrantes et de critiques justes et profondes (car son livre ne contient pas seulement des éloges), dort une image arcadienne. Savary, le préfet de police de Napoléon, ne s'y est pas trompé. « Il m'a paru, écrivit-il à Madame de Staël, en lui signifiant son arrêt d'expulsion, que l'air de ce pays ne vous convenait pas, et nous n'en sommes pas encore réduits à chercher des modèles dans les peuples que vous admirez. Votre dernier ouvrage n'est pas français ». C'est là un verdict sommaire et brutal. On ne peut suspecter le patriotisme de Madame de Staël, et rien n'est plus français que son libéralisme, sa générosité, son imprudence même. Mais son livre est antinapoléonien. Elle exalte l'idéalisme allemand pour fronder le réalisme impérial. A une époque où la pensée lui paraît asservie

ques. Il en est autrement en France ». Cela ne pouvait durer. Notre ennemie en politique devenait notre alliée en littérature.

o

L'adhésion des Romantiques aux idées allemandes est beaucoup plus instinctive que raisonnée. Leur connaissance est nettement inférieure à leur sympathie. Ils aiment l'Allemagne de confiance, ils font crédit à Madame de Staël. Ni Lamartine, ni Victor Hugo ne savent l'allemand, Théophile Gautier l'apprend assez tard. Seuls des poètes d'importance secondaire, comme Charles Nodier, Emile Deschamps, le charmant et malheureux Gérard de Nerval, le possèdent assez pour nous traduire Goethe.

C'est à l'auteur du *Faust* que vont d'ailleurs leurs premiers hommages. Ceux d'entre eux qui se hasardent en Allemagne ne manquent pas de s'arrêter à Weimar : Victor Cousin qui cherche une philosophie, le jeune Jean-Jacques Ampère qui essaie d'oublier, en voyageant, la belle Juliette Récamier, le sculpteur David d'Angers qui va modeler sur place le front du poète Olympien¹.

Mais ce sont-là surtout des voyages en littérature. L'Allemagne elle-même reste en dehors de ces itinéraires : le paysage arcadien imaginé par le xviii^e siècle s'encadre maintenant dans une fenêtre ogivale. L'image à la fois gothique et pastorale repose loin des chemins suivis des voyageurs et offre, en retour, un décor à la rêverie des poètes.

*Le hameau dort groupé sous l'aile du manoir
Et la vierge accoudée aux citernes, le soir, —
Blonde, à la ressemblance adorable des anges.*

La littérature allemande, voilà, pour les Romantiques, la terre promise. Elle est d'une part un modèle, un exemple de liberté, d'autre part une source d'inspirations ; elle leur fournit une esthétique et leur apporte de la couleur locale et des thèmes pittoresques.

D'après le livre de Madame de Staël, qui est leur livre de chevet, elle leur apparaît avant tout comme une littérature de liberté : liberté du théâtre, marquée par l'avènement du

1. Cf. *Ma Vie de Goethe*, N. R. F., 1927, pp. 273-277.

en France, elle proclame les bienfaits de l'indépendance intellectuelle. Elle oppose à la tyrannie militaire de Napoléon la République des lettres allemandes.

Là est le préjugé, là est aussi l'erreur historique. Cette Allemagne littéraire et spéculative, impropre à l'action, perdue dans son rêve, sans caractère, sans patriotisme, n'existait déjà plus. Madame de Staël n'a pas besoin de l'appeler à l'action et à la liberté. Un an après l'apparition de son livre, un général prussien était gouverneur de Paris, le roi de Prusse y faisait son entrée avec ses grenadiers, ses diplomates et ses savants. Si les événements s'étaient à ce point précipités, c'est que son image ne correspondait plus à la réalité. En 1814, son livre était déjà un anachronisme.

Sous ses yeux, la pensée était devenue action, mais elle ne pouvait pressentir que l'Allemagne libérée allait cesser d'être libérale. Il faut déplorer qu'elle soit morte en 1817, avant d'avoir pu rectifier son jugement, car elle était la sincérité même et n'eût pas hésité à le faire.

On ne peut lui reprocher de n'avoir pas été prophète. On peut simplement regretter que sa peinture, juste la veille, ait prévalu le lendemain. Exacte à la fin du xviii^e siècle, démentie par les faits en 1813, tout à fait infidèle en 1825, elle nous a caché la réalité pendant plus d'un demi-siècle. Il s'est créé en France une image légendaire de l'Allemagne, et elle en est responsable. Mais on ne peut la déclarer coupable. Cette image n'était pas primitivement fausse. C'est la réalité qui, en se transformant, est venue la fausser.

Les coupables — s'il en faut —, ce sont plutôt les Romantiques. Ils recevaient du passé une interprétation que contredisait le présent, et ils ne s'en sont pas souciés. On leur disait : Metternich. Ils répondaient : Goethe. Les soldats poméraniens montaient la garde à l'Opéra : ils rêvaient à Werther et aux pastorales de Gessner. Eux aussi avaient leur préjugé. Comment l'esprit critique eût-il subsisté dans la fièvre littéraire de 1820 ? Il ne s'agissait guère pour eux de l'Allemagne et de la France. La grande bataille était engagée ailleurs : entre les Anciens et les Modernes, entre les Classiques et les Romantiques. Peu importait que les grenadiers prussiens eussent foulé de leurs bottes le territoire français, puisque la pensée allemande allait aider notre littérature à se libérer. Stendhal, qui méprisait les Allemands, écrivait pourtant en 1823 : « L'Allemagne, l'Angleterre et l'Espagne sont pleinement romanti-

drame historique qui remplace la tragédie classique ; liberté de la poésie marquée par le jaillissement du lyrisme, l'aveu du « lied », l'élan de la ballade ; liberté du roman, marquée par le déchaînement de l'aventure fantastique et invraisemblable qui, avec *les Contes d'Hoffmann*, supprime le roman d'idées, de mœurs ou d'analyse.

Mais ce qu'ils vont surtout chercher dans la littérature allemande, c'est le sujet médiéval et la couleur locale. Quelques thèmes suffisent à frapper leur imagination. A part quelques exceptions, peu leur importe le problème philosophique de *Faust*, mais ils s'attachent à l'histoire diabolique, au pacte qui lie Méphisto et le vieux Docteur. Ils aiment ce diable vêtu comme un prince du Moyen Age, l'épée au côté, la plume au chapeau, ils évoquent avec Théophile Gautier la chambre haute de l'alchimiste, encombrée de cornues et de manuscrits, et « le ténébreux vieillard, auprès de sa croisée étroite à carreaux verts ». Les lithographies d'Eugène Delacroix déroulent devant eux le décor d'une vieille ville allemande, aux ruelles étroites et aux pignons aigus, et Berlioz les entraîne dans la vertigineuse horreur de la « course à l'abîme ».

Mais ils n'en oublient pas pour cela la douce Marguerite aux longues tresses blondes qui chante, près de son rouet, la complainte du roi de Thulé, ou qui, le cœur oppressé par son péché, s'effondre en pleurs dans un coin de la cathédrale. La littérature allemande les attire et les retient par ce double caractère fantastique et sentimental. Les ballades du *Chasseur maudit* et du *Roi des Aulnes* leur donnent un frisson nouveau.

Aussi, de tous les écrivains allemands, leur préféré, c'est Hoffmann. Avec lui, ils pénètrent dans les tavernes d'étudiants, les intérieurs chauds et enfumés où l'on vide les longues bouteilles de vin du Rhin ; ils s'émeuvent de voir soudain apparaître à la fenêtre la face d'un sorcier de village ou d'une jeteuse de sort, quand ce n'est pas le diable en personne qui surgit brusquement au milieu des buveurs.

Deux mots résument l'impression qu'ils ont de la littérature allemande : fantaisie et liberté. Fantaisie, liberté dans le théâtre sans lois ni règles, dans la poésie pleine d'exaltation et d'idéalisme, dans le roman lourd de truculence et de mystère. Fantaisie, liberté, c'est-à-dire le contraire de la discipline classique, de l'ordonnance régulière et raisonnée. Une aventureuse

exploration du passé et de la légende, de l'histoire et du rêve, telle était, pour les écrivains de 1830, la littérature d'outre-Rhin. L'image que leur avait léguée Mme de Staël était déjà faussée ; ils ignoraient le véritable romantisme allemand, le mouvement patriotique et national de 1813.

En effet, selon la nerveuse expression de Quinet, en 1813, les poètes montent à cheval avec la coalition. Les temps de Goethe et de Schiller sont passés. La religion de l'humanité prêchée par Herder, l'esprit noblement cosmopolite des classiques n'animent plus la littérature. Une inspiration ardemment nationale et guerrière unit les Romantiques allemands. Henri de Kleist déteste la France et le proclame. Schenkendorf abandonne son Rhin et ses burgraves pour accompagner de ses vers enflammés les troupes de Blücher. *Les Sonnets cuirassés* de Rückert, les chants de guerre de Théodore Körner, les pamphlets et les lieds de Maurice Arndt, *les Poèmes patriotiques* de Uhland soulèvent l'enthousiasme de l'Allemagne entière cabrée contre Napoléon. « Que d'hymnes gorgés de poudre, s'écriera Quinet, que d'iambes intrépides se dressèrent debout, tout en feu, à la gueule des canons ! Qui dira désormais que la réalité manque à cette poésie ? ».

Sans doute, il y avait autre chose dans le Romantisme allemand. Il y avait le culte du passé, l'amour du Moyen Age, l'exaltation du sentiment chrétien et même catholique, mais c'était le passé allemand, le Moyen Age allemand, le gothique allemand, qu'on rappelait à la vie. Tandis que les romantiques français se sentaient et se disaient de plus en plus cosmopolites, les romantiques allemands s'affirmaient de plus en plus nationalistes. A la république des lettres, décrite par Mme de Staël, avait succédé une littérature fermée et anti-française, révélatrice de la transformation de l'opinion. L'esprit de la Sainte-Alliance l'emportait sur l'esprit de Weimar.

Victor Cousin l'apprit à ses dépens, en 1824, quand il fut arrêté sous l'inculpation de carbonarisme, au cours d'un de ses voyages en Allemagne, et emprisonné plusieurs mois à Berlin. Il n'en persiste pas moins (c'est là le préjugé philosophique) à voir dans l'Allemagne le pays des idées pures. Grâce à lui, une troisième image se superposa à celles de Mme de Staël et des Romantiques : l'Allemagne métaphysique.

A cette époque, Cousin n'était pas encore le pontife du spiritualisme officiel, pair de France et ministre roidi dans sa doctrine comme dans sa haute cravate. C'était le plus jeune, le plus enthousiaste, le plus éloquent maître de la Sorbonne. Il partait en guerre contre le matérialisme et les sceptiques du XVIII^e siècle et, pour restaurer en France la philosophie spiritualiste, il appela les Allemands à l'aide. Surtout, il était enivré par les immenses perspectives que lui ouvrait la pensée germanique. L'horizon de l'école française, depuis Condillac, était limité à l'étude des sensations et de l'origine des idées. Et voici qu'il trouvait chez Hegel « un esprit d'une liberté sans bornes, qui soumettait à ses spéculations toutes choses, les religions aussi bien que les gouvernements, les arts, les lettres, les sciences et qui plaçait au-dessus de tout la philosophie ». Sans doute, les philosophes français du XVIII^e siècle ne manquaient pas de hardiesse, mais ils ne s'attaquaient guère qu'aux institutions, ils n'affrontaient que les problèmes sociaux et politiques. C'étaient des polémistes, non des métaphysiciens. L'Encyclopédie, si vaste que soit le cercle de ses intérêts, ne quittait pas la terre. Au contraire, en Allemagne, la philosophie prenait un libre essor, et, dégagée de toute considération utilitaire ou tactique, elle ne cherchait que la vérité. Désintéressée et spéculative, elle était, dans toute la force du terme, une philosophie transcendante.

Aussi, malgré sa résolution de reconstruire le spiritualisme en France sur la tradition cartésienne, Cousin fut-il gagné par la contagion du panthéisme allemand. Au moment où il faisait en Sorbonne ses cours les plus retentissants, en 1829, l'éclectisme consistait surtout pour lui à combiner la pensée allemande et la pensée française, et, grâce à lui, l'Allemagne acquit un surcroît de prestige. Il est vrai que nos poètes romantiques sont en général peu philosophes, et leur panthéisme littéraire n'a rien de commun avec le panthéisme logique des Allemands. Mais Cousin n'en groupe pas moins autour de lui, pour les conduire vers le temple de l'idée, tous les esprits tourmentés par le doute et par le mal du siècle.

Ainsi le paradoxe s'accuse de plus en plus : l'Allemagne enchaînée de la Sainte-Alliance, du roi de Prusse et des petits despotes, agit chez nous comme une libératrice. En littérature, elle nous aide à nous débarrasser du classicisme; en philosophie, elle semble nous délivrer du matérialisme et des doctrines sceptiques. L'image de Mme de Staël est enrichie et déjà

transposée, mais ses traits essentiels n'en sont que renforcés. Elle représente, pour la génération de 1830, la plus grande hardiesse jointe à la plus grande simplicité, elle est le rêve audacieux de la pensée épanoui dans l'idylle paisible de la vie. Quoi d'étonnant si les jeunes gens qui se pressent aux cours de Victor Cousin ou dévorent ses écrits s'orientent vers les études germaniques ? Edgar Quinet, Michelet, Jean-Jacques Ampère partent, les deux premiers pour Heidelberg, l'autre pour Weimar et Berlin. Ils vont rapporter de leurs voyages une nouvelle image : l'Allemagne savante, plongée dans l'abîme du passé, l'Allemagne de l'histoire.

o

Michelet et Quinet, que réunissent « cinquante ans d'amitié », furent d'abord rapprochés par leurs études allemandes. Il est aisé de se les représenter tous deux, inquiets, impatients de s'affirmer, cherchant leur voie, péniblement, dans ce Paris de la Restauration qui vit la fermeture du cours de Cousin et où étouffait leur jeune libéralisme. Ils ont soif d'idées, mais la scolastique ne les satisfait pas : il leur faut la science et aussi la vie. Quinet traduit Herder, Michelet traduit Luther, étudie Niebuhr et Jacob Grimm. Le premier va s'établir à Heidelberg en 1827 et il y mène une existence à la fois studieuse et sentimentale dans un milieu bourgeois et accueillant, où il fait de l'histoire ancienne avec Creuzer et où il trouve une fiancée. Musique de chambre, chœurs populaires, excursions dans la montagne avec les jeunes filles, c'est là une Allemagne souriante et tendre, « gemütlich ». Quant à Michelet, il va rejoindre son ami aux vacances de l'année suivante, mais il est surtout attiré, le lecteur passionné, par les bibliothèques. A Heidelberg, quels trésors ! A Bonn, c'est un cri de joie : 80.000 volumes ! Dans tous ces traités compacts, que d'aperçus nouveaux, que de documents suggestifs, que d'idées profondes !

Ici se dessine la figure d'une Allemagne pensive, inclinée vers le passé, enfoncée dans son prodigieux labeur de reconstitution. Elle est patiente et minutieuse, et pourtant elle est clairvoyante, elle aime les idées, elle sait découvrir les lois intelligibles dans le tumulte incohérent des événements. Au contact de ses écrivains, de ses philologues et historiens, qui dégagent de la multiplicité des mythes, des légendes, des cou-

tumes et des traditions, une série de principes et d'explications générales, Michelet sent se renforcer en lui le goût des symboles et des vastes interprétations. L'histoire ne se bornera pas pour lui à être le récit dramatique, la chronique colorée que préconise Augustin Thierry, ou l'étude des institutions que préfère Guizot, elle sera la synthèse de toutes les réalités qui font une nation, la résurrection intégrale de toutes les forces du passé, croyances, arts et systèmes, individus et masses, administration et guerres. Le Napolitain Vico lui a appris ce qu'était la philosophie de l'histoire, l'Allemagne lui montre comment elle se fait. En 1854, dans son journal intime, il laisse échapper l'hymne de sa gratitude : « Mon Allemagne ! Force scientifique qui m'a fait seule pousser à fond les questions !... Pain des forts ! ».

Au fond de son esprit dort d'ailleurs l'image romantique, celle de Mme de Staël et celle de Cousin. Dans son cours à l'Ecole Normale, en 1831, il annonce que l'Allemagne « n'est que naïveté, poésie et métaphysique ». La même année, dans son *Introduction à l'Histoire universelle*, il la compare au Rhin se perdant « dans l'unité absolue de Schelling et l'infini de l'Océan ». A Donaueschingen, il admire le cortège des paysans endimanchés qui viennent à l'église, à travers les blés, et il « bénit de cœur le peuple et le pays ». Près de Ratisbonne, il gravit la colline où s'élève le Walhalla, le temple élevé par le roi de Bavière au passé germanique, et la vue de la plaine du Danube lui paraît de là haut « noble, héroïque, un paysage vertueux ». A Nuremberg, devant les œuvres du vieux fondeur Peter Vischer, il exalte l'artisan, l'ouvrier allemand, qui est toute patience, toute conscience, tout « Gemüth ».

Ainsi l'Allemagne de Mme de Staël continue à vivre en lui. Il souhaite noblement qu'elle réalise son unité, et il espère en 1848, qu'elle y parviendra par la République et la liberté ! Pendant les journées de la Révolution, il s'émeut de voir, suspendu à la Madeleine, parmi les drapeaux étrangers, « le grand drapeau de sa chère Allemagne, noir, rouge et or, le saint drapeau de Luther, Kant, Fichte, Schiller, Beethoven ». Et quand la Prusse triomphe à Sadowa, en 1866, il salue la victoire du Protestantisme sérieux sur l'Autriche frivole et catholique. Peu s'en faut même qu'il ne s'attendrisse en racontant qu'à Berlin, les collègues de Bismarck, réunis le soir, lisent pour se délasser Thucydide dans l'original. Voilà le préjugé historique. Prestige tenace de l'Allemagne, généreuse

illusion qu'Edgar Quinet plus pénétrant, plus documenté, n'arrivera pas à ébranler !

c

Grand admirateur de l'Allemagne, Quinet voulut d'abord s'en faire l'interprète en France. « Il faut des hommes qui fassent le lien des peuples, comme il faut à la terre des isthmes et des fleuves », et, pendant trois ans, il n'a pas d'autre ambition que d'être un de ceux-là. Ses séjours répétés en Allemagne l'apaisent, lui font du bien. A Heidelberg, c'est le travail. A Grünstadt, où habite sa fiancée, c'est l'idylle. La science le nourrit, l'amour l'exalte. Mais, au cours de son troisième voyage, en 1831, tout change brusquement. Comme cela arrive parfois, une crise intérieure, en bouleversant tout son être, lui ouvre soudain les yeux sur les êtres et les choses. Sa fiancée, sous la pression de ses beaux-frères, reprend sa parole ; l'antagonisme des races revêt, dans ce conflit de famille, une forme aiguë. Où est la cordialité du premier accueil à Grünstadt ? Et à Heidelberg aussi, les esprits paraissent modifiés. Le vieux philologue Creuzer, le métaphysicien Daub, « ne parlent plus que de tirer leur rapière ». Déclaration capitale, Quinet écrit à Michelet : « Les choses ont bien changé depuis que nous avons quitté ce pays, et l'unité germanique se prépare d'une façon si menaçante que je n'ai pu résister à en décrire les progrès et les inévitables résultats ». C'est ainsi qu'il annonce à son ami le premier de ses grands articles de *la Revue des Deux Mondes* (1^{er} janvier 1832). Presque trente ans avant 70 !

L'interprétation de Quinet est diamétralement opposée à celle de Mme de Staël. Une Allemagne ardemment éprise d'unité, grisée d'action, prête à accepter la dictature de la Prusse pour réaliser sa destinée et nous enlever l'Alsace et la Lorraine, voilà sa figure politique. Une Allemagne soulevée par la poésie nationaliste des Romantiques, mais vidée de son idéalisme, sceptique, desséchée par une philosophie dure et orgueilleuse, voilà son aspect moral.

Ce qui aurait dû donner plus de force aux révélations de Quinet, c'est qu'elles étaient confirmées par les articles que le « Prussien libéré », Henri Heine, publiait alors dans les revues parisiennes. Le Français de Heidelberg et l'Allemand de Paris arrivaient aux mêmes conclusions. Mais contre l'image traditionnelle, la leur ne put prévaloir.

Un nouvel avertissement ne tarda pas pourtant à nous venir d'Allemagne : la campagne nationaliste déterminée en 1840 par la question du Rhin. On connaît *le Rhin allemand*, de Becker. Lamartine, qui ne voyait l'Allemagne que par les yeux de Mme de Staël et professait un généreux internationalisme, répondit par un hymne de conciliation et d'amour : *la Marseillaise de la Paix*. Musset et Quinet ripostèrent sans doute¹. Mais une voix plus éclatante venait de s'élever à la gloire de l'Allemagne : « L'auteur a presque un sentiment filial pour cette noble et sainte Patrie de tous les penseurs. S'il n'était Français, il voudrait être Allemand ». Celui qui parle ainsi de lui-même, c'est Victor Hugo dans la préface du *Rhin* (1842).

Sa conclusion d'ailleurs nous intéresse surtout. Elle est un long exposé — en deux cents pages — de sa politique étrangère. Comme Michelet, il est hostile à la Russie, qui symbolise la barbarie, le despotisme asiatique; hostile à l'Angleterre, qui personnifie l'esprit de lucre et de conquête. Pour sauver l'Europe, menacée par l'Est et par l'Ouest, il n'y a qu'un moyen : une alliance entre la France et l'Allemagne, « deux grands Etats du Rhin », tous deux « fécondés et étroitement unis par ce fleuve régénérateur ».

Nous sommes ici au pays d'Utopie. Jamais le roi de Prusse et les princes allemands n'eussent acheté notre alliance au prix de la rive gauche du Rhin ! Mais Victor Hugo, comme Lamartine, poursuit déjà le rêve d'un internationalisme démocratique et pacifique. Il reprend la même idée l'année suivante, dans la préface des *Burgraves* : « La civilisation tout entière est la Patrie du poète. Cette Patrie n'a d'autre frontière que la ligne sombre et fatale où commence la barbarie ».

La barbarie, il l'apprendra en 1870, commençait à nos portes. Pour lui et pour Michelet, ce fut un terrible réveil. Malgré les avertissements de Quinet, de Heine, malgré l'alerte de 1840, les savants de la génération suivante ne furent pas plus perspicaces que les poètes romantiques.

II

Pendant la seconde moitié du XIX^e siècle, les illusions continuèrent. Non point que l'information manquât. *La Revue des*

1. « Nous l'avons eu, votre Rhin allemand... etc. »

Deux Mondes s'était donné pour tâche de nous faire mieux connaître les choses d'Allemagne, et elle l'accomplissait dans un esprit très bienveillant. Buloz était aidé par une brillante équipe, il faudrait les nommer tous : Lerminier, Xavier Marmier, Cousin, Caro, Blaze de Bury, Saint-Marc Girardin, surtout Saint-René Taillandier. Mais ces critiques étaient surtout préoccupés de littérature : ils enrichirent, rectifièrent, complétèrent, par des études particulières, l'image de Mme de Staël ; ils travaillèrent sur le vieux canevas, ils ne virent pas l'Allemagne qui changeait.

On peut en dire autant de deux grands esprits qui, vers le milieu du siècle, explorèrent d'autres domaines de la pensée germanique : Renan et Taine. Pour eux, l'Allemagne, c'est le plus puissant ensemble scientifique qui existe, celui qui relie la métaphysique découverte par Cousin, l'histoire admirée par Michelet, à la philologie, à la critique littéraire étudiées par eux-mêmes. C'est surtout la méthode nouvelle qui convient à leur intelligence tout ensemble positive et hardie. Ils sont agacés par la rhétorique brillante et spirituelle, les « généralités déclamatoires » qui encombrant alors trop souvent le haut enseignement en France, et ils se jettent, avidement, sur la nutritive érudition qu'on leur présente au delà du Rhin. Leur Allemagne scientifique est aussi idéaliste, au fond, que l'Allemagne poétique de Mme de Staël : ils lui demandent une certitude. Ils veulent, non pas seulement savoir, mais construire, ils cherchent à s'élever, grâce à ses révélations, au-dessus d'une connaissance stérile ou négative : un philosophe comme Hegel, un théologien comme Strauss sont, à leurs yeux, des esprits créateurs. Quinet a constaté en vain que l'idéalisme était mort, que le scepticisme aboutissait à *la Vie de Jésus*, de Strauss, et aux « mêmes résultats religieux que l'école de Voltaire ». Au moment où Renan quitte Saint-Sulpice, il demande à la pensée allemande de lui donner une foi nouvelle. « J'ai cru entrer dans un temple, quand j'ai pu contempler cette littérature si pure, si élevée, si morale, si religieuse ».

La science française ne le satisfait pas plus à la Sorbonne qu'au Séminaire. « Je rage contre eux tous ! Allemagne ! Allemagne ! Herder ! Goethe ! Kant ! Il faut souffleter cette creuse et pédante Université, ces sots de français qui ne savent ce qu'ils veulent, ni ce qu'ils doivent dire ». Chose curieuse, celui qui passera plus tard pour le grand maître du dilet-

tantisme exige ici une science, non point qui doute ou qui contemple, mais qui affirme et qui juge. Il y a chez ce Breton un étrange besoin de croyance et la vague espérance que l'Allemagne lui offrira de pacifiantes certitudes. Dans certaines phrases de ses lettres à sa sœur Henriette, en 1845, on croit trouver un écho de la voix de Mme de Staël. Il appelle l'Allemagne au secours de l'idéalisme, contre la philosophie anglaise, qui ramène tout « aux misérables proportions du plaisir et de l'utilité », contre le « positivisme matériel » du XVIII^e siècle. Le séminariste qui doute et la protestante qui veut croire, tous deux attendent leur salut de l'idéalisme allemand. « O Allemagne, s'écrie Renan, qui t'implantera en France ? ».

Le problème qui hante son esprit est celui des origines et de la destinée. D'où vient l'humanité ? Où va-t-elle ? Or la science allemande peut l'aider à voir clair. Elle a étudié l'histoire des mythes, des religions, du langage, du droit. Philologie, exégèse, critique des sources et des textes, elle met l'universalité de ses recherches au service de l'absolu. Voilà pour les origines. Et la destinée humaine ne s'éclaire-t-elle pas à la lumière de la philosophie de Hegel ? Renan s'est approprié les termes allemands. Il parle du « devenir de l'histoire », il affirme que « le but du monde est le développement de l'esprit », il voit, dans l'évolution des siècles, se dessiner « une tendance spontanée vers un but idéal ». Quand l'humanité aura atteint « une conscience supérieure », alors le royaume des cieux sera réalisé sur la terre. Sous les fluctuations d'une pensée toujours conciliante et souvent incertaine, voilà ce que l'Allemagne apporte à Renan.

Rien d'étonnant s'il n'a pour elle que gratitude et admiration. Les Universités sont les facteurs essentiels de la culture humaine. Son peuple unit, depuis Luther, la plus grande liberté de penser à la plus noble ferveur religieuse. Renan oppose le sérieux allemand à l'éternelle frivolité française ; il n'a point de railleries pour ces professeurs qui, dans des banquets philologiques, se complimentent en hexamètres, mais il garde son ironie pour notre rhétorique, notre esprit léger, notre religion facile, notre théologie à la Béranger. Malgré l'athéisme brutal d'un Feuerbach, il reste persuadé que « l'Allemand n'est pas capable d'être irrégulier ». La France n'est que le pays de l'esprit, l'Allemagne est le pays de l'âme.

Il eût été dommage qu'elle ne réalisât point sa vertueuse destinée. Aussi Renan souhaitait-il l'unité allemande, et il savait bien qu'elle se ferait par la Prusse. Sans doute, celle-ci l'inquiétait un peu par son « pédantisme rogue et jaloux » et son caractère féodal, mais il espérait qu'elle serait absorbée par l'Allemagne idéaliste, « conformément à cette loi générale que le levain disparaît dans la pâte qu'il a fait lever ». C'était là une magnifique illusion qu'allait renverser « l'année terrible ».

Comme Renan, Taine était trop enfoncé dans l'Allemagne des livres pour voir celle du réel. Il aimait et admirait Goethe, avait lu Hegel et y trouvait « des idées à défrayer un siècle ». Au cours d'un voyage sur le Rhin, en 1858, il est encore nettement dominé par le souvenir de Mme de Staël ; l'Allemand a beaucoup de bonhomie, de naïveté, de grâce, et aussi de niaiserie. Visiblement d'ailleurs, le peuple ne l'intéresse pas ; pour lui, la pensée seule existe. On sait quelle fastueuse analyse de l'esprit germanique il a écrite, en tête de son chapitre sur Carlyle, dans sa *Littérature anglaise*, et il est superflu de rappeler l'influence qu'ont exercée sur lui Goethe et Hegel. Toutefois, son admiration n'abolit pas son sens critique. Il reproche aux écrivains allemands d'être informés. « Ils appellent frivolité l'art, le style, le talent, l'exécution ». Et tout en reconnaissant qu'ils ont élargi l'horizon de la pensée, il leur en veut de l'avoir embrumé. Tandis que la rêverie celtique d'un Renan s'attarde volontiers dans leurs perspectives estompées, sa raison latine, son esprit de système, son goût classique exigent des architectures plus nettes.

C'est seulement quelque temps avant la guerre que, se détournant des philosophes allemands, il cherche à étudier l'humanité. Il songe à entreprendre une vaste enquête psychologique semblable à celle d'où est sortie sa *Littérature anglaise*, et après s'y être, comme toujours, préparé par de nombreuses lectures, il part pour l'Allemagne en juin 1870. Un deuil l'oblige, au bout de quinze jours, à interrompre son voyage, et la guerre le fait renoncer à son projet. Mais on trouve dans son journal des notations suggestives et sévères. A Leipzig, la promiscuité bruyante des cafés, le dimanche, lui révèle les Allemands « primitifs et grossiers » ; l'Université, dont il admire l'organisation, lui apparaît pourtant comme un « grand magasin de faits, idées et doctrines, à bon marché, fournis consciencieusement en paquets étiquetés »,

sans ornements ni agrément, sans art et sans vie. « En France, il n'y aurait pas de chalands ! ». A Dresde, jugeant la foule qui s'échauffe aux nouvelles alarmantes et ces bourgeois qui se scandalisent de la débauche parisienne, il démêle, sous la défiance hostile, un fond d'envie. Enfin, dans une curieuse classification des types moraux exprimés par les physionomies, il distingue : l'Allemand indéterminé, amorphe, capable de prendre tout pli, avec l'air du ruminant au repos, l'animal administratif, mécanique, raide, solide, et l'animal d'espèce grossière, sauvage, « urdeutsch », le Germain antique.

Quelques semaines plus tard, aux accents des marches militaires, lourdement bottés et casqués, tous paraissaient sur notre sol.



Ce fut pour la pensée française un douloureux réveil. Les carabiniers d'opérette de *la duchesse de Gérolstein* s'étaient mués en garde prussienne : l'armée allemande cambriolait les villes et brûlait les villages. Nos savants protestèrent : Pasteur renvoya à l'Université de Bonn son diplôme de docteur honoraire. Nos poètes les plus détachés en apparence, l'impassible Leconte de Lisle, l'étincelant et léger Banville, élevèrent leurs chants d'indignation et de tristesse. Et l'ancêtre, quittant son exil, vint s'enfermer dans Paris pour « prêcher la guerre après avoir plaidé la paix ». Il flétrit les descendants déchus des grands Burgraves —, « leurs chants, leurs aigles noirs, leurs serres, leurs défis » —, et surtout leurs prouesses pillardes :

*Au dos de la Victoire, on met une besace,
En attendant qu'on ait la Lorraine et l'Alsace,
On décroche une montre au clou d'un horloger.*

Après la chute de Paris, il réplique « à ceux qui reparlent de fraternité » :

*Je ne puis que saigner tant que la France pleure.
Ne me parlez donc pas de concorde à cette heure.*

Rien n'est plus déchirant que la douleur de Michelet.

Quand il vit la France envahie et Paris assiégé, le vieillard ramassa ses forces épuisées et lança à l'Europe son mani-

feste : *la France devant le monde*. Là, il fait, avec une âpreté grandiose, le procès de l'Allemagne qui l'a trompé, qui a trahi la confiance de l'esprit : puissance du mécanisme, absence de psychologie, orgueil et fureur barbares, tels sont ses traits essentiels. Où est-il, le vieil idéalisme ? Où sont-ils tous ces intellectuels qu'on avait crus si libéraux ? Non seulement ils n'ont pas élevé la voix contre la guerre de conquête, mais ils l'ont faite avec ivresse. « Ce qui me reste sur le cœur, écrit Flaubert, c'est l'invasion des docteurs-ès-lettres, cassant des glaces à coup de pistolet, et vendant des pendules ! ». Là est la grande désillusion.

Dans ses deux lettres à Strauss, dans sa *Réforme intellectuelle et morale*, Renan l'exprime aussi avec noblesse. « J'avais fait le rêve de ma vie de travailler à l'alliance intellectuelle, morale et politique de l'Allemagne et de la France... Qu'on juge ce que j'ai souffert quand j'ai vu la nation qui m'avait enseigné l'idéalisme railler tout idéal ». Il revise ses premiers jugements à côté de « l'Allemand doux, obéissant, respectueux, résigné », il découvre « le vieil homme de fer » ; sous le sérieux qu'il a tant vanté jadis, il voit l'orgueil et l'envie, la haine de toute joie. Et pour une fois, il est prophète : Que la Prusse prenne garde. Toutes les hégémonies militaires et surtout « ces parties à la Napoléon I^{er} conduisent aux abîmes! ».

Ainsi ce qui se manifeste un peu partout, en vers, en prose, ce n'est pas seulement l'humiliation de la défaite, c'est la tristesse d'avoir été trompé. Comme le disait Nisard à Saint-René Taillandier, en le recevant sous la coupole, en 1874, nos écrivains étaient dans la position « d'un garant dont la bonne foi aurait été surprise ».

o

Puisqu'on venait d'apprendre à connaître, cruellement, un terrible aspect de l'Allemagne, qu'allait-on faire ?

Deux thèses étaient en présence. Les uns, avec Nisard, « gardaient quelque chose du préjugé latin contre les barbares » et voulaient qu'on se détournât du germanisme, qu'on se retrempât aux sources nationales. Ils préconisaient un retour au classicisme. Les autres, comme Renan, estimaient qu'il fallait, tout en sauvegardant la tradition idéaliste, emprunter à l'Allemagne son organisation scientifique et pédagogique qui l'avaient rendue si forte. Ce furent ces derniers

qui l'emportèrent. L'Université, infidèle à Cousin et à Saint-Marc Girardin, ses gloires de l'époque précédente, abandonna la rhétorique et l'éclectisme pour adopter des principes et des méthodes plus scientifiques. Mais ainsi, peu à peu, la philosophie et l'érudition renforcèrent chez nous, après 1870, le prestige de l'Allemagne intellectuelle.

Le résultat le plus net de cette évolution, c'est, en effet, que nous ne rejetons pas les anciens maîtres, Goethe, Herder, Schiller et Kant, et que nous en accueillons de nouveaux, Schopenhauer, Hartmann, Wagner, Wundt, Nietzsche. Une distinction sophistique s'établit dans les esprits. Nous avons confondu l'Allemagne avec son idéal classique, quand elle s'en détachait déjà; et maintenant, croyant mieux faire, nous séparâmes l'Allemagne qui pense de celle qui agit. Nous n'oublîâmes qu'une chose, c'est que l'une avait domestiqué l'autre, c'est que l'Allemagne de Goethe était déjà enchaînée par celle de Bismarck. Les intellectuels allemands n'étaient plus citoyens du monde, mais en majorité serveurs de la monarchie prussienne, et l'on prêtait serment de loyalisme en entrant dans l'Université. Nous ne le savions pas assez.

On peut ajouter à cela qu'un esprit cosmopolite envahit de nouveau notre littérature. Le vieux Victor Hugo, oubliant les déclarations qu'il a faites dans *l'Année terrible*, reprend son rêve interrompu de concorde européenne.

Dans son discours à l'Assemblée nationale de Bordeaux, en 1871, il prédit sans doute la revanche, la reprise de l'Alsace-Lorraine et de la rive gauche du Rhin, mais il ajoute qu'on entendra la France dire à l'Allemagne : « Suis-je ton ennemie ? Non, je suis ta sœur. Je t'ai tout repris et je te rends tout, à une condition, c'est que nous ne ferons qu'un seul peuple, une seule famille, une seule République. Je vais démolir mes forteresses, tu vas démolir les tiennes. Ma vengeance, c'est la fraternité ». Quand il publie, en 1877, *l'Histoire d'un crime*, il n'a de haine que pour Napoléon III. Il faut que l'Allemagne apporte sa couleur dans « l'immense arc-en-ciel des Peuples unis d'Europe ». On dirait qu'il accepte la mutilation de la France, le fait accompli. « Ce qu'elle a perdu en territoire, elle l'a regagné en rayonnement... L'avenir est à Voltaire, non à Krupp. La France a la faculté éclairante ; l'étoile n'a pas de colère, l'aurore n'a pas de rancune ».

Pas de rancune, quoiqu'on en ait dit, c'est bien ce qui carac-

térise la génération littéraire de 1880-1890. « Je l'ai connue disait Albert de Mun dans sa réponse académique à Henri de Régnier, cette génération qui arrivait à l'âge d'homme quand s'effaçaient les images de la Grande Guerre. Elle semblait plutôt chercher son chemin dans l'ombre du crépuscule qu'en frayer sa route dans les lueurs de l'aurore. Fille de la défaite invengée, elle n'avait plus au cœur l'âpre tourment de la revanche. L'espoir brûlant des relèvements glorieux ne hantait plus sa pensée... Ainsi, cueillant pour orner son front, au lieu du laurier trop pesant, des fleurs aux couleurs éteintes, elle marchait penchée vers la décadence, comme un voyageur sur le vide, orgueilleuse de son audace mortelle. Mais cet orgueil cachait une misère, la déception de la vie ».

Ainsi rien de comparable chez nous à ce qui se passe en Allemagne, vers 1813. Le sentiment de la « revanche » n'anime pas la poésie française, et Déroulède est une éclatante exception. Barrès n'a pas encore, à cette époque, dépassé le culte du moi. « L'intellectuel » oscille entre l'amour de l'individu et celui de l'humanité : il ne s'attarde pas dans les bras de la patrie. Tantôt il se replie avec d'infinies complaisances sur sa personnalité qu'il veut croire supérieure, tantôt il élargit sa rêverie jusqu'au pacifisme universel. L'individualisme artistique d'un Barrès le ramène à l'égoïsme, la prédication humanitaire d'un Jaurès l'emporte, par delà « la ligne bleue des Vosges », jusqu'à l'horizon de l'internationalisme. Un Rémy de Gourmont peut dire qu'il ne donnerait, pour qu'on reprît l'Alsace-Lorraine, ni le petit doigt de sa main droite, parce qu'il la soutient quand elle écrit, ni le petit doigt de sa main gauche, parce qu'il lui sert à abattre la cendre de sa cigarette.

D'autre part, après les Parnassiens qui négligèrent l'Allemagne, pays du romantisme et de la poésie brumeuse, et que parvint seul à rallier l'exceptionnel hellénisme de Goethe, ceux qu'on a appelés les « décadents » ou les « symbolistes » se découvrent avec elle —, comme avec les pays du Nord, la Russie et la Scandinavie —, une secrète affinité. Ils sont amoureux du mystère, curieux des subtilités de la vie inconsciente; aux éclatantes notations parnassiennes, ils préfèrent les suggestions vagues, les accords assourdis. Grâce à certains Belges enrôlés sous la même bannière, à Maeterlinck qui traduit Novalis, ils reprennent contact avec le romantisme allemand.

D'ailleurs, à l'appel d'un grand magicien, les vieilles

légendes germaniques revivent sous leurs yeux, en une série d'évocations majestueuses. Le drame lyrique de Richard Wagner fait surgir le décor de l'Allemagne médiévale et appelle, du fond du passé, le cortège des purs chevaliers et des douces châtelaines. La résignation d'Elisabeth, le désenchantement de Wolfram, le désespoir de Tannhäuser s'exhalent dans la symphonie automnale des bois de la Wartburg. Hans Sachs, le vieux maître chanteur, rêve devant son échoppe et suit, dans la nuit bleue qui plane sur la ville gothique, l'essaim des illusions perdues. Et Wagner a tellement germanisé son Lohengrin, son Tristan et son Parcival qu'ils sont, pour la plupart, à jamais détachés du cycle breton : ils deviennent, à nos yeux, les héros d'une Allemagne éthérée, blanche comme leur armure d'argent, avide de pureté, de fidélité, ennoblie par l'idéal chrétien.

Elle est saluée avec ivresse par les jeunes écrivains fatigués du réalisme, de Flaubert et de Zola. Ils ne voient pas dans la Tétralogie l'expression triomphante du germanisme intégral, dans Siegfried, le symbole héroïque de l'énergie allemande, et Wagner est accueilli par eux comme un allié, comme le prophète de leur nouvel idéalisme. Avec lui, une fois de plus, la vieille image de l'Allemagne romantique, qui s'était évanouie dans le couchant sanglant de 1870, remonte à l'horizon pacifié. L'Allemagne de Bayreuth fait oublier la réalité quotidienne et endort, de son enveloppante caresse musicale, les cœurs endoloris — ou désabusés.

Pourtant, il y a un personnage inquiétant, bien réel celui-là, qui sort, à chaque instant, des coulisses wagnériennes. Il a, comme Lohengrin, une mission et un casque empanaché : c'est Guillaume II. Il représente une Allemagne avide de domination. Il entraîne son peuple vers l'expansion coloniale et maritime, il l'enivre du spectacle de sa force militaire, mais il proclame aussi la prétention de l'esprit allemand à la suprématie universelle. Avec lui, les deux Allemagnes, celle de la pensée et celle de l'action, marchent à la conquête du monde. Les universités deviennent des foyers de pangermanisme ; les étudiants et les savants emboîtent le pas derrière les grenadiers. Par l'orientation manifeste de sa politique, par ses voyages sensationnels, par ses discours provocants, Guillaume II se charge d'ébranler la quiétude la plus engourdie, de nous révéler l'Allemagne moderne, non plus seulement « germanique », mais « pangermaniste », celle qui, après avoir

réalisé son unité en 1870, aspirera, en 1914, à l'empire unique, universel.

Parallèlement à cette accentuation du nationalisme allemand s'affirme en France d'ailleurs une littérature d'inspiration patriotique. Après ses romans idéologiques, Barrès écrit, à la fin du siècle, le premier de ses romans de l'énergie nationale, puis il prend position, aux bastions de l'Est, pour la culture française contre la barbarie. Sainte Odile et la colline de Sion « symbolisent, dit-il, les vicissitudes de la résistance latine à la pensée germanique ». Que nous sommes loin ici des variations subtiles déroulées dans le ton mineur sur les somptueux thèmes de Venise et d'Aigues-Mortes ! Il ne s'agit plus de rendre intelligibles les dispositions indéfinissables de l'âme penchée sur les ruines, l'individualisme est dépassé, il faut agir. « Les gens de ce paysage qui faisaient déjà la bataille, pour le compte de l'Empire Romain, contre les barbares de l'Est, sont de nouveaux les grands bastions orientaux de la civilisation latine... Comme furent nos pères, nous sommes des guetteurs... ».

Mais la modeste maison messine de Colette Baudoche, si elle attire des visites populaires, ne parvient pas à détourner du jardin de Bérénice les pèlerins raffinés de la littérature. A la suite de Romain Rolland, ceux-ci veulent sauver l'image idéale de l'Allemagne qu'ils tiennent du passé, ils y emploient leurs facultés d'analyse et, croyant faire preuve d'esprit critique, ils s'ingénient à séparer, comme des puissances égales et hostiles, les deux Allemagnes, que la réalité, sous Guillaume II, leur montre mêlées et fondues. Au réalisme des bismarckiens et des « pangermanistes », ils opposent l'idéalisme des libéraux et des social-démocrates. A l'esprit de caserne, ils opposent l'individualisme de Nietzsche, « principe de liberté et de royauté spirituelle », comme dit Remy de Gourmont. Malheureusement, ces forces de contrepois, intellectuelles ou sociales — Marcel Prévost le montre avec clairovoyance — sont totalement inefficaces. « Ce qui m'inquiète, dit M. Moloch, persécuté, c'est que le culte de la force s'impose de plus en plus en Allemagne à l'intelligence elle-même... Les intellectuels eux-mêmes sont intoxiqués par l'encens qui monte de partout vers le Dieu-Force ». L'Allemagne de la force triomphe au château de Rothberg, l'Allemagne de la pensée pleure sa défaite en une scène mi-évangélique, mi-platonicienne, dans la prison où Moloch est jeté. Mais elle

finit par l'accepter. Le socialisme se ralliera en 1914 à l'impérialisme de Guillaume II. Quant à la pensée de Nietzsche, libératrice ou dissolvante, comme il plaira de l'appeler, elle n'eut aucun succès outre-Rhin. C'est chez nous qu'elle fut accueillie. Les Français furent Nietzscheens, comme ils avaient été Kantiens et Wagnériens. Dans leur immense majorité, les Allemands restèrent les Allemands.

o

Tel est le bilan de nos interprétations. L'esprit français, voulant conserver sa propre création, a successivement commis une *confusion* et une *distinction* bien curieuses.

Pendant la première moitié du siècle, il a uni, dans la même admiration, la pensée et la nation allemandes. Presque tous nos écrivains ont identifié l'Allemagne qui vit avec l'Allemagne qui pense, Mme de Staël et les Romantiques avec celle des poètes, Victor Cousin avec celle des philosophes, Michelet avec celle des historiens, Renan avec celle des philologues. Puis, après la déchirante déception de 1870, comme il n'était plus possible de confondre l'Allemagne idéaliste avec celle qui venait de nous battre, on eut recours inconsciemment à une distinction aussi absolue que la confusion précédente. On s'ingénia à séparer l'Allemagne de la caserne et celle de l'Université, à dissocier l'Allemagne militaire de ce qu'on croyait être l'Allemagne libérale. On opposa à l'impérialisme grandissant le désintéressement et l'indépendance des intellectuels. Sans doute, disait-on, le hobereau prussien agite son sabre, mais la science modelle et forme des esprits pondérés, consciencieux et critiques, rebelles aux entraînements de l'instinct; la pensée allemande, travaillée par le socialisme et par l'individualisme d'un Nietzsche, résistera aux contagions d'un chauvinisme moutonnier. C'était là le second sophisme. Cette distinction tout intellectuelle qui ne correspondait pas à la réalité observée, a pesé pendant toute la fin du siècle sur notre esprit et a engourdi sa vigilance. Or, tandis que nous nous y arrêtons complaisamment, bien des Universitaires d'outre-Rhin s'attachaient à affirmer le contraire. Ils se solidaient avec le régime et avec sa politique. Les 93 l'ont prouvé.

Le régime est aboli. C'est l'essentiel. Espérons qu'il ne renaîtra pas ! Passons l'éponge sur le passé. Aidons les intel-

lectuels et les républicains qui, en Allemagne, veulent instaurer un ordre nouveau, créer une nouvelle atmosphère.

Et surtout, renseignons-nous, documentons-nous. Pour ma part, je crois qu'il faut encourager sincèrement des entreprises récentes, telles que *la Revue d'Allemagne* ou la *Deutsch-Französische Gesellschaft*. La première, dirigée par Maurice Boucher, Henri Lichtenberger, Edmond Jaloux, Jean Giraudoux, « s'efforce de décrire et de comprendre la vie intérieure allemande en groupant des moyens d'investigation qui deviendront plus efficaces s'ils ne sont plus dispersés ». La seconde, créée sous l'impulsion d'écrivains libéraux, comme Otto Grautoff, Ernest-Robert Curtius, Thomas Mann, vient de lancer, à Berlin, une revue parallèle qui essaiera « de travailler à une meilleure compréhension de la France en Allemagne ». Entre les deux organismes, il y a un lien étroit, un contact direct et permanent. Tant mieux ! Les écrivains français et allemands qui se sont, de chaque côté du Rhin, consacrés à cette œuvre de rapprochement intellectuel, méritent de réussir. Leur compétence n'a d'égale que leur sincérité, leur effort est désintéressé, impartial. Nous leur faisons crédit, largement. Mais notre bonne volonté n'exclut pas notre vigilance. Ils ne sont pas seuls, ils seront entourés de remous politiques. L'histoire des relations littéraires entre la France et l'Allemagne, au cours du XIX^e siècle, nous a révélé des écueils qui exigent une navigation prudente. Ce n'est pas une raison pour ne pas s'embarquer.

Jean-Marie CARRÉ.

Professeur à la Faculté des Lettres.

LA DESCENDANCE DE L'ARTHRITIQUE

Il n'est pas de mot que les patients, et même les médecins, prononcent plus souvent que celui d'arthritisme.

Les premiers le font avec une satisfaction évidente, car le terme a je ne sais quoi de distingué et de « mondain » qui leur agréé. Il comporte un sens bénin et un avenir rassurant qui les aide à supporter des manifestations douloureuses et de multiples inconvénients.

Les médecins parlent d'arthritisme pour des raisons diverses. D'abord, sans doute, pour faire tomber l'angoisse du malade, et détendre un visage anxieux en attendant le pronostic. Il en parle aussi, quand, en présence de troubles mal définis, il cherche à leur mettre une étiquette qui permette un diagnostic plus sûr. Il en parle, enfin, parce que l'arthritisme existe.

Il est pourtant de mode d'en sourire et de le nier. Ce n'est pas sans raisons. L'abus qu'on a fait de lui a nui à l'arthritisme. Une diathèse dans laquelle on fit entrer la moitié de la pathologie devait voir baisser son crédit à mesure que les maladies, à elle attribuées, gagnaient en précision et en autonomie.

Beaucoup d'entre elles ont ainsi quitté le cadre arthritique. Pour certains, celui-ci est désormais vide et sans objet. Le mot d'arthritisme doit être effacé.

Ainsi raisonnent ses adversaires, parmi lesquels s'inscrivent de savants médecins, biologistes avertis.

Les amis de l'arthritisme se recrutent surtout parmi les vieux cliniciens qui ne se décident pas à voir mourir leur chère diathèse. Ils disent que si l'arthritisme manque encore de bases biologiques, de réactions spécifiques, il reste une réalité clinique telle, qu'elle ne saurait être pour l'instant effacée ni remplacée.

Dans ce cadre viennent naturellement se placer côte à côte toute une « iliade » de maux qui, au premier examen, semblent sans rapports entre eux : la goutte, l'obésité, le diabète, l'eczéma, la lithiase biliaire, l'asthme, le rhumatisme chronique, etc., etc. Si l'on y regarde de près, on voit que, chez un même individu, quelques-unes de ces maladies s'associent volontiers : le gouteux est souvent obèse, l'obèse diabétique ou rhumatisant ou vice versa.

On peut voir ces affections évoluer successivement sur un même terrain : l'eczémateux devenir asthmatique, plus tard obèse, diabétique ou gouteux. Toutes les combinaisons sont possibles. La transmission de ces maladies se fait du générateur à l'enfant suivant des modes souvent inattendus. L'obèse peut créer un obèse, mais il crée tout aussi bien un diabétique, un rhumatisant. Comment, dans ces conditions, nier la parenté de ces troubles nutritifs ?

Nous verrons aussi que le « terrain » sur lequel évoluent ces maladies présente souvent des réactions particulières, caractérisées par les réactions brusques, congestives, la sensibilité aux « chocs » humoraux.

Ceux qui nient l'arthritisme le font sans doute en s'appuyant sur des raisons très fortes, mais qu'ils ne demandent en général qu'à la pathologie de l'adulte.

Ceux qui, au contraire, ont pénétré l'arthritisme de l'enfant ont moins de tendances à le nier.

Il importe donc d'opposer ces deux arthritismes.

Arthritisme de l'adulte. — On fait rentrer dans le cadre des maladies arthritiques de l'adulte nombre de maladies qui — comme nous l'avons vu — en apparence très éloignées les unes des autres ont des parentés certaines. Nous retiendrons les principales pour bien fixer leurs caractéristiques. Ces maladies se différencient pour la plupart sous l'aspect de « dystrophies », c'est-à-dire maladies de la nutrition déviée.

Les unes, comme l'obésité, marquent une déviation du « cycle des graisses » ; d'autres, comme le diabète, une déviation du « cycle des hydrates de carbone ou des sucres » ; d'autres, enfin, comme la goutte, marquent la déviation du cycle des albumines, ou tout au moins de certains d'entre elles, les « nucléoprotéiques », albumines des noyaux cellulaires.

Le trouble nutritif peut porter sur un cycle unique, on a alors à l'état de pureté l'obésité, le diabète, la goutte, ou

— ce qui est le cas le plus fréquent — sur plusieurs cycles à la fois ; on a alors ces associations de « dystrophies » que nous avons déjà signalées.

Ces divers troubles de la nutrition parfaitement délimités, autonomes, s'accompagnent souvent de manifestations rhumatismales, d'éruptions cutanées, de coliques néphrétiques ou hépatiques, d'eczéma, qui sont les « suivants » habituels des maladies arthritiques majeures et que nous retrouverons chez l'enfant.

Arthritisme de l'enfant. — Les maladies parfaitement différenciées qui évoluent sur le terrain arthritique de l'adulte se retrouvent plus rarement chez l'enfant. L'obésité ne s'installe chez lui d'une façon sérieuse que vers la puberté, c'est-à-dire à un âge où commence à s'installer la nutrition de l'adulte.

Le diabète existe bien chez l'enfant, mais il s'agit chez lui d'un diabète particulier à évolution rapide qui court vers la cachexie et le coma, cependant que le diabète de l'adulte évolue le plus souvent avec une sage lenteur chez le gros mangeur obèse ou goutteux. Les pédiatres ne sont actuellement guère disposés à voir dans le diabète infantile une manifestation de l'arthritisme, mais bien plutôt un trouble grave de la fonction « glycolytique » du pancréas, découverte à Lyon même par le professeur Raphaël Lépine.

Quant à la goutte, on peut dire qu'elle est absente de la pathologie infantile. Mais nous verrons qu'elle peut s'annoncer sous la forme discrète « d'équivalents ».

Chez l'enfant, au contraire, les manifestations de l'arthritisme sont moins autonomes, plus instables ; elles ont tendance, non à rester elles-mêmes, mais à se transformer au cours de la croissance. Elles marquent l'instabilité cellulaire d'autant plus prononcée qu'on se rapproche plus du premier âge, où cette instabilité, alors au maximum, rend la nutrition si fragile.

On comprendra bien les manifestations de l'arthritisme infantile, en se souvenant qu'elles relèvent toutes d'une cause commune, d'une sorte de « poison arthritique » dont la nature nous échappe encore. Or l'organisme cherche par tous les moyens qu'il possède à éliminer ce poison. Il y parvient souvent. Alors, après un orage digestif, cutané, pulmonaire, ou rénal, le calme revient. L'organisme désintoxiqué retrouve son équilibre, en attendant que le trouble nutritif ait accumulé

une nouvelle dose de poison qu'il faudra de nouveau expulser.

D'autres fois, l'expulsion se fait mal ou pas ; au lieu de suivre la voie des organes excréteurs, le poison va se fixer sur quelque organe profond, ou imprègne la nutrition tout entière.

Dans le premier cas, on observe les *crises* dites d'*élimination*, dans le second les *crises arthritiques* dites de *fixation*.

Nous donnerons, sans entrer dans les détails trop techniques, quelques aspects des unes et des autres.

Crises arthritiques d'élimination. — C'est la peau, le tube digestif, les poumons, les reins, qui sont les lieux les plus habituels de l'élimination du « poison arthritique » ; élimination provoquant des accidents au niveau de ces tissus ou organes.

Les accidents cutanés s'observent, en général, les premiers, sous la forme d'eczéma chez le nourrisson, dans les premiers mois. On sait que l'eczéma atteint surtout la figure, le cuir chevelu (croûte de lait), mais qu'il peut aussi se généraliser plus ou moins et devenir alors vraiment menaçant pour l'existence de l'enfant.

Par les milles vésicules suintantes de l'eczéma s'échappe un poison redoutable. On s'en rend compte lorsque sous l'influence d'une infection profonde ou d'une thérapeutique intempestive l'éruption rétrocede brusquement.

L'eczéma rentré s'accompagne souvent d'accidents redoutables, suivis de mort.

Aussi les médecins, comme le profane, savent-ils qu'il faut, dans une certaine mesure, respecter cette éruption, ce suintement, véritable soupape de sûreté.

Sans doute faudra-t-il s'évertuer à la guérir, mais par des moyens doux et prudents et en s'attaquant plus à la cause cachée qu'à ses manifestations visibles.

Plus tard, l'eczéma cède, et le poison s'élimine par la peau souvent sous forme d'urticaire, c'est-à-dire de phénomènes éruptifs semblables à ceux provoqués par la piqure d'orties.

Souvent, on ne voit aucune éruption, et pourtant l'enfant se gratte avec une telle ardeur qu'il en arrive à ulcérer sa peau. Ce « prurit » simple relève de la même cause que le prurit de l'urticaire.

Souvent, après une phase plus ou moins longue d'accidents cutanés, ou sans manifestation cutanée antécédente, s'instal-

lent chez l'enfant arthritique des *troubles digestifs* qui effraient beaucoup les mères et qui, la plupart du temps, sont heureusement bénins.

Ceux-ci sont surtout caractérisés par les *vomissements acétonémiques*. Ils surviennent de un à six ans, mais peuvent se montrer et persister plus tard. Les enfants qui en sont atteints pour la première fois se mettent brusquement, souvent au milieu de la nuit, à vomir leur repas du soir. A partir de ce moment, les vomissements deviennent aussi incessants que ceux du mal de mer.

Le moindre liquide est rejeté, et lorsque l'enfant vomit à vide il expulse une mucosité qui peut, sous l'influence des efforts incessants, devenir sanglante et affoler la famille.

Toute tentative thérapeutique est vouée à l'échec. L'estomac étant devenu la voie d'élimination du poison arthritique ne retrouve ses fonctions normales que lorsque tout ce poison est éliminé, au bout de 12-24-48 heures, dans certains cas. Au moment de ces vomissements, l'enfant présente une odeur que finissent par bien reconnaître les mamans.

C'est l'odeur d'acétone (l'acétone existe dans le sang et les urines de ces vomisseurs), comparée à l'odeur de pomme reinette, de chloroforme, etc.

A un moment, les vomissements s'arrêtent brusquement, comme ils ont commencé. Le calme revient. L'enfant reprend ses couleurs, son appétit, sa tolérance gastrique. Puis les jours succèdent aux jours, le poison arthritique augmente sournoisement et, quand il atteint un certain niveau (au bout d'un mois, de deux mois ou plus), brusquement une nouvelle crise de vomissements éclate. Les crises peuvent aussi apparaître avec une régularité plus ou moins grande, d'où le nom de crises de vomissements « cycliques », qui leur est donné.

Parfois l'estomac ne participe en rien à la crise d'élimination. Le poison s'élimine alors par l'intestin sous forme de crises diarrhéiques, de débâcles intestinales, qu'il faut dans une certaine mesure respecter, puisqu'après elles l'organisme retrouve généralement son équilibre nutritif.

L'élimination du poison arthritique par les voies respiratoires peut se traduire par des accès de coryza spasmodique, rappelant plus ou moins l'*asthme des foins*, des quintes de toux incessantes et surtout par des *crises d'asthme*, que nous ne pouvons nous attarder à décrire ici, mais qui sont une des manifestations les plus typiques de l'arthritisme infantile.

Du côté du *rein*, on peut voir des éliminations de *sables*, d'acide urique, parfois même de petits calculs, qui annoncent les coliques néphrétiques si caractéristiques de l'adulte.

Crises arthritiques de fixation. — Dans ce cas, nous l'avons vu, le poison, faute sans doute de pouvoir être évacué, va brusquement se localiser sur certains organes, le cerveau en particulier, déterminant des migraines qui sont beaucoup plus fréquentes chez l'enfant, et même le nourrisson, qu'on le suppose généralement.

D'autres fois le poison tombe sur le système nerveux tout entier, entraînant des crises « d'asthénie », des fatigues générales brusques, une chute de la courbe de poids qui reprend son ascension dès que la crise est finie.

Les types d'arthritiques infantiles. — Il ne faut pas croire que tous les jeunes arthritiques se montrent à nous sous le même aspect.

Il y a, en écartant les formes intermédiaires, deux types bien caractérisés d'arthritiques.

Le premier se présente sous le bel aspect d'un gros bébé joufflu au teint rose, aux téguments tendus et fermes. C'est le bébé généralement primé — à tort selon nous — dans les concours. Ce bel édifice nutritif est en effet souvent des plus fragiles.

Ces types « succulents » trop riches en eau s'effondrent à la moindre infection, au cours d'une diarrhée minime, lorsque, sur Lyon, souffle ce vent du Midi à l'action si profondément dystrophifiante. Il est vrai que les tissus de cet enfant reprennent aussi vite leur eau qu'ils l'ont perdue.

Tel est l'*arthritique floride*.

L'autre se présente à nous sous l'aspect d'un pauvre petit être chétif d'un poids et d'une taille inférieures à la normale, à la mine jaunâtre et tirée. Cet enfant « hypotrophique » présente des signes chroniques d'intoxication qui lui interdisent une croissance facile.

Il est moins capable que le floride d'expulser son poison par de puissantes crises d'élimination vraiment libératrices.

L'empoisonnement arthritique peut progresser chez lui jusqu'à la cachexie, parfois mortelle si une thérapeutique bien-faisante n'intervient pas. Tel est l'enfant atteint de *débilité arthritique*.

Le « floride » est le plus souvent fils d'arthritique récent. Le *débile* apparaît comme un des derniers rejetons d'une race *dégénérée*. L'un et l'autre sont d'ailleurs sensibles aux causes pathogènes les plus variées, et, en particulier, extrêmement sensibles aux accidents de l'anaphylaxie. Un aliment (variable suivant les sujets), qui est souvent le lait, les œufs, etc., déclenche des crises graves : crises d'urticaire, de vomissements, d'asthme, convulsions, etc.

Tels sont les aspects principaux sous lesquels se présente à nous l'arthritisme de l'adulte et de l'enfant. Il faut en saisir la cause pour lui opposer une efficace prévention. Nous allons voir maintenant comment naît, comment se transmet l'arthritisme.

Comment naît l'arthritisme. — L'arthritisme ne naît pas spontanément chez l'enfant. Nous verrons qu'il lui est transmis par ses ascendants.

C'est donc à ceux-ci qu'il faut remonter pour saisir les débuts de la « diathèse arthritique ». Il faut remonter souvent fort loin. L'arthritisme est en effet l'apanage des familles « notables » vivant depuis plusieurs générations dans l'aisance. Il est le type de la maladie « bourgeoise » ; d'où la bonne réputation dont il jouit.

Quel est l'ancêtre qui a commencé la lignée arthritique ? Voici ce que les archives familiales ne disent guère, dans la plupart des cas.

Cependant, les médecins de notre génération ont à l'endroit de l'arthritisme une chance inespérée. Ils voient, phénomène rare, naître sous leurs yeux une première génération d'arthritiques. La guerre a conduit vers les villes des organismes neufs, héritiers de générations de rudes travailleurs, soumis depuis toujours à la sobriété, aux dures besognes musculaires qui interdisent l'arthritisme. Beaucoup se sont enrichis et ont recherché des satisfactions immédiates dans le bien manger, le bien boire, et parfois l'inactivité physique. C'est à tort, en effet, que l'automobilisme, dont ils sont devenus les fervents, est tenu — du point de vue médical — pour un sport. Il en donne l'illusion, mais contrairement au sport véritable, qui est un des adversaires de l'arthritisme, il en est une des causes les plus certaines.

L'automobiliste, gourmand, acquiert, sans effort musculaire, au cours de ses randonnées, un bel appétit, qui le con-

vie à s'arrêter aux bonnes auberges, à la cuisine réputée, heureusement nombreuses en pays de France. Quelques centaines de nouveaux kilomètres lui rallument un magnifique appétit pour le repas suivant.

Sa table, symbole de richesse nouvelle, est largement et finement pourvue. Les vins généreux arrosent une chère abondante. Les viandes, les gibiers, l'alcool mettent en émoi le cycle des albumines, et la goutte s'amorce. Les mets sucrés troublent celui des hydrates de carbone et conduisent à la glycosurie, plus tard au diabète. L'abondance des menus mène à cette obésité particulière, si « nouveau riche » que nous tenons pour caractéristique. Il ne s'agit pas d'un aimable embonpoint, à graisse ferme, « racée » par une longue et délicate hérédité, mais d'une graisse nouvelle, vite installée, encore tremblotante et comme fluide, graisse blanche des convalescents ou des affamés enfin repus. Ce néopossédant a fait ce tour de force biologique de se créer une nutrition nouvelle, qu'il va d'ailleurs s'empresse de transmettre à ses enfants.

Son surmenage alimentaire, aidé par un alcoolisme discret et de bon aloi, qu'il serait malséant de souligner puisqu'il conduit à une euphorie douce et non à l'ivresse brutale, atteint sournoisement le foie, trouble le pancréas, le rein, les artères, le cœur. Mais il s'agit d'un trouble léger. La médecine a prise sur ces premières manifestations de l'arthritisme primordial. Elle peut le saisir dans sa racine, et l'étouffer.

Encore faut-il que le nouveau disthésique y consente. Ce serait trop lui demander. Il vous dira qu'il se moque de votre hygiène et qu'il est solide.

Et c'est vrai, puisque son organisme vierge de dystrophies héréditaires lui permet, sans protestations sévères, beaucoup d'excès. Mais cet homme a des enfants et l'hérédité va jouer.

L'hérédité arthritique. — Les enfants qu'il a pu avoir pendant sa période de pauvreté ne sont pas touchés par l'arthritisme. Par contre, et c'est là qu'éclate la force de l'hérédité, la diathèse atteint plus ou moins gravement ceux qu'il a eus en période de bien-être, surtout quand les premières manifestations de la dystrophie l'ont atteint.

C'est parmi ces enfants que se recrutent le plus volontiers ces arthritiques florides plus haut signalés, aux manifestations cutanées ou digestives.

L'hérédité a ce pouvoir incontestable de *fixer* l'arthritisme.

Alors qu'il est facile d'arrêter la diathèse chez son premier « créateur », la difficulté commence avec ses descendants. L'hygiène, la thérapeutique agissent moins sur eux, bien que leur action ne soit nullement négligeable.

D'ailleurs, l'enfant d'arthritique accroît sa diathèse héréditaire par un apport personnel. Assis à la table familiale, il a sous les yeux, dès sa plus tendre enfance, toutes les tentations et toutes les excitations possibles. Souvent héritier d'un bel appétit, il est entraîné vers les mets les plus interdits à son âge. Nous savons des fils d'arthritiques, qui, avant leur première année, marquent une appétence particulière pour les viandes. Ils ont des instincts de carnivores. Déjà ils aiment leur poison.

D'ailleurs, le père et la mère ne font rien pour s'opposer à cet instinct. Par leur exemple, par leurs exhortations, ils aiment cette jeune glotonnerie.

Ainsi s'accroît la diathèse. Cet arthritique, fils d'arthritique, déjà plus marqué que ses générateurs, aura une descendance plus gravement atteinte par la dystrophie. Après la phase floride des embonpoints, des accès de goutte, les générations successives — comme l'a si bien marqué le professeur Maurel (de Toulouse) — verront s'installer les obésités avec lésions cardiaques, les diabètes évolutifs, les gouttes viscérales, les rhumatismes progressifs. Puis, peu à peu, si le bien-être et les excès continuent, la sève exubérante des premiers de la lignée arthritique s'appauvrit ; la déchéance arthritique marque les nouveau-nés, les enfants, les hommes. Et un jour la race s'éteint avec un dernier avorton.

Plaise aux dieux qu'une crise financière plonge, quand il n'est pas trop tard, dans une providentielle pauvreté, cette famille en marche vers la senescence et la mort !

Prévention de la dégénérescence arthritique. — Comment prévenir cette dégénérescence d'origine arthritique ? L'étude des causes de la diathèse nous l'indique.

La prévention, pour avoir son maximum d'efficacité doit être aussi précoce que possible. Il ne suffira pas, on le conçoit, de s'attaquer au fils d'arthritique dès le jeune âge. Il faut remonter bien au delà, puisque l'arthritisme de ses ascendants pèse sur sa jeune nutrition.

Si l'eugénique, c'est-à-dire la science d'avoir de beaux enfants, n'était pas un vain mot, si l'homme pouvait être un

jour, de ce point de vue, aussi favorisé que les animaux, l'arthritisme serait attaqué d'abord dans ses générateurs.

Cette idée, qui a fait longtemps sourire, s'imposera un jour. Pas plus que des parents syphilitiques ne doivent procréer sans avoir, par un traitement intensif, tari la virulence des germes spécifiques, pas plus des parents arthritiques manifestes ne doivent songer à avoir une descendance sans avoir tout fait pour atténuer en eux la diathèse transmissible.

Et le meilleur moyen sera pour eux de renoncer à leur suralimentation habituelle, et de fuir la sédentarité, car, nous l'avons vu, ce sont là les deux grands facteurs d'arthritisme.

Ils devront s'imposer — mais le feront-ils ? — un entraînement musculaire progressif par la gymnastique suédoise, les sports modérés, comme le tennis, la marche. La marche en montagne, bien réglée, complètera pendant plusieurs semaines ces entraînements musculaires quotidiens. Si la diathèse est trop avancée (obésité, goutte, etc.), pour permettre l'alpinisme, elle sera combattue par les cures thermales.

L'hépatisme des parents s'atténuera par les cures de Vichy, leur goutte par celles de Vittel, leur obésité par celles de Brides, etc.

Quand le maximum des poisons diathésiques sera éliminé ou brûlé, les générateurs seront en droit de se considérer comme aptes à une création qui ne comportera qu'une transmission atténuée de la diathèse.

Pendant la grossesse, l'arthritisme de la mère doit être lui-même traité, pour qu'il n'imprègne pas au maximum les tissus et organes de l'enfant à venir.

Si la grossesse est normale, les marches quotidiennes seront ordonnées, la suralimentation sera proscrite, l'alcool interdit. Des cures thermales, de l'ordre de celles indiquées plus haut, atténueront la transmission héréditaire.

Quand l'enfant sera né, on lui évitera la suralimentation au sein et plus encore au biberon. Au sevrage, les farineux seront introduits assez précocement, les œufs (ayant une action hépatique défavorable), assez tard. La viande n'apparaîtra dans les menus qu'après 2 ans 1/2 ou 3 ans, sauf nécessité impérieuse dont le médecin sera seul juge. Et, surtout, l'enfant plus âgé ne sera que très tardivement mis à la table familiale où règne l'excès alimentaire.

C'est à l'office qu'il mangera et qu'un régime strict lui sera imposé, régime dosé, varié suivant l'âge et les besoins

nutritifs. Le vin sera longtemps écarté, jusqu'à l'adolescence et au delà.

Et, naturellement, ce fils d'arthritique sera enrôlé dans les sections de boy-scouts qui, jeudi et dimanche, lui imposeront (sans excès toutefois) la vie au grand air et l'exercice d'un si haut pouvoir antiarthritique.

Les écoles de plein air seront pour lui infiniment plus indiquées que l'internat dans quelque lycée obscur où s'exalte la diathèse.

Si celle-ci est affirmée, ou même à l'état naissant, l'enfant suivra ses parents aux diverses stations thermales, spécifiées par le médecin. Celui-ci sera seul juge de l'opportunité de médications diverses qui seront souvent un adjuvant précieux aux moyens plus haut envisagés, pour prévenir l'arthritisme infantile.

Ainsi donc, la diathèse arthritique, non traitée, fait naturellement boule de neige à travers les générations, s'accroît de l'une à l'autre. Après une période floride, caractérisée par une descendance grasse, haute en couleur, de santé apparente, survient la période de débilité, qui, plus ou moins tard, aboutit à l'atrophie et à la fin de race.

Que les arthritiques et descendants d'arthritiques y prennent donc garde. Par les moyens hygiéniques signalés, ils ont, surtout au début de la diathèse, en main des armes efficaces pour lutter contre elle. Qu'ils pratiquent l'hygiène alimentaire, le sport, la vie aérée, avec constance, qu'ils l'imposent à leurs enfants. Ils auront alors la satisfaction d'arrêter la dégénérescence de leur race et de couper « le ruban arthritique ».

G. MOURIQUAND,

Professeur à l'Université de Lyon.

Médecin des Hôpitaux.

CHRONIQUE

CONTRIBUTION A L'ÉTUDE DE LA PROPRIÉTÉ SCIENTIFIQUE

(suite)

Au début de ma carrière, j'avais étudié, non sans quelque soin, un phénomène curieux et peu conforme aux idées en cours : je l'avais fait avec l'instrument auquel j'étais affecté, donc avec les ressources d'Etat, mais, il est vrai, tout à fait en dehors et en supplément de mon service régulier. Je commençai la rédaction du mémoire correspondant, que je possède encore, et j'estime, avec le recul du temps, que je n'ai jamais rien fait de mieux, peut-être même d'aussi bien : je portai une relation des résultats, en une courte note, à mon directeur, qui me reçut assez mal, et ne me cacha pas que de telles conclusions étaient absurdes.

Cela revient à dire que tout moyen de publication m'était refusé pour une question fort technique, qui fut élucidée, depuis, de divers côtés : elle n'offre donc plus, aujourd'hui, d'intérêt de nouveauté, ou d'actualité, et mon manuscrit inachevé peut dormir en paix... J'avais donc montré un zèle intempestif, et malheureux : je fus envoyé dans un autre service et affecté à un autre instrument. Maintenant tout est calmé, mais on me concédera que j'avais alors quelque raison d'être profondément ulcéré par cet incident. Abus d'autorité ?...

Puis je me vis refuser des notes à présenter à l'Académie des Sciences : qu'y faire ?

A quelque temps de là, *les Annales de l'Observatoire de Paris* publiaient un Mémoire où se trouvaient utilisées mes observations, et sans que mon nom fût cité dans le texte : non seulement j'avais participé aux observations, mais j'avais même effectué des séries de mesures à la lunette (1) et assisté par un des signataires du Mémoire. Il est indis-

1. Si je précise ce fait, c'est parce que, d'usage courant, les professionnels admettent que l'observateur principal est à la lunette, tandis que l'assistant lit les cercles. Je n'ai jamais pu comprendre le privilège d'une des coordonnées par rapport à l'autre, car toutes deux sont aussi difficiles à bien déterminer ; mais il est constant, aujourd'hui encore, qu'un astronome répugnerait à lire les cercles pour un observateur moins ancien que lui — et la chose, alors, était considérée comme une déchéance inadmissible et suscitait maints petits conflits protocolaires.

cutable qu'il y avait violation formelle de tous les usages admis : je crus devoir protester, soit auprès de M. le Ministre, soit auprès de M. le Secrétaire Perpétuel de l'Académie des Sciences : aucune réponse ne m'est parvenue.

Dans le Mémoire en question, se trouvaient énoncées des propositions à mon avis fort singulières et inadmissibles, telles que, à propos du nadir : « l'équilibre thermique étant établi, les divergences sont « nulles ou de très faible amplitude ». Et, puisqu'il s'agissait de nombres moyens par mois, variant de 57'7 à 59'5, comme résultat de calculs effectués au centième de seconde, je résolus de demander une rectification à l'Académie pour ne pas m'associer à de telles conclusions tirées, en partie de mes observations — la consigne resta celle du silence complet.

Vers la même époque, je lisais dans *les Comptes Rendus de l'Académie des Sciences* :

« J'ai l'honneur de présenter à l'Académie *l'ensemble* (1) des travaux méridiens effectués à l'Observatoire de Paris pendant l'année 1897... Les observations ainsi effectuées sont réduites, discutées, en forme de mémoires, sous le nom des astronomes qui les ont accomplies ; en assumant la responsabilité scientifique de leurs recherches, ils recueillent d'une manière intégrale l'honneur que comporte le succès de leurs efforts » (1).

Et, plus loin, l'auteur énumère les astronomes et assistants (1) qui ont participé aux observations.

Or, j'avais fait tout seul le service de jour ; j'avais observé avec un astronome-adjoint, soit en l'assistant, soit assisté par lui ; et j'avais collaboré au service de nuit. Et puisque mon nom n'était pas prononcé, j'en tirais peu d'honneur et il n'y avait pas présentation de l'ensemble des travaux : j'étais donc bien lésé dans les Comptes Rendus mêmes de l'Académie et demandai une rectification au Secrétaire Perpétuel de cette illustre Compagnie —, qui n'en tint aucun compte.

En même temps, je sollicitais de M. le Ministre une enquête pour savoir si, cette année-là, j'avais rempli les services auxquels j'étais affecté et s'il avait été tenu compte de mes travaux avec une impartialité suffisante — lettre dont j'attends encore la réponse.

Jusqu'ici, on m'accordera sans doute que mes tentatives de revendications et mes essais pour faire valoir mes droits n'avaient pas produit d'excellents résultats, et je n'étonnerai personne en avouant que ces échecs retentissants étaient propres à entretenir un certain énervement : sans verser dans l'anarchie bruyante, je pouvais avoir quelques mouvements d'humeur. Mais la sagesse n'indique-t-elle pas, aussi, qu'il faut laisser faire le temps, qui complète l'expérience, aiguise l'information et polit le jugement ? Je rongei donc mon frein et attendis.

Un jour, je découvris une petite planète — du moins je le crus. Et, étant pressé de partir en vacances, le lendemain ou le surlendemain,

1. C'est moi qui souligne.

mon directeur étant lui-même en congé et son suppléant n'étant pas de relations très sympathiques, j'informai directement l'Académie de ce coup de maître. Ce fut une sottise : l'astre était déjà connu, ce qu'un peu plus de calme et une consultation plus attentive des éphémérides m'eussent incontinent révélé.

Un peu plus tard, je voulus, pour un petit objet limité, utiliser des mesures faites par moi au cours de mon service, ainsi qu'en supplément de service, et les comparer à quelques mesures effectuées par mon assistant : il en résulta une petite note que, à distance, j'ai le droit de qualifier d'honnête mais sans grande importance. Il me semblait que j'avais le droit d'utiliser, en le citant, les observations d'un collègue et qu'il n'aurait pas lieu de se plaindre de la publication d'une discussion partielle de quelques-unes de ses observations, non encore imprimées : aussi bien il n'était nullement engagé par mes conclusions, sous ma seule responsabilité — et ne m'avait-on pas appliqué, auparavant, un traitement autrement rigoureux !

On émit la prétention de soumettre ma note au chef du service dans lequel avaient été effectuées mes observations, avant qu'elle ne fût publiée; ce contrôle ne me convint point, à tort ou à raison : je repris donc mon papier, passai outre, et publiai mes remarques dans un tout autre recueil.

Peut-être avais-je raison ? Et, cependant, ce n'était pas d'une évidence éclatante puisque je crus bon de soumettre le cas à une haute personnalité à qui personne n'a jamais contesté une grande habileté administrative ; je reçus une réponse fort aimable, où tout homme d'esprit doit voir une mercuriale :

« Le décret du 21 février 1878, à son article 5, donne au directeur, « en ce qui concerne les publications, la mission spéciale de veiller « à leur régularité.

« Il est certainement dans l'esprit du décret que la rédaction des « écrits à publier appartient aux services, c'est-à-dire pour chaque « service, à l'astronome qui le dirige (art. 6) avec le concours des fonc- « tionnaires du service.

« J'ai toujours pensé que les observations ne sont la propriété ni « de ceux qui les ont faites, ni des chefs de service, ni du directeur, « mais de l'Observatoire.

« ... Mais réfléchissez bien à la situation du Directeur de l'Observa- « toire de Paris en ce qui concerne les publications ; même ailleurs « qu'à Paris, on peut, un jour ou l'autre, se heurter à des questions « analogues ».

L'époque était alors peu favorable aux incartades juvéniles ; puis, sans être parfait au point de demander un conseil avec la ferme résolution de le suivre, du moins j'attachais du prix à un avis que j'avais sollicité et qui ne me cachait pas que ma publication indépendante était probablement une petite incorrection ou une sottise. Il y avait là grandement matière à réflexion sur mes aventures passées, sur le présent et sur l'avenir : je n'y faillis point, et me mis à compléter mon instruction par des recherches historiques dont on va voir dans un instant le sens et les résultats intéressants.

La semonce que je venais de recevoir était donc suggestive : elle se terminait par une indication divinatoire.

Bien longtemps après, dans un Comité soucieux des intérêts de l'Astronomie et comportant la présence des plus hauts représentants de diverses disciplines scientifiques, un directeur d'Observatoire de province...

« soulève la question de savoir si l'on ne pourrait pas *contraindre* « les astronomes (1) qui publient des articles sur des travaux qu'ils « ont effectués au moyen d'instruments appartenant à l'établisse-
« ment auquel ils sont attachés, à *soumettre ces articles* (1) au Direc-
« teur de l'Observatoire, *avant toute publication* (1) ».

Il en résulta un échange de vues fort instructif entre plusieurs savants, et le procès-verbal conclut :

« Il en ressort que cette *question très compliquée* (1) peut difficile-
« ment être résolue par voie de réglementation générale. C'est une
« question d'ordre intérieur qui semble *dépourvue de toute sanc-*
« *tion* (1). Il n'en est pas moins incontestable que *tout fonctionnaire* (1)
« qui désire publier les résultats de travaux personnels, qu'il a *effec-*
« *tés dans l'Observatoire* (1) auquel il est attaché, a le *devoir moral* (1)
« de soumettre ses articles à son Directeur ».

Voilà qui est clair et général : car, dans cet esprit, il ne s'agit plus seulement, selon la question posée, de travaux effectués au moyen d'instruments : on doit comprendre les travaux personnels, avec les ressources matérielles qui sont mises à la disposition du fonctionnaire, force motrice, chauffage, éclairage, bibliothèque. L'Etat, dans ce sens, aurait droit de regard sur les analyses, recherches bibliographiques, etc..., en un mot, sur tout ce qui résulte, en tout ou en partie, du matériel qu'il a permis d'utiliser : le procès-verbal spécifie bien effectués dans l'Observatoire.

Parfait : voici qui est formel, si opposé que ce soit à ma thèse primitive. Mais, si la conclusion est claire, elle n'est pas précise, puisque tout le monde est d'accord pour reconnaître qu'il n'y a pas de sanction. On ne peut pas faire de l'Administration en se basant sur le devoir moral du fonctionnaire et, ainsi, on a bien mis en évidence le vice de l'organisation actuelle : car la nécessité de remédier aux abus entraîne celle des sanctions ; les sanctions possibles comportent la détermination des obligations du fonctionnaire c'est-à-dire de ses devoirs et non de ses droits.

Il serait purement injurieux de me dire : « Parbleu ! on vous voit venir, vous avez changé d'opinion parce que vous êtes désormais de l'autre côté de la barricade ». Tous ceux qui me connaissent savent bien que je suis toujours du même côté de la barricade : je n'ai pas changé d'opinion, dans ce sens que je n'ai pas changé brusquement d'opinion, et qu'aucun incident de carrière n'est déterminant dans mes variations de points de vue. Mais il est bien certain, aussi, que mon opinion s'est modifiée : elle a évolué au fur et à mesure que

1. C'est moi qui souligne ces passages du procès-verbal.

mon expérience augmentait, que je connaissais plus de faits particuliers, que je réfléchissais davantage aux conseils que je demandais et, aussi, pour beaucoup, que je lisais davantage.

Après les difficultés très réelles que j'avais éprouvées dans toute la première partie de ma carrière, je me tins le raisonnement suivant, que je persiste à tenir pour assez sain : « Voyons ! la lutte n'est pas d'aujourd'hui ; voici des astronomes plus vieux que moi d'une génération et qui, certes, eux aussi, ont trouvé la vie dure devant eux, qui ont peiné et bataillé. Or je suis justement en opposition avec eux, et nous ne comprenons pas les choses de la même façon : avant tout, je dois m'efforcer de comprendre leur état d'esprit avant de le combattre, je dirais même pour le combattre utilement s'il y a lieu ; et puisque ce sont des élèves de Le Verrier, c'est à cette époque que je dois faire remonter mes études pour me constituer une idée précise sur leur formation intime.

Les déboires dont j'ai souffert de la part de l'Académie des Sciences sont un peu du même ordre : défaut de compréhension. Or, cette Compagnie n'est pas non plus sans gens d'expérience, ayant traversé la vie au milieu de heurts divers, et il est impossible que, dans son histoire, ses traditions, ses discussions, je ne trouve pas matière à réflexion et à profit ».

Je me suis donc attaché, une fois de plus, à l'étude des mœurs du monde scientifique depuis le milieu du XIX^e siècle (1) — et très particulièrement des astronomes.

En 1867, les hostilités sont plus vives et plus âpres que jamais entre Le Verrier et Delaunay, notamment pour les questions du déplacement

1. *Les Comptes Rendus de l'Académie des Sciences* ne sont qu'un très pâle reflet des discussions scientifiques. D'abord, à cause des traditions : lorsqu'un membre de cette Compagnie veut taquiner un confrère, il le prend à parti dans une note destinée aux Comptes Rendus et lui en soumet auparavant le texte ; les règles du jeu le veulent ainsi. L'autre insiste alors pour que soient atténuées telles ou telles expressions, un compromis s'établit et, par suite d'une série de petites concessions mutuelles, le public ne connaît plus qu'une édition expurgée des chicanes. C'est à peine si l'on trouve des documents ardents et savoureux dans toutes les critiques apportées contre Pasteur, ou dans les conflits entre Le Verrier et Yvon Villarceau ou Delaunay. Tout le reste des querelles se passe en famille, en comité secret... dont les procès-verbaux, déjà succincts, ne seront pas d'ici longtemps à notre disposition.

Mais heureusement, pour l'époque en question, nous avons un informateur précieux dans l'abbé Moigno : homme de science assez instruit et sachant très bien l'anglais, il a beaucoup contribué à faire connaître les écrits anglais et à augmenter les relations scientifiques les plus utiles avec nos voisins ; journaliste fécond et alerte, polémiste ardent bien qu'un peu partial, il nous a laissé d'importants documents dans ses deux collections successives, *Cosmos* et *Les Mondes*. Et, par-dessus tout, pour ce qui nous intéresse, l'abbé Moigno possédait à l'Institut de chaudes amitiés, qui lui confessaient en quelque sorte toutes les petites disputes des Comités secrets dont il brossait alors des comptes rendus détaillés et chroniques savoureuses auxquels nous empruntons notre documentation.

éventuel de l'Observatoire, de la création de succursales, ou de l'amoindrissement de l'Astronomie française — ces messieurs avaient-ils choisi une époque propice pour en parler !

« Mais M. Delaunay, dit Le Verrier (1), qui tient absolument à ne pas laisser chômer la discussion, introduit une nouvelle plainte fondée sur ce que, dans une récente occasion, M. Le Verrier n'aurait pas nommé la personne qui, dans notre succursale de Marseille, a rencontré la 91^e petite planète. On a dit très nettement, au sujet de la 89^e, qu'elle avait été trouvée par M. Stéphan, notre savant et zélé collaborateur, placé à la tête des travaux de la succursale. C'est par un parti très arrêté qu'on en a agi autrement au sujet de la 91^e. La recherche des petites planètes et des comètes a été, en effet, organisée à l'Observatoire de Marseille de telle manière que des personnes n'ayant aucune connaissance en Astronomie peuvent y être employées. Ces personnes ont droit à un traitement proportionné à leur zèle, et ce serait leur rendre un mauvais service à elles-mêmes que de les poser en face du public comme étant des astronomes. Il est de notre devoir de ne reconnaître comme tels, que ceux qui ont une instruction suffisante et qui savent marcher seuls.

« Tel était assurément l'honorable M. Goldschmidt : il avait lui-même établi tous ses moyens d'observations, son observatoire, sa lunette et ses cartes, et ne devait rien à personne. Ce fut même à grand-peine qu'à une époque déjà avancée de sa carrière, nous parvinmes à lui faire accepter une pension offerte par M. le Ministre d'Etat, M. le Comte Walewski (2) ».

Ainsi s'affirme la thèse de Le Verrier. Si l'on ne doit rien à personne, parfait, la liberté ; si l'on est fonctionnaire ou employé, l'employeur doit rester juge de la situation. Il n'en fallait pas davantage, bien entendu, pour déchaîner ses adversaires sur la thèse opposée et, dès le lundi suivant, après avoir développé la nécessité du transfert de l'Observatoire hors de Paris, Delaunay lit la note suivante (3) :

« Lundi dernier, après avoir donné lecture d'une Note très courte (voir ci-dessus, p. 1082), j'ai ajouté quelques explications verbales en déclarant que je ne les insérerais pas au *Compte Rendu* (4). J'ai parlé notamment de la découverte de la 91^e petite planète. Rappelant la Note par laquelle M. Le Verrier a annoncé cette découverte à l'Académie (séance du 5 novembre 1866), j'ai dit : « Qui n'eût cru, d'après cette Note, que la planète avait été découverte par M. Stéphan ? Et cependant il n'en est rien ; elle a été trouvée par un jeune observateur dont M. Le Verrier n'a pas voulu nous faire connaître le nom ».

1. Dans tous ces documents, je ne veux plus rien souligner, mais j'appelle toute l'attention du lecteur sur la valeur des arguments présentés.

2. LE VERRIER, *C. R. Ac. Sc.*, 23 déc. 1867, p. 1082.

3. *Ibid.*, p. 1104 ; voir la relation avec des variantes d'un témoin dans *Cosmos*, 4 janv. 1868, p. 22.

4. « Cette réserve n'a pas empêché d'insérer une réponse à mes observations », ajoute le *Cosmos*. Cette phrase très logique fut-elle supprimée à la suite d'interventions diverses ?

« Cette assertion a causé une stupéfaction générale, et a été accueillie
« par des marques visibles d'incrédulité.

« M. Le Verrier, loin de démentir le fait, a eu la prétention de le
« justifier à l'aide d'une théorie étrange (1) qu'il n'a pas craint de
« livrer à la publicité en ces termes :

« M. Delaunay, qui tient absolument (voir ci-dessus)... jusqu'à :
« savent marcher seuls ».

« Ainsi M. Le Verrier nous apprend qu'il emploie à Marseille, pour
« les observations, des jeunes gens n'ayant aucune connaissance en
« Astronomie ; que ces jeunes observateurs ne peuvent même pas
« aspirer au titre d'astronomes. Leur rôle, qui consiste à faire des
« découvertes dans le ciel pour le compte de l'Observatoire, rappelle
« le fameux *sic vos non vobis* du poète.

« La doctrine exposée par M. Le Verrier dans cette circonstance est
« véritablement une énormité. J'affirme qu'on ne trouverait pas dans
« le monde entier un seul Directeur d'Observatoire qui consentit à se
« compromettre au point de lui donner son approbation. Si j'ai pris
« la parole aujourd'hui, ce n'est pas pour perpétuer la discussion,
« comme paraît le croire M. Le Verrier, mais c'est pour qu'on ne
« s' imagine pas à l'étranger qu'il ne s'est élevé au sein de notre Aca-
« démie aucune protestation contre la façon dont le Directeur de
« notre premier établissement astronomique entend faire prospérer
« la Science. » (2)...

« M. LE VERRIER, venu d'assez bonne heure à la séance, regrette qu'on
« n'ait pas pu l'attendre pour reprendre les questions en discussion,
« puisqu'on jugeait opportun de le faire (3). Il ne connaît que la fin
« du discours de M. Delaunay, et ne voit pas dans l'exagération des
« mots et des phrases une raison de répondre de nouveau à des argu-
« ments déjà réfutés. On maintient le droit, pour le Directeur d'un
« Observatoire, d'appliquer à la révision ordinaire des parties du ciel
« de simples employés. M. Delaunay donne d'ailleurs l'exemple en
« appelant à son secours, pour la théorie de la Lune, d'honorables
« géomètres dont il ne nous a pas encore dit les noms ».

Le compte rendu très détaillé de l'abbé Moigno (*loc. cit.*, p. 22 et
suivantes), d'après des notes personnelles, est beaucoup plus vivant
et incisif, avec des expressions qui font mieux ressortir le diapason
alors très aigu des discussions : la chose est assez naturelle et les
combattants n'ont pas eu le loisir de corriger les épreuves d'un texte
académique en choisissant leurs mots. Il s'agit, d'ailleurs, d'un repor-
ter très partial dans le conflit et, pour ne pas allonger, nous ne lui
ferons que des emprunts partiels :

1. C'est à ce moment seulement que M. Le Verrier entre dans la
salle (*Cosmos*).

2. Un peu pompeux et théâtral ; sent les tréteaux de la réunion
publique.

3. C'est même seulement le lendemain de la séance qu'un Confrère
a appris à M. Le Verrier qu'on était aussi revenu sur la question du
transport de l'Observatoire, mais sans pouvoir lui dire en quoi. On ne
s'étonnera donc pas s'il n'a pu répondre aux nouveaux points qu'on
avait pu toucher, puisqu'il les ignore. (Note insérée dans les Observa-
tions de Le Verrier aux C. R.).

« Je ne veux pas répondre à M. Delaunay, dit M. Le Verrier, mais
« j'exprimerai mon regret qu'il vienne successivement jeter le désordre
« dans toutes les questions. La question actuelle est celle-ci : la recher-
« che des planètes étant arrangée de façon qu'on peut y employer
« une personne quelconque, y a-t-il lieu de donner à celle-ci le titre
« d'astronome ? J'emploierais des gens ne sachant ni lire ni écrire,
« faudra-t-il les citer comme des auteurs de découvertes ?

« Mais vous-mêmes, Messieurs, vous refusez-vous d'employer des
« jeunes gens pour exécuter la partie matérielle de vos travaux, soit
« des calculs, soit des mesures, etc... et vous croyez-vous obligés de
« citer ces jeunes gens comme des collaborateurs ?

« Si on se conformait à la thèse soutenue par M. Delaunay, il en
« résulterait, outre les inconvénients déjà indiqués pour les jeunes
« gens employés aux observations, des inconvénients pour l'Obser-
« vatoire. Voici déjà le public informé de ce fait qu'on peut faire
« des découvertes en Astronomie tout en n'étant pas du tout un
« astronome. Il eût mieux valu le lui laisser ignorer.

« En résumé, voilà l'énormité du Directeur de l'Observatoire de
« Paris ; il croit que l'on peut employer dans certaines observations
« des hommes sans éducation ayant tout simplement un œil et de
« la bonne volonté. Si l'Académie déclare que l'on doit citer les noms
« de ces hommes, nous nous conformerons à sa décision ; seulement,
« il faudra être conséquent et citer de même tous ceux qui auront
« fait une multiplication ou toute autre opération accessoire..

.....
... « M. Le Verrier demande la parole. On m'apprend, dit-il, que
« M. Delaunay trouve mauvais que j'aie répondu à ses remarques
« de la dernière séance, après sa déclaration de ne pas les mettre au
« *Compte Rendu*. On se rappellera que j'ai répondu à cette déclara-
« tion, en invitant M. Delaunay à taire ce qu'il ne voulait pas publier.
« Du moment que des observations sont faites en séances, il est
« indispensable qu'elles paraissent au *Compte Rendu*, et mon droit
« est certainement d'insérer les réponses que je prononce ».

.....
Arrivons à la séance de l'Académie du 13 janvier 1868, présidée par
Delaunay et dont, assurément, l'abbé Moigno nous fournit un compte
rendu sténographique (1).

« La parole étant donnée à M. Villarceau, celui-ci va s'asseoir à la
« tribune et lit : *Réponse à la communication verbale partiellement*
« *reproduite dans le Compte Rendu*...

« M. LE VERRIER. — Je ne puis laisser passer ainsi ces mots : *par-*
« *tiellement reproduite*. C'est par suite de la déférence que je dois à
« M. le Secrétaire perpétuel que ma communication a été tronquée à
« la fin de sa 8^e page. M. le Secrétaire m'a déclaré qu'il voulait com-
« mencer l'année en respectant le règlement. Je demande qu'on insère
« dans le prochain *Compte Rendu*, ce qui n'a pu trouver place dans
« le dernier.

1. *Cosmos*, du 18 janvier, pp. 21 et suiv.

« M. Elie de BAUMONT. — Je ne puis que confirmer le dire de M. Le Verrier. Je lui ai fait remarquer que, n'ayant pas d'autorisation pour dépasser les huit pages, il devait s'y renfermer.

« M. DELAUNAY. — Du reste, laissez lire M. Villarceau et tout à l'heure nous reviendrons sur ce sujet.

« M. LE VERRIER. — Permettez. Je demande qu'on statue de suite sur ma demande. Il faut que l'on m'accorde la publication de ce qui reste de ma dernière réponse, sans préjudice de ce que je pourrai dire aujourd'hui si l'occasion s'en présente.

« M. POUILLET. — Si M. Villarceau ne répond qu'à ce qui a été inséré...

« M. LE VERRIER. — Oh ! dans ce cas, il va sans dire qu'il n'y a pas de difficulté.

« M. Elie de BAUMONT. — Il serait plus convenable de poursuivre cette discussion dans le Comité secret (1).

« M. LE VERRIER. — Ce n'est pas là une question de Comité secret. Pour me conformer au règlement, je n'ai inséré qu'une partie de ma communication. Je demande à publier le reste.

« M. DELAUNAY. — L'Académie n'y voyant aucun inconvénient, l'insertion demandée par M. Le Verrier aura lieu dans le premier Compte Rendu.

« M. VILLARCEAU (*reprenant sa lecture*). — Dans sa communication, M. Le Verrier a prétendu... »

.....
M. LE VERRIER reprend alors la discussion relative à la valeur des observations faites à Paris, et termine ainsi (*loc. cit.*, p. 25) :

« Je maintiens qu'il n'y a pas lieu de le démolir (l'Observatoire), et de jeter du sel sur ses ruines ; et qu'au lieu de nous livrer à des discussions interminables, il serait bien préférable de travailler.

« M. VILLARCEAU. — Je n'ai absolument rien à changer à ce que j'ai dit depuis un mois ».

Et les *Comptes Rendus* de l'Académie confirment (1868, I, p. 76) :

« M. YVON VILLARCEAU déclare n'avoir rien à ajouter aux considérations qu'il a présentées sur la nécessité du transfert de l'Observatoire ».

Les escarmouches vont continuer à la séance du 24 février, dans laquelle Le Verrier annonce par lettre la découverte de la 96^e planète, faite à Marseille. Et Delaunay, qui préside, ajoute :

« A cette occasion, M. Delaunay regrette que M. Le Verrier ne fasse pas connaître le nom de la personne qui a signalé le nouvel astre. Il annonce ce que l'on savait déjà par le *Moniteur Scientifique*, que la précédente découverte de ce genre est due à M. Borrelly, mais il ne dit pas si celui-ci est un astronome, ou simplement un œil, suivant l'expression de M. Le Verrier (2) ».

Ah ! cet œil, expression si imagée, justement employée par Le Verrier pour représenter le simple observateur, la lui a-t-on reprochée

1. C'est ce que l'on fait toujours — et c'est grand dommage.

2. Ceci est la relation du *Cosmos*, pp. 23-24 ; celle des *C. R.*, 1868, I, p. 338, est un peu plus académique.

en l'accusant, à tort, de vouloir ainsi stigmatiser celui qui faisait les mesures...

Les hostilités sont loin d'être épuisées et elles reprendront, plus ardentes que jamais, à la séance du 9 mars : mais d'autres interventions se dessinent et nous allons en reparler dans un instant à un point de vue différent.

Entre professionnels, ces documents permettraient déjà d'amorcer une discussion féconde, mais je crois utile, pour bien faire comprendre la situation aux personnes non initiées, de préciser maintenant, avec quelques détails, trois points particuliers : la position de Le Verrier, le rôle du public et la vie dans un Observatoire.

Le Verrier s'était acquis justement une réputation mondiale et il y avait là, déjà, de quoi lui susciter quelques jalousies parmi ses confrères, surtout Delaunay et Yvon Villarceau ; je veux laisser de côté Laugier, car ici interviennent des histoires de famille assez délicates, ainsi que les taquineries de H. Sainte-Claire-Deville, dont il est malaisé de démêler les mobiles. Certes, Le Verrier y prêtait par son caractère entier et autoritaire, mais nul ne peut lui disputer une grande puissance de travail, une ardeur considérable à la tâche et un courage indomptable : il en résultait qu'il était fort exigeant pour ses collaborateurs, c'est exact.

Mais la vraie question n'est pas là : il faut savoir s'il fut ingrat avec eux et s'il méconnut leurs mérites. Or l'histoire est là, avec les résultats de l'expérience, pour décider définitivement : tous les jeunes gens de cette époque qui ont pu se soumettre à cette discipline et profiter des enseignements de cette méthode de travail, tous, sans exception, sont arrivés à des situations très honorables en Astronomie, sinon aux plus hautes, et dans le lot des hommes distingués qui surent honorer l'Astronomie française, on rencontre tous les élèves de Le Verrier ; par contre, aux côtés de Delaunay et Villarceau, pour les épauler et les renseigner, on trouve toute une série d'incompris, de rêveurs, poètes ou journalistes, d'arrivistes trop pressés, dont il est résulté pas mal d'aigris et de ratés.

Il serait tout à fait inconvenant de préciser davantage par des exemples que connaissent tous les professionnels. Tout le monde reconnaît que la discipline étroite que Le Verrier avait imposée à Paris sentait le caporalisme et ne put subsister longtemps après lui ; quelques-uns de ses élèves, insuffisamment éduqués, ne conservèrent que la partie brutale de cette formation et, pour l'un d'eux en particulier, on s'accorde volontiers pour lui attribuer une âme d'adjutant, pour le moins... Oui, mais il n'en reste pas moins bien établi, sur ce point, que c'est par une discipline stricte, dans les débuts, que l'on peut aboutir aux résultats les plus féconds ; et, d'autre part, l'on peut bien dire que Le Verrier fut victime d'une cabale puisque, dès la mort de Delaunay, l'on n'eut rien de plus pressé que de le rappeler pour illustrer l'Observatoire (1).

1. Il est tout à fait regrettable que Ch. Wolf, pour faire suite à son premier volume, n'ait pas donné l'histoire moderne de cet éta-

Pour le public, la question est fort complexe, mais Le Verrier avait le bien beau rôle en disant, le 6 janvier 1868, devant l'Académie :

« ...M. Villarceau se rappellera sans doute que je l'ai supplié de « ne pas se livrer à une discussion du genre de celle qui nous divise « en ce moment (1) ».

En effet, le public ignore tellement la vie et les mœurs des astronomes, les nécessités indispensables de leurs études, que de telles controverses ne font que l'égarer, surtout quand elles ont été transmises, transcrites, aménagées par des reporters de bonne foi mais également incompétents. Et, par public, il ne faut pas même entendre le gros public, peu instruit, mais aussi une classe étendue qui devrait être mieux informée. Donnons-en un exemple précis.

Après avoir exposé les questions relatives aux Catalogues d'étoiles fondamentales et à la détermination des constantes de l'Astronomie, Le Verrier revient sur sa thèse de l'inutilité de discuter de tels problèmes devant le public, qui est nécessairement trop peu informé et peut se trouver conduit à des interprétations étranges et tout à fait regrettables.

« Mais le public, dit-il, ne comprend pas ainsi, et on est tout disposé à croire que nos instruments sont détestables. L'autre jour, « un brave amiral me disait sérieusement devant M. Dupuy de Lôme : « Il paraît qu'on ne voit pas la polaire de l'Observatoire ? — Mais, « lui dis-je, est-ce que vous ne l'avez jamais vue de la place de la Concorde, en sortant du Ministère de la Marine ? — Si, parfaitement, « mais de l'Observatoire ? — Alors vous croyez que nous possédons « des instruments tellement bons qu'ils empêchent de voir les astres « visibles à l'œil nu ? (2) ».

Et, sans citer Dupuy de Lôme, cette anecdote précieuse se retrouve un peu plus longuement arrangée dans les *Comptes Rendus* de l'Académie, 1868, p. 75 :

« Afin de montrer les singulières opinions qu'on est parvenu à « répandre, M. Le Verrier dit à l'Académie... Ces raisons persuadent-elles l'honorable interlocuteur ? on n'en saurait répondre ».

Voilà un fait historique qui me sert d'argument précieux et que l'on ne peut m'accuser d'avoir forgé pour les besoins de la cause. Et l'on reste un peu rêveur lorsque l'on voit des hommes éminents comme Bergson et Goblot, discutant sur les grandeurs stellaires, tirer argument de l'article d'un journal quotidien où le rôle essentiel est d'amuser le public...

blissement, car il était le dernier survivant de cette période héroïque, ayant longuement fréquenté les hommes et connaissant la vie de la maison dans ses moindres détails : la rédaction, m'a-t-il dit, pouvait être considérée comme achevée ; mais, malgré de vives instances de divers côtés, cet homme d'une conscience remarquable s'y est toujours refusé, à cause de bien des détails délicats sur des savants qui laissaient des descendants vivants. Je souhaite que ceux qui ont joui de la confiance de Wolf n'aient pas égaré ou tronqué ses papiers.

1. *Cosmos*, p. 23.

2. *Cosmos*, pour la séance du 13 janvier, p. 24.

Je ne crains pas d'aller encore beaucoup plus loin dans la voie de Le Verrier en affirmant que l'immense majorité des personnalités les plus éminentes du milieu scientifique ne comprend pas plus que le *vulgum pecus* quels sont les besoins vrais des astronomes et, si distingués qu'ils soient dans d'autres branches, bien des savants devraient juger les questions relatives aux Observatoires avec la plus grande circonspection.

Cette opinion va paraître fort singulière et il ne sera pas mauvais, sans doute, de légitimer cette façon de voir par quelques faits plus récents.

Or donc, au fur et à mesure de divers réajustements des traitements de fonctionnaires, les astronomes avaient été, à chaque fois, désavantagés, constamment dépréciés et laissés bien loin en arrière par les catégories qui leur étaient jadis comparables ; et leurs justes revendications furent exposées devant les plus hauts représentants de la Science. Que décidèrent les augures ? d'aider les astronomes ? point ; de leur donner des conseils. Et l'on entendit cette thèse étrange : l'Astronomie française pâlit ; c'est aux astronomes à se relever eux-mêmes, en travaillant avec ardeur ; et, plus tard, quand ils auront fait d'importantes découvertes, nous les aiderons à faire réviser leurs traitements. Sophisme, et cercle vicieux, puisque les traitements de début rendent le recrutement impossible ; puisque les traitements insuffisants veulent que nombre de fonctionnaires cherchent ailleurs des suppléments, ce qui nuit grandement au rendement.

Et l'on ne saurait en vouloir aux augures, car ils ignorent tout de la vraie vie des astronomes, encore plus de ce que devrait être cette vie : on a pu le constater bien des fois dans les questions d'avancement en entendant soutenir des arguments étranges, en voyant se manifester les appuis les plus puissants en faveur de candidatures propres à décourager tous les fonctionnaires zélés, consciencieux et réguliers.

C'est la griserie des mots, la poésie de l'Astronomie ; on encense les hypothèses et, quand on parle d'un travailleur assidu et utile, on vous répond d'un petit ton protecteur : « Peuh ! il n'a aucune idée, « il n'a jamais fait que son service ! » — Hélas !

C'est bien la vieille thèse des adversaires et détracteurs de Le Verrier ! avec quel mépris ne parle-t-on pas de « l'énormité » de ce « Directeur, qui pense que l'on peut employer des hommes sans éducation, ayant tout simplement un œil et de la bonne volonté ».

Ah ! cet œil, le lui a-t-on assez reproché, ainsi que la possibilité d'utiliser un assistant.

« ne sachant ni lire ni écrire », phrase sans doute prononcée dans l'ardeur du débat, mais que je n'ai pas trouvée dans ses écrits.

Mais ces messieurs n'ont pas assez médité la phrase de Le Verrier lui-même :

« C'est un inconvénient de ne voir à un moment donné que la thèse « qu'on soutient et de lui tout sacrifier. On se trouve ainsi entraîné « plus loin qu'on ne pense (1) ».

Car les plus grands savants ne se sont pas privés de nous rabattre les oreilles avec les merveilleuses observations, si nombreuses, que l'on fait en série à Abbadia, par opposition avec le rendement assez faible, à leurs yeux, des Observatoires de province. La série, la coopération, le système Taylor : parfait. Mais qui a le plus de mérite ? celui qui cale l'instrument, celui qui serre ou desserre les vis, celui qui fait marcher le chronographe, celui qui le dépouille, celui qui lit les cercles, ou les pointés de la lunette, celui qui fait les calculs fort simples et toujours les mêmes, celui qui corrige les épreuves ou qui compose le texte ?

C'est la réponse à ces questions qu'il faudrait fournir avant de critiquer le voisin. Or on se garde bien de l'apporter, parce que l'on ne veut pas qu'elle soit mise en évidence, et la voici : en vérité, aucun des coopérateurs n'a un mérite prépondérant, et tous ont leur noble part si le travail est bien fait ; et si l'un d'eux ne savait ni lire ni écrire....

Ceux de mes contradicteurs, sur ce point, qui se sentiront en faute, vont s'efforcer de détourner la question en m'accusant de galéjade. Il n'en est rien, je parle le plus sérieusement du monde et, selon mon plan constant, je m'abrite derrière les faits, en rapportant le suivant : le Directeur de l'Observatoire de Paris, gêné par une crise de personnel, n'a-t-il pas employé des garçons de salle pour faire métier d'assistant, tout récemment, et de façon très satisfaisante ? en sorte que tout le monde dut approuver cette solution.

Mais l'œil, l'œil... est-on tenté de me dire, en reprenant cet argument dont on fit si grand cas contre Le Verrier : vous oubliez la critique de l'œil et de la bonne volonté.

Un peu de patience, de grâce, car j'y arrive, et je me garderais bien de l'oublier, car j'en veux moi-même tirer parti utile.

Voyons l'état de la Science, mis en évidence récemment. Si l'on met à côté l'un de l'autre le nom de Pasteur et la somme récoltée au cours d'une journée montée à grand fracas, on doit reconnaître que la générosité n'est pas très grande en comparaison des services rendus par Pasteur. Et il n'y a pas lieu de s'en étonner. Car quel est le grand argument mis en avant ? la misère des laboratoires. Or cela va permettre, certes, d'acheter un ou deux appareils coûteux, qu'il était difficile d'acquérir sur le budget ordinaire, mais, pour le reste, une partie du public savait fort bien que l'on était en plein bluff : vous avez voulu transporter vos querelles sur le forum, et tout le monde, sans pouvoir démêler exactement les raisons, le pour et le contre, sait parfaitement que toutes ces plaintes ne font que relater le manque de *bonne volonté* des observateurs et le fait que tant et tant d'instruments sont déjà innocupés et stériles, parce qu'il n'y a pas un œil près de l'oculaire.

Toute dénégation serait oiseuse, et j'en vais fournir la preuve officielle. Le Bureau des Longitudes connaît parfaitement cette situation : il la confirme en supprimant, dans la *Connaissance des Temps*, les occultations qui se présentent dans la seconde partie de la nuit, parce qu'il sait fort bien que, à ces heures-là, il n'y a ni œil ni bonne volonté

devant les oculaires ; et les rares adeptes de ces observations tardives en sont réduits aux éphémérides étrangères...

Combien Le Verrier avait raison ! Tant de science présumée ne remplace pas un œil et de la bonne volonté. Le public fut mêlé à un état de choses qu'il ne pouvait apprécier complètement et sainement : « Il eût mieux valu le lui laisser ignorer ». Car le public, très étendu, reste dans une incompréhension magnifique de notre vie et de nos besoins, des besognes journalières et lassantes qui sont nécessaires et cependant obscures, des observations continues, patientes et méthodiques, sans gloire, mais utiles et fécondes : pour le prouver, qui oserait publier les demandes de renseignements stupides qu'il a reçues et auxquelles il faut répondre ? conter les propositions d'inventeurs de nouveaux systèmes, importuns et difficiles à éconduire ; les offres de collaborateurs fantaisistes ; les communications sollicitées par la presse sur les problèmes qui échappent à ses lecteurs — et comment transcrites ! Occupations multiples, vaines et stériles, mais devenues obligatoires, puisque l'on a voulu mêler le public à nos affaires et ne pas laisser l'astronome dans sa tour d'ivoire, ce qui a ouvert la porte au cabotinage.

La vie dans un Observatoire est vraiment très spéciale, et plusieurs interlocuteurs, ne comprenant pas très bien la portée de tel ou tel argument, m'ont demandé de préciser quelque peu : c'est pourquoi, avant de chercher à conclure, je dois encore indiquer le cadre du tableau, la vie des astronomes, le travail dans un Observatoire.

L'astronome qui aime son métier mène une existence de sacrifices, on peut presque dire d'abnégation. Il faut renoncer à la vie extérieure : théâtre, concerts..., sont difficiles ou impossibles. La vie mondaine est fort précaire et les relations sont malaisées. Le travail de nuit est fatigant : il trouble les heures de la vie de famille et en modifie complètement la calme et régulière sérénité. Au début, on fait simplement tous ces sacrifices, mais souvent l'ennui de l'éloignement, la monotonie des tâches nécessaires, les complications de la vie de famille, les charges, viennent et font sentir le bât plus lourd : les uns, se cramponnant, cherchent et trouvent la consolation à d'inévitables misères dans un travail sans cesse plus acharné ; d'autres, en somme, perdent pied, cherchent des diversions, deviennent plus mous, parfois indifférents et éprouvent des regrets tardifs.

Tous les professionnels connaissent des exemples de ces deux types très différents et qui constituent un des contrastes les plus curieux du métier : ici, un travailleur acharné, opiniâtre, à qui l'on ne saurait parfois reprocher que trop d'acharnement à des détails puérils, et qui meurt à la tâche ; là, un homme qui promettait peut-être davantage mais qui, peu à peu, lâche pied, cesse de se passionner pour des petites besognes indispensables, regarde à droite et à gauche de sa route, se distrait, se résigne à être un fonctionnaire de moins en moins zélé, amateur et, somme toute, pendant 15, 20 ou 30 ans, ne fait plus grand'chose — ou même rien.

Du point de vue de Le Verrier, on serait tenté de conclure : s'il en est ainsi, ce métier se perd faute de discipline au sens le plus

général de ce mot, c'est-à-dire par manque de traditions, usages, conventions précises, autorité destinée à réglementer. Mais c'est une toute autre conséquence que nous voulons examiner.

Tous ces hommes, on peut le dire, ont un peu les nerfs à fleur de peau — est-ce là l'origine de leur réputation de caractère fâcheux ? Le premier, parce qu'il guette l'heure propice, fait modifier les heures de repas, se relève la nuit, obtient difficilement le calme et le silence pour son sommeil tardif du matin ; le second, somme toute, parce qu'il n'a pas trouvé dans son métier les satisfactions qu'il en attendait, parce qu'il a trop de science présumée — selon l'expression de Le Verrier —, et pas assez de services rendus, parce que, en un mot, il est aigri. L'un d'eux, ayant eu dans son service à remonter et comparer les pendules et chronomètres, appliquait à ce travail les épithètes les plus malsonnantes... que je ne rapporterai pas, pour ne pas contrister inutilement les nombreux astronomes qui ont fort bien accompli leur tâche au service méridien : mais, pour celui-là, cette besogne était indigne de lui et des idées générales qui bouillonnaient sans cesse dans son cerveau sans en sortir jamais ! En résumé, je crois que l'on peut conclure que, en général, les astronomes ont une tendance à être énervés.

L'incompréhension totale du public pour leur existence tend à augmenter cet énervement. En effet, en voyant les fariboles et fantaisies avec quoi la presse quotidienne endort ses lecteurs, le travailleur sérieux éprouve un peu de dégoût, un peu de rancœur, à voir glorifier des hypothèses pures et inconsistantes, tandis que l'on affecte d'ignorer, de mépriser les observations de longue haleine, utiles mais non brillantes, qui exigent plus de courage que d'initiative et, en s'accumulant lentement, constituent notre véritable trésor scientifique ; certes, il ne devrait opposer que le dédain au bruit de la rue, mais il ne faut pas exiger trop d'héroïsme... Quant au rêveur, il se gargarise de toutes ces œuvres d'imagination pure et s'énerve de plus en plus devant sa brillante vocation manquée.

Mais s'il est encore possible de lutter contre l'agacement bien naturel que peut susciter l'opinion erronée du public, il n'en est pas de même pour la conduite des hommes de Science vis-à-vis des astronomes, dont le sort dépend en grande partie de suffrages qu'il faut solliciter : ici, à mon sens, les conséquences sont vraiment désastreuses. Ignorant les détails de la vie des Observatoires, ses nécessités et ses besoins vitaux, le savant juge un peu au hasard, influencé par la vogue et les courants d'opinion, les succès dans la presse ou dans les sociétés limitées, etc... : et ses jugements, souvent déconcertants, ont parfois apporté le trouble, le doute, l'angoisse ou le découragement dans le personnel. Tel travailleur consciencieux, utile et fécond, s'est vu préférer un fantaisiste ; tel amateur s'use en démarches et intrigues. Ici, la répercussion a souvent dépassé l'énervement pour atteindre le dépit, la rancœur — et un désir de représailles.

En quoi peut-il être utile, dira-t-on, d'étaler pareilles misères : ce sont là défauts inhérents à la pauvre nature humaine et qui ne sauraient avoir d'influence sur l'exercice de la profession. Je pense, au contraire, pouvoir montrer que la profession en souffre réellement, et c'est pour servir au fond la cause des astronomes, cause dans

l'ensemble très intéressante, que je veux l'étudier plus en détail ; et je reste un partisan convaincu de la Vérité : j'écris pour ceux que de justes critiques peuvent talonner et inciter à mieux faire, et non pour ceux que la vue exacte d'une situation rend pessimistes.

Faut-il donc se proposer, pour apporter un remède à ces défauts, de renseigner le public ou renseigner les corps savants ? Ce serait là une lourde tâche, une campagne de longue haleine, dans laquelle on finirait par n'être plus même écouté, car les astronomes ne sont pas assez nombreux pour retenir longtemps l'attention — et c'est pourquoi ils furent toujours sacrifiés — et ce travail ingrat n'apporterait même pas la solution définitive à leur sort.

Suivons toujours la même méthode : examinons quelques conséquences de cet énervement latent à l'aide de faits récents.

Une première disposition frappe aussitôt. Voilà des hommes qui se rencontrent presque journellement, qui travaillent à côté les uns des autres, parfois dans le même bureau, et qui devraient avoir les mêmes préoccupations élevées : entre eux, des usages courtois mais froids, pas de pénétration ; les relations de bonne camaraderie sont rares ; ce que l'on pourrait appeler relations personnelles, sympathies, fréquentation, très rares, exceptionnelles. On est évidemment en présence d'esprits un peu inquiets. A quelques astronomes naïfs, il est apparu que la vie dans un Observatoire pourrait être charmante en formant une grande famille, en se réunissant sans contrainte, sans jalousie, sans arrière-pensée : tous les essais qui ont été faits, à ma connaissance, échouèrent piteusement.

Peut-être le lecteur voudra-t-il, dès maintenant, me concéder que les astronomes sont gens d'humeur un peu difficile, chatouilleux, susceptibles, envieux ou jaloux : c'est humain, soit, mais il n'est pas grand argument à en tirer.

Je ne partage pas cette manière de voir, mais pas du tout. Ah ! si MM. les Recteurs pouvaient parler des histoires auxquelles ils furent mêlés : vie infernale ici, palindodies successives ailleurs. Mais ils ne diront rien : passons-nous de leur témoignage et examinons ce que tout le monde sait, parmi les exemples qu'il est possible de citer, car tant d'autres...

Quelle était cette dame qui, un revolver dans son sac à main, terrorisa longtemps tout un quartier, assaillant toutes les personnalités scientifiques de visites importunes et peu agréables ? Et le guet-apens dans l'ombre, avec un couteau criminel ? Et l'astronome froidement abattu d'une balle par surprise ? Excitation malade, folie, allez-vous dire, et ces cas particuliers n'ont rien à voir avec l'exercice serein de la profession. Il en serait ainsi s'il s'agissait de cas isolés, très rares : mais ils sont fréquents et des plus variés.

J'ai vu un pamphlet anonyme. Quel est le Directeur qui faisait exprès d'avoir un coq pour empêcher un de ses collaborateurs de reposer le matin ? Quel est celui qui élevait des porcs pour les revendre en détail à son personnel ? Tel fut traité d'assassin ; tel autre d'escroc ; une autre affaire se terminait en Correctionnelle ; celui-ci saute à la gorge de son voisin avec des intentions rien moins que rassurantes ; celui-là est signalé à l'Administration comme vivant en état de concubinage, afin de lui créer une situation impossible dans

un certain poste, et il en résulta, en effet, une intervention administrative ; la calomnie et la diffamation sont constantes, et si vous voulez bien y joindre quelques affaires de mœurs qui manquent complètement d'élégance... vous aurez un tableau cruel.

Alors, comme il y a tant et tant d'autres incidents auxquels il est impossible de faire allusion, je crois que l'on est en droit de considérer que le nombre des incidents fâcheux est hors de proportion avec la quantité très limitée du personnel. Il y a donc quelque chose qui ne fonctionne pas bien dans le mécanisme, un mauvais rouage, une gêne, une angoisse, un malaise qui rendent tout travail serein impossible : et nous devons nous efforcer d'y porter quelque remède.

Et, sans qu'il s'agisse du but immédiat de cet essai, je crois déjà qu'il y aurait quelque progrès de réalisé, que l'on tendrait vers une atmosphère plus confiante si les intérêts des astronomes étaient presque exclusivement discutés entre professionnels.

(A suivre).

Jean MASCART,
Directeur de l'Observatoire
de Saint-Genis-Laval.

INFORMATIONS

Remise d'un drapeau et de la Croix de guerre à l'Ecole du Service de Santé militaire.

Le 21 mai, M. Paul Painlevé, Ministre de la Guerre, a procédé à la remise du drapeau qui a été attribué à l'Ecole du Service de Santé militaire. Au cours d'une cérémonie émouvante, en présence de toutes les autorités civiles et militaires de la Ville de Lyon et des élèves de l'Ecole, la Croix de guerre a été attachée au drapeau qui sera celui de tout le Corps de Santé militaire.

Des discours du Médecin Général Inspecteur Lanne, Directeur de l'Ecole ; du Professeur Lépine, Doyen de la Faculté de Médecine ; de M. Herriot, Maire de Lyon ; de M. P. Painlevé, Ministre de la Guerre, ont évoqué les souvenirs et les gloires du Corps de Santé militaire et de ses Ecoles.

Un grand nombre d'anciens élèves de l'Ecole de Santé militaire assistaient à cette cérémonie militaire et universitaire.

NOMINATIONS ET MUTATIONS

M. JOSSERAND, doyen de la Faculté de Droit de l'Université de Lyon, est renouvelé pour trois ans, à dater du 1^{er} mai 1928, dans les dites fonctions.

M. ROUBIER, professeur de droit romain à la Faculté de Droit de Lyon, est nommé, sur sa demande, professeur de droit civil à la dite Faculté (chaire non occupée : M. PICARD Maurice, dernier titulaire).

M. BOUVIER, professeur de science financière et législation française des finances à la Faculté de Droit de l'Université de Lyon, est nommé, sur sa demande, professeur de droit administratif à la même Faculté (chaire non occupée : M. APPLETON Jean, dernier titulaire).

Le professeur James HANGHTON WOODS, de l'Université Harvard, a fait le 28 avril, à la Faculté des Lettres, une conférence publique en français sur « l'influence française sur la pensée et le caractère américains ».

Le professeur Mario SARFATTI, de l'Université de Turin, a fait le 5 mai, à la Faculté de Droit, une conférence sur « le concordat préventif et ses applications en Italie ». Cette conférence a eu un très grand succès et a provoqué parmi les membres de la Société de législation comparée une discussion intéressante.

M. Charles-B. VILBERT, professeur de Psychologie à l'Université de Ann-Arbor (Michigan) a fait à la Faculté des Lettres une remarquable conférence sur « la jeunesse américaine d'aujourd'hui ».

Un compte rendu paraîtra dans le prochain numéro.

M. le docteur GATÉ a été nommé agrégé de médecine.

Un concours pour une place de médecin des Hôpitaux de Lyon s'est terminé par la nomination de M. le docteur PALLIARD.

Le gérant, PAUPHILET.

Imp. M. AUDIN, 3, rue Davout, Lyon.

